

Jean-Jacques Greif

Le roi de l'autostop



1960

Cassis

Grétry connaît Marseille comme sa poche.

– Ici, c'est la gare Saint-Charles. En bas de cet escalier, il y a un autobus qui va jusqu'à la route de Cassis.

Une demi-heure plus tard, au terminus de l'autobus.

– Où elle est, ta route de Cassis ?

– Attends, je regarde sur le plan. Ici.

– Ce boulevard ?

– Affirmatif, mon colonel. D'après le plan, nous sommes déjà à la campagne.

– Il date de quand, ton plan ?

– Hmm, 1947... Ils ont construit toute une banlieue, on dirait. Nous n'avons qu'à marcher, nous finirons bien par sortir de Marseille.

– Je croyais que tu connaissais la ville par cœur. T'es pas venu depuis 1947 ?

– C'est la première fois... Mais j'ai étudié le plan !

– À vue de nez, il y a au moins dix kilomètres de marche. Si j'avais su, j'aurais mis moins de trucs dans mon sac à dos.

– Te plains pas. Qui porte la tente et le réchaud ?

– J'ai la poêle, la casserole et les assiettes... Regarde, ici ça fait déjà un peu campagne.

– Il y a encore des voitures qui tournent à droite et à gauche. Allons au moins jusqu'au carrefour.

Après le carrefour, les maisons se raréfient. Une garrigue pelée et desséchée apparaît. Le boulevard perd son trottoir. Nous posons nos sacs et levons le pouce. Aucune voiture ne s'arrête.

Au bout d'une heure, Grétry a la bougeotte.

– Le virage, là-bas, ce serait mieux.

– Je vois pas pourquoi.

– Les voitures accélèrent après le carrefour, donc elles n'ont pas envie de s'arrêter, tandis que dans le virage elles ralentissent de toute façon. Je dis ça, mais j'y connais rien. J'ai juste étudié le plan de Marseille. Toutenkamion le roi de l'autostop, c'est toi.

– J'ai fait de l'autostop en Angleterre, c'était pas pareil.

– Tu te mettais de l'autre côté de la route ?

– *Yes, sir.* En plus, nous étions seulement deux.

Le roi de l'autostop

- Ben nous sommes deux, si je compte bien.
- Moi je dis quatre. Chaque sac prend autant de place qu'une personne dans la voiture.
- Nous n'avons qu'à nous séparer. Je vais jusqu'au virage, tu restes ici.
- Dans ce cas, faut se donner rendez-vous.
- À Cassis, ils ont une mairie. Sur la place de la mairie.
- Le premier arrivé attend l'autre. Nous y serons sûrement cet après-midi.
- Okay d'accord. À tout à l'heure.

On dirait qu'il a raison, avec son histoire de virage. Une Dauphine ralentit en me voyant, s'arrête à sa hauteur, l'emmène. Je reste collé à ma sortie de carrefour. Le soleil et la température montent. J'aurais dû emporter un grand mouchoir. Je le nouerais aux quatre coins pour le transformer en chapeau, comme le capitaine Haddock dans *Le crabe aux pinces d'or*. Combien de kilomètres entre Marseille et Cassis ? Vingt ? Vingt-cinq ? Si la Dauphine allait à Cassis, il y est déjà. Je vais au moins marcher jusqu'au virage... Ce sac à dos pèse une tonne.

*Dans la troupe, y'a pas d jambes de bois.
Y'a des nouilles, mais ça n se voit pas.
La meilleure façon d marcher,
C'est encore la nôtre,
C'est de mettre un pied d vant l autre
Et d recommencer.*

Je suis un légionnaire romain. J'ai déjà le sac. Manque l'armure, le bouclier et l'épée. À pied jusqu'à Rome. Aucune voiture, d'un seul coup. Revenu à l'ère romaine à travers une faille de l'espace-temps. Me mettre à l'ombre. Marcher jusqu'au petit bouquet d'arbres, là-bas...

Un bruit de moteur. Je me retourne, je lève le pouce sans réfléchir. C'est un paysan, assis sur son tracteur, qui tire une sorte de remorque-plateau.

- Monte derrière, mon garçon !
- Merci msieu.

Tonnerre de Brest ! Des milliers de voitures nous doublent. Les conducteurs nous sourient et font un petit bonjour de la main au passage. Si j'étais resté au bord de la route, l'un d'eux se serait arrêté et je foncerais en direction de Cassis. Au lieu de ça, j'avance à cinq kilomètres-heure en rôtissant comme un poulet.

- Là, je tourne pour aller au champ. Bonne chance !

Parcouru deux kilomètres, perdu une demi-heure. Plus le moindre arbuste qui me ferait un peu d'ombre. Cornegidouille !

Le roi de l'autostop

Striant cette garrigue désolée, ces collines de pierre rose, des sentiers presque invisibles mènent à des oliveraies secrètes et à des vignes cachées. De braves vigneronns et oliveronnns m'emmènent jusqu'au prochain chemin dans leur vieille camionnette. Peux pas me plaindre : un kilomètre en voiture, ça use moins les souliers qu'un kilomètre à pied.

Grétry m'attend sur un banc en lisant son journal.

– C'est moi que vlà ! T'es arrivé depuis longtemps ?

– Un quart d'heure. La première voiture m'a laissé à la moitié du chemin, ensuite j'ai ralenti. Je ne voulais pas t'humilier.

– Trois heures de l'après-midi. Sept heures pour vingt kilomètres. Les légionnaires romains allaient plus vite.

– Il y en a un qui marchait si vite qu'il a laissé tombé son casque.

– Son casque ?

– *Cassis*.

– Oh, très fort... Dis, je mangerais bien un petit morceau.

– Les magasins sont fermés, c'est l'heure de la sieste... Le marchand de journaux m'a parlé d'un terrain de camping sur la falaise au-dessus de la plage. Nous pourrions nous installer, ensuite nous achèterons à manger.

Nous dressons la tente, gonflons les matelas pneumatiques. Je déteste gonfler le matelas. Si j'étais trompette : obligé de souffler toute la journée... Au fait, pourquoi avons-nous décidé de visiter la Côte d'Azur ? Trop chaud. Nous aurions dû choisir la Suède. En plus, les Suédoises ne sont pas du tout farouches, paraît-il.

– Eh, Grétry, nous pourrions descendre à la plage. L'eau doit être bonne, à cette heure-ci.

– Nous n'avons pas fini l'installation. T'as vu, il y a une rigole autour des autres tentes. C'est sûrement contre la pluie.

– J'ai campé avec mon père en Bretagne quand j'étais petit. Il pleuvait tout le temps. On ne creusait pas de douves autour de la tente. Regarde le ciel : pas l'ombre d'un nuage. Tu crois qu'il va pleuvoir ?

– Pas dans les cinq minutes.

– Nous avons travaillé dur, nous méritons une petite trempette. Nous creuserons demain.

Le lendemain, le ciel reste bleu. Nous reportons le début des travaux de vingt-quatre heures. Au milieu de la deuxième nuit :

– Greif, Greif, réveille-toi !

– Hein, où suis-je ?

– L'inondation ! La tente est pleine d'eau... T'entends pas l'orage ?

– Ô rage, ô désespoir... Laisse-moi dormir.

Le roi de l'autostop

- Faut creuser ! Lève-toi !
 - J'ai pas de pelle... Demain matin...
 - J'ai commencé à creuser avec un des gobelets en fer. Prends l'autre et viens m'aider ! Nos vêtements sont tout mouillés.
 - Ils sècheront...
 - Dépêche-toi !
 - Bon, bon, j'arrive... Eh, t'as déjà bien creusé... T'as pas besoin de moi.
 - Merde, Greif.
 - Euh, te fâche pas, je creuse !
- Tiens, j'arrive à dormir en creusant... Zrabom ! Un coup de tonnerre monstrueux. Ne jamais réveiller un somnambule en sursaut. Ils ont des orages, en Suède ? Si c'est pour être trempé, je pourrais aussi bien rentrer dans la tente et m'allonger sur mon matelas pneumatique.
- Tu peux te recoucher. J'ai emprunté une pelle au voisin, je vais finir la rigole. Ça ira vite, maintenant.
 - Pas besoin de tente... Nous habiterions chez des Suédoises...
 - Qu'est-ce que tu dis ?
 - Moi ? Rien... Je dors.

La mer, la vaste mer.

Sur le port.

- Regarde, Grétry, un Snipe !
 - Un quoi ?
 - Le bateau, là, avec le bonhomme en bleu qui plie les voiles. Bonjour, msieu. C'est chouette, le Snipe !
 - Tu connais le Snipe, mon garçon ?
 - Je viens de passer trois semaines en Bretagne dans un centre nautique. Ils avaient des Snipe et des Vauriens.
 - Té, le Vaurien, ce n'est pas un bateau, c'est un jouet. Avé celui-ci, tu sors par n'importe quel temps. Tu veux faire un tour ?
 - Ah oui, merci...
 - Tu n'as qu'à venir demain matin après onze heures. J'irai en mer très tôt, ensuite je dois partir travailler à Marseille. Je laisserai les voiles dessus. Tu seras avec ton copain ?
 - Oui.
 - Il y a deux gilets. N'oubliez pas de les mettre !
- Le lendemain, nous descendons au port avec un pique-nique. Grétry s'inquiète.
- J'en ai jamais fait, moi.

Le roi de l'autostop

- Du bateau-stop ?
- Du bateau.
- En Bretagne, c'était déjà mon deuxième stage. Ils m'ont donné un brevet d'aide-moniteur. J'ai l'habitude d'emmener en mer des débutants. Ou des débutantes... Il y avait une infirmière dans le centre de voile. "Qu'est-ce que vous diriez d'une petite promenade en mer, Bernadette ?" Devine ce qui s'est passé...
- Pendant une manœuvre, elle trébuche et elle te tombe dans les bras.
- Exactement. Plutôt une fausse manœuvre, en fait. Le résultat des courses, c'est que nous avons dessalé.
- Ça veut dire coulé ?
- Le bateau s'est retourné et nous sommes tombés à l'eau. C'était un Vaurien. Avec un Snipe, on ne risque rien.
- Me voilà rassuré.
- Bon, nous y sommes. Je tiens la barre et la grand'voile. Toi tu t'occupes du foc, c'est la petite voile devant. T'as juste à tirer ou relâcher cette corde quand je te dis. Sauf que sur un bateau on n'a pas le droit de dire "corde". Il y a des écoutes, des drisses, des haubans, mais pas de corde. Au lieu de tirer et relâcher, on dit "border" et "choquer". Donc je te dis : "Borde l'écoute de foc !" C'est simple.
- Tu peux me dire : "Tire la corde", ce sera plus efficace. Je promets de pas te dénoncer à la police maritime.
- Nous sortons du port de Cassis. Bizarre autant qu'étrange... Sous un ciel bleu qui promet le calme plat, des vaguelettes sautillent dans tous les sens. Des risées de vent espiègles jouent à saute-mouton. Le Snipe pas si stable que ça... Restons calme... Pis de panache !
- Choque un peu ton foc... Laisse aller la corde, quoi... Nous allons virer de bord. Attention : la bôme, c'est cette barre horizontale, va changer de côté. Il faut la surveiller, sinon elle peut t'assommer. Nous aussi, nous allons changer de côté. Prêt ? Voilà... Maintenant, borde ton foc de nouveau. Hmm, ça n'a pas servi à grand-chose. Nous allons recommencer la manœuvre... Nous ne sommes pas trop loin du port, c'est toujours ça.
- T'as l'air soucieux.
- Le vent change tout le temps de direction. Dans l'Atlantique, tu peux compter sur lui. Tu orientes tes voiles une fois pour toutes et tu maintiens ton cap. Tu vois le petit ruban sur le hauban ? Il indique la direction du vent. C'est-à-dire qu'il devrait l'indiquer. Au lieu de ça, il s'affole comme une boussole au pôle nord.
- C'est embêtant ?
- Si nous avons besoin d'aller quelque part, ce serait gênant. Nous pouvons rester ici tranquilles et manger notre pique-nique.

Le roi de l'autostop

- Il faudra bien rentrer au port un de ces jours.
 - Quand nous aurons mangé, le vent se sera sûrement calmé.
 - J'ai pas très faim, avec ton histoire. Nous ne risquons pas de dériver jusqu'en Algérie, j'espère.
 - C'est loin l'Algérie... Peut-être jusqu'à l'île de Monte-Cristo.
 - Je ne me souviens même plus où elle est, celle-là. Près du château d'If ?
 - Mais non, du côté de la Corse, par là-bas. Remarque, je ne sais pas si elle existe vraiment. Bon, je vire de bord de nouveau. Attention à la bôme... Je vais quand même essayer de revenir vers le port.
- Je vire et revire. Un coup nous nous rapprochons du port, un coup nous nous en éloignons. En fin de compte nous réussissons à rentrer, mais ne me demandez pas comment. Nous attachons le bateau et descendons à terre, les jambes un peu flageolantes. Un vieux loup de mer nous observe.
- Vous êtes fadas, les jeunes. Sortir par un mistral pareil !

La guerre des tomates

Nous voulons essayer toutes les plages de la Côte d'Azur. Prochaine étape : La Ciotat. Nous nous séparons comme l'autre jour. J'arrive devant la mairie de La Ciotat vers deux heures. De nouveau, Grétry m'attend depuis une dizaine de minutes. Il a l'air content.

- Une heure de gagnée ! Nous progressons.
- C'est moins loin. Peut-être quinze kilomètres. Le vrai progrès, ce sera quand nous irons plus vite qu'à pied.

Nous nous installons dans un grand terrain de camping juste derrière la plage. Nous avons acheté une pelle d'enfant pour creuser la rigole. Nous aurions dû acheter aussi le seau pour faire des pâtés de sable. Je m'ennuie à la plage, moi. Lire et nager, ça m'occupe une heure ou deux. Ensuite je regarde les belles filles qui passent. Aucune belle fille ne me regarde, alors ça me met de mauvaise humeur. Grétry me suggère une occupation.

- T'as qu'à faire les courses.
- Nous avons bien dit : chacun son tour. Aujourd'hui, c'est toi.

Il rapporte du pâté, du saucisson, des escalopes de veau, de la chapelure, des champignons, des macaronis. Il allume le réchaud à butane. Un seul feu, ce n'est pas commode. Il faut cuire les escalopes d'abord et les macaronis ensuite, ou inversement. Au moins, ça passe le temps.

Quand c'est mon tour, j'achète du pain de campagne, des tomates, du fromage de chèvre, des fruits. Grétry proteste.

- Tu sais bien que j'aime pas les tomates.

Le roi de l'autostop

- Mais non. Comment pourrais-je le savoir ?
- Je le dis un jour sur deux.
- Vraiment ? Je ne m'en souviens pas du tout. T'es sûr ?
- C'est égoïste. Je paie la moitié, mais toi tu manges tout.
- Tout le monde aime les tomates. C'est quand même très bon, surtout quand il fait chaud. Et puis moi je mange ton menu sans me plaindre. Je ne t'accuse pas d'être égoïste quand tu choisis des trucs qui te plaisent.
- Si j'achetais une chose que tu détestes, tu te plaindrais.
- Oh, j'aime tout !

Notre voisin, un Allemand bedonnant grisonnant, descend lentement de sa grosse moto noire. Il enlève son casque, son blouson de cuir noir et son tricot de corps.

– *Ach, zu heiß !¹*

Son torse gras émet autant de vapeur qu'une locomotive. Il sourit en voyant Grétry préparer les escalopes. Il a l'impression que nous mangeons toute la journée.

– *Ah, Franzosen ! Immer am essen, immer am fressen !²*

Grétry et moi, nous étudions l'allemand depuis la quatrième. Nous pouvons donc converser avec notre voisin.

- Eh, Grétry, tu devrais lui demander où il a appris à si bien connaître les Français.
- Il est peut-être venu par ici il y a une vingtaine d'années. Ou il a rencontré des prisonniers français en Allemagne. Il a peut-être connu ton père !
- À Auschwitz ? C'est possible. Je vais lui décrire mon papa : un homme très maigre, au crâne rasé, portant une sorte de pyjama gris rayé...

Comme nous ne voulons pas l'embarrasser, nous nous contentons de parler du présent.

- Où allez-vous tous les jours sur votre moto ?
- Aujourd'hui, j'ai vu la montagne du Lubéron et la ville de Manosque. *Sehr schön !* Demain je vais aller à Avignon. C'est là que se trouve le palais des Papes, n'est-ce pas ? Vous avez un beau pays, messieurs. Un beau pays...

Quand Grétry fait les courses, il rapporte des livres. Il ne les achète pas, il les vole.

- Ils vont finir par te pincer et tu seras bien embêté.
- Arrête ton char, Ben Hur. T'es bien content de les lire sur la plage. En plus, je ne les vole pas, je les emprunte. Aujourd'hui, j'ai rendu le Gide et le Sartre.
- Tu les a piqués à Cassis, tu les rends à La Ciotat. Je ne sais pas ce que le libraire de Cassis en penserait.

¹ Trop chaud !

² Ah, les Français ! Toujours en train de manger, toujours en train de bouffer !

Le roi de l'autostop

– Tout le monde fait comme moi. Il y a sûrement un mec qui a pris des livres à La Ciotat et qui les a rendus à Cassis. Ça compense.

Ah ah ah, rions trois fois.

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace : nous décidons de parcourir cinquante kilomètres d'un seul coup ! Nous nous levons à l'aube, nous partons à sept heures du matin.

– T'as bien compris ? En sortant de Six-Fours, au lieu de remonter vers La Seyne-sur-Mer, tu continues jusqu'à Saint-Mandrier-sur-Mer. Là, tu suis la côte jusqu'au camping de la Pinède et tu cherches Maurice Garbarz.

– C'est qui, déjà ?

– Un ami de mon père. Il était aussi à Auschwitz¹. Mon père et lui appartenaient à la même organisation de campeurs, "Les Amis de la Nature". Quand j'allais camper avec mon père, il avait toujours la tente à côté.

– Je ne vais pas trop me presser. J'aime mieux que tu arrives avant moi. Comme ça, tu pourras me présenter.

– Sa femme s'appelle Renée et son fils Jean-Jacques.

– Il te ressemble ?

– Pas du tout. Il a seulement treize ans. Il a les cheveux roux et un œil de verre.

– Pour les trouver dans le camping, je demande à tous les gamins : "Est-ce que t'as un œil de verre ?"

Peut-être qu'il passe une heure ou deux sur la plage de Bandol. Ou alors j'ai plus de chance que lui, pour une fois. En tout cas, j'arrive le premier, au début de l'après-midi.

– Bonjour Renée, bonjour Maurice, bonjour Jean-Jacques.

– Tiens, Jean-Jacques ! Tu le reconnais, Renée ? C'est le fils à Lonek !

– Je savais qu'il était sur la Côte. Lonek nous a dit que tu passerais peut-être nous voir.

– Nous sommes au café. Renée, donne une tasse !

– Voilà. Tu as du sucre, là. Tu te souviens, quand nous campions à Belle-Isle ?² C'était en cinquante, ça fait dix ans. Tu avais quel âge ?

– Cinq ans, mon frère Noël quatre. Je m'en souviens très bien.

– Lonek ne vous donnait pas grand-chose à manger, alors je faisais sauter un peu plus de pommes de terre et je lui disais : "Regarde, Lonek, j'ai trop de patates. Si tu en veux pour tes gosses..."

¹ J'ai raconté son histoire dans *Le ring de la mort* (même éditeur).

² Voir *Sans Accent*.

Le roi de l'autostop

– Il avait pas honte camper, ton père, en ce temps-là. Maintenant, c'est un vrai bourgeois. Depuis qu'il habite boulevard Saint-Germain... Je crois il se laisse influencer par ta mère.

– C'est sûr qu'elle n'aime pas camper. Ils passent leurs vacances en Pologne avec mon frère Olivier. Ils ont des amis à Varsovie, ils doivent aller ensemble sur la mer Baltique.

– En Pologne ? Ça c'est bien Lonek. Moi, tu me donnes des millions, je retourne pas en Pologne. Après comment les Polonais nous ont traités ! Remarque, il dit que dans sa ville les gens étaient pas antisémites. C'était la partie autrichienne de la Pologne, ils étaient plus civilisés que dans la partie russe.

– Attends, je crois que j'aperçois mon copain. Hé, Grétry !

– Renée, donne une tasse.

Les tentes sont plantées sur une colline au milieu des pins. On se croirait en Suède ! Je resterais bien à l'ombre, mais Grétry et Jean-Jacques Garbarz veulent aller à la plage deux fois par jour. Dès que je m'engage sur le sentier caillouteux qui descend à la mer, le soleil me lance un crochet du gauche à assommer un ours. Impossible de répliquer, l'adversaire est trop fort. Sale brute ! Mes compagnons d'infortune souffrent autant que moi. Je redoute le moment où l'un d'eux s'arrêtera.

– J'en peux plus, les gars. Continuez sans moi !

– Nous y sommes presque. Fais un effort...

– Je tiens plus sur mes guiboles. Mes forces m'abandonnent.

– Nous allons rester avec toi en attendant la patrouille de Fort Bravo.

– Vous êtes fous ! Les Comanches arriveront avant la patrouille. Vous allez crever pour rien... Je vous l'interdis. Je suis votre officier, vous devez m'obéir. Il faut bien y rester un jour ! Dites à ma mère que j'ai pensé à elle jusqu'à la fin.

Ça me rappelle que Jean-Jacques Garbarz a perdu son œil en jouant aux cowboys et aux indiens dans la colonie de vacances de Mimizan. Une flèche comanche ! Justement, un groupe d'enfants descend le chemin avec un jeune moniteur devant nous. Le soleil ne les dérange pas, ces gosses-là. Ils hurlent :

Le pape est mort. Un nouveau pape est appelé à régner.

Araignée ? Quel drôle de nom pour un pape !

Pourquoi pas libellule ou papillon ?

– Ah ah ah, rions trois fois. Vous nous ferez mourir de rire !

– Puisque mon histoire vous amuse, je m'en vais la recommencer.

Le pape est mort. Un nouveau pape est appelé à régner.

Araignée ? Quel drôle de nom pour un pape !

Le roi de l'autostop

Pourquoi pas libellule ou papillon ?

Etc.

Au bout de la cinquième fois, Grétry s'énerve.

– S'ils recommencent encore un coup, je leur jette des pierres.

Malgré cette menace, Jean-Jacques Garbarz, hypnotisé, se met à réciter en même temps que les enfants.

Le pape est mort. Un nouveau pape est appelé à régner.

Araignée ? Quel drôle de nom pour un pape !

Moi aussi, ça me plaît.

– Vous avez remarqué, c'est une chanson sans musique !

– Une chanson sans musique, j'appelle ça un poème.

– Mais non. Un poème, tu peux le réciter de plusieurs manières. Tandis que là, le ton est toujours exactement le même. Quand ils disent "Araignée", ils montent sur "rai" et ils redescendent sur "gnée". Cela ressemble à ce qu'on appelle *sprechgesang* dans la musique moderne. Il faudra que j'en parle à mon frère.

– Ton frère qui est au lycée ?

– Non non, pas Noël. L'autre frère, Olivier.

– Ah oui, le musicien.

– Il veut devenir compositeur.

– Il est un peu jeune, non ?

– Il a dix ans. Il a déjà composé plusieurs morceaux pour le piano.

– Alors comme ça, ces sales gamins font de la musique moderne sans le savoir. Eh, où sont-ils ?

Jean-Jacques Garbarz montre un petit chemin sur la droite.

– Ils sont partis par là. Ils vont peut-être à la plage des nudistes.

– Hier tu nous a dit qu'elle est entourée par des rochers escarpés et que les nudistes y arrivent en bateau.

– On peut les voir d'en haut. Ils sont minuscules, évidemment.

– Drôle de but d'excursion pour une colonie de vacances : "Aujourd'hui, nous allons mater les nudistes. N'oubliez pas d'emporter vos jumelles !"

Maurice Garbarz lit *L'Humanité*. Grétry écarquille les yeux. C'est encore mieux qu'un nudiste.

– Vous êtes communiste ?

– Vous voyez.

Le roi de l'autostop

- Vous êtes ouvrier ?
- Les communistes ne sont pas tous ouvriers.
- Il y a des patrons communistes ?
- Moi, je suis à la fois ouvrier et patron. Qu'est-ce que vous dites de ça ?
- Ouvrier et patron... C'est une devinette ?
- Je suis artisan maroquinier. Je fabrique les portefeuilles et les sacs. Ma femme travaille avec moi.
- Vous êtes propriétaire de votre entreprise. Sous un régime communiste, l'État vous la confisquerait.
- Elle serait à tout le monde. Les compagnies de pétrole et les banques seraient aussi à tout le monde, donc à moi.
- Vous croyez que vous seriez riche ? En Amérique, il y a des riches et des pauvres. Dans les pays communistes, tout le monde est pauvre. Allez voir en Russie !
- Vous pouvez pas comparer l'Union Soviétique à l'Amérique. Il faut comparer à la Russie avant la révolution. Maintenant, personne meurt de faim là-bas. Ils sont pas pauvres. Je sais ce que c'est, pauvre. Quand j'étais enfant à Varsovie, j'avais pas de chaussures, même pour marcher dans la neige en hiver.
- Des gens très pauvres, des enfants pieds nus, il y en avait en France au début du siècle. La démocratie nous a permis d'atteindre un niveau de vie beaucoup plus élevé que dans un pays communiste.
- Vous faites des études, mais moi j'ai arrêté l'école à douze ans. Je suis ignorant, je parle mal français, je peux pas discuter avec vous. Si mon fils aîné était là, il vous répondrait. Lui, il a étudié, il est allé Polytechnique...
- Il est riche ?
- Oh, il gagne bien, ça va. Il est dans les assurances.
- Vous voyez, vous étiez très pauvre et votre fils est riche. Le capitalisme, ça marche !

Les raisins verts.

Nous prenons congé un matin. Cap à l'est, en avant toute ! Rendez-vous devant la mairie du Lavandou. Soixante-quinze kilomètres. Dé plous en plous fort, comme dit le général Alcazar.

J'arrive vers la fin de l'après-midi, plus d'une heure avant Grétry.

- Au début ça allait, dit-il, mais ensuite j'ai attendu au moins trois heures dans un endroit qui s'appelle La Londe-les-Maures.
- Ah oui, j'y suis passé. C'est bizarre, je ne te vois jamais au bord de la route.
- Moi je ne t'ai jamais vu non plus.

Le roi de l'autostop

Au Lavandou, nous trouvons un bel emplacement sous les pins, juste derrière la plage. Ça s'appelle de nouveau le camping de la Pinède. Il y a de la place parce que le mois touche à sa fin. Les gens qui prennent leurs vacances du quatorze juillet au quinze août sont déjà repartis.

Nos voisins proposent de nous emmener à Paris, ou presque.

– Nous partons demain matin. Nous habitons à Brunoy. Vous aurez juste à partager les frais d'essence. Mettons trois mille francs par personne.

– Trente nouveaux francs ?

– Vous les jeunes, vous adoptez tout de suite ces nouveaux francs. Nous, à notre âge, nous ne nous y habituerons jamais.

Nous examinons cette aimable proposition. Grétry décide d'accepter.

– J'en ai plus que marre de l'autostop.

– T'as gardé un mauvais souvenir de ta halte forcée à Lalonde-Ionla.

– Trois heures en plein soleil, merci. Ils vont rouler toute la journée de demain et toute la nuit. Après-demain matin je suis à Paris.

– Ben moi je trouve que c'est trop cher. Je vais tenter ma chance en stop.

Je demande aux voisins s'ils peuvent me sortir du Lavandou et me mettre sur la route.

– Nous pouvons vous déposer sur la nationale 7. Ensuite, c'est tout droit jusqu'à Paris.

Ils rejoignent la nationale 7 un peu avant Aix-en-Provence, mais en fin de compte ils me déposent à la sortie d'Avignon. Il est onze heures du matin ; nous avons dévoré plus de deux cents kilomètres. Toujours ça de pris.

Moi qui me plaignais de la rareté des voitures du côté de Cassis... Des troupes d'automobiles, de camionnettes, de camions me passent sous le nez en ricanant. J'en attrape le tournis. Pressés, dites donc. Eh, oh, vous ne me voyez pas ? Si je marche jusqu'au virage, peut-être... Les voitures pleines à ras bord. Parents, enfants, chiens, chats, bagages, bateaux gonflables, provisions pour la route. Pas de place pour moi. Au fait, dans les véhicules qui m'ont pris sur la Côte, le conducteur était toujours tout seul. J'imagine un couple.

– Un autostoppeur... Arrête-toi ! Le pauvre, il attend peut-être depuis des heures.

– T'es folle. Si ça se trouve, c'est un bandit de grand chemin. Il nous assassine et en plus il vole la voiture.

– Tu te méfies de tout le monde. Il avait l'air bien jeune pour un bandit.

– Et alors, t'as jamais entendu parler de la délinquance juvénile ?

– S'il voulait nous assassiner, il n'aurait pas de sac à dos.

– Bon, bon, je m'arrête...

Le roi de l'autostop

Le temps qu'ils se mettent d'accord, ils ont déjà parcouru vingt kilomètres. Moi, gros Jean comme devant.

J'essaie le virage, le sommet de la colline, un croisement, la sortie d'un village. Je marche le long d'une vigne. Des heures au soleil. Rongé par la soif. Je descends dans la vigne et j'arrache une grappe. Acide, mais ça rafraîchit quand même.

Aïe, ouille, ouh là là ! Au bout d'un quart d'heure, je vomis tripes et boyaux. Aucune voiture ne s'arrête pour me secourir. Appelez une ambulance ! Je meurs dans l'indifférence générale. Les raisins trop verts... Ou plutôt, recouverts de sulfate. Contre la myxomatose. Je veux dire, phylloxéra. Pas confondre raisins et lapins. J'aurais dû les laver... Sauf que si j'avais eu de l'eau pour les laver, j'aurais pu la boire pour éteindre ma soif.

À force de chercher le bon virage, déjà parcouru quinze kilomètres. Encore dix jusqu'à Orange. Ça vaut le coup d'y aller. L'emplacement idéal pour l'autostop m'attend à la sortie d'Orange, je le sens.

Le soleil se prend pour une citrouille. Des flots de lumière orange inondent Orange. Une ville qui s'appelle Bleu ? Violet ? Ah je sais : Vert-de-Maisons ! Blanc-Mesnil ! Ouais, pas pareil que la couleur toute seule. Mangerais bien une orange ou deux. Le sulfate je risque rien je les épluche. Tiens, ça m'apprendra : les raisins, j'aurais enlevé leur peau, pas malade... J'achète deux oranges à Orange, une demi-baguette, un petit fromage de chèvre. Je m'installe à la sortie de la ville. Les voitures continuent de s'écouler en un flot bouillonnant. Les conducteurs ne voient pas le bord de la route. Le regard tendu vers le but de leur voyage, là-bas dans le nord. Allument leurs phares. Comme s'il n'attendait que ce signal, le crépuscule cède la place aux ténèbres. Mon ombre s'allonge et se multiplie. Je ressemble de plus en plus à un fantôme ou à un vampire. Personne ne s'arrêtera plus.

Je reviens à Orange. J'achète un billet de train. Réduction famille nombreuse. Pas plus cher que la contribution aux frais d'essence de la Simca. Un train vide entre en gare. Comme les pancartes accrochées aux flancs des wagons disent Paris, je monte à bord. Tout de même quelqu'un dans la locomotive j'espère. Nous nous arrêtons dans des gares mystérieuses : Châtillon-sur-Chalaronne, Lorrez-le-Bocage-Préaux. Paris quatre heures du matin. Le métro ne roule pas encore. C'est comme ça que vous traitez vos clients ? J'exige des excuses ! Remboursez ! Plus qu'à rentrer à pied. Trois quarts d'heure de marche... Le boulevard Saint-Germain d'un bout à l'autre. Heureusement, Grétry a accepté de prendre les assiettes et les casseroles pour alléger mon sac. Je lui téléphone au début de l'après-midi. C'est sa mère qui répond. Non, il n'est pas rentré.

Il m'appelle deux jours plus tard.

Le roi de l'autostop

– J'arrive seulement... Le cauchemar. La Simca est tombée en panne au milieu de la première nuit. Un garagiste a prétendu qu'il l'avait réparée. Cent kilomètres plus loin, même topo... La moitié des garagistes de la nationale 7 se sont penchés sur son cas. Ils vont adresser des articles savants à la faculté de garagisme. À Auxerre, nous avons bien cru qu'elle était morte, mais un mécanicien héroïque a entrepris une opération de la dernière chance qui a duré plus de six heures. Il l'a sauvée de justesse. Elle a réussi à se traîner jusqu'à Brunoy, mais à mon avis elle ne passera pas l'hiver.

1961

Mutinerie à bord.

J'ai obtenu une mention très bien à la première partie du bac. Ma mère voulait louer un petit avion pour écrire MON FILS MENTION TRÈS BIEN en nuages blancs dans le ciel, mais en fin de compte elle s'est contentée de téléphoner à tout le monde et de m'offrir une montre automatique. Maintenant que je suis en train de passer la seconde partie, mes parents veulent savoir quel cadeau me ferait plaisir.

- Tu peux demander ce que tu veux.
- Dans les limites du raisonnable, bien entendu.
- Nous ne sommes pas riches, mais papa commence à gagner un peu avec les expertises pour l'ambassade d'Allemagne.
- Les autres médecins du quartier me connaissent, maintenant, et m'envoient des clients pour la neuropsychiatrie.
- Qu'est-ce que tes camarades reçoivent quand ils passent leur bac ?
- Je ne sais pas, moi. Un électrophone, une mobylette...
- Une meublette ?
- Mobylette. Un vélo à moteur.
- Tu voudrais ça ?
- Non non. Ce que j'aimerais, je crois, c'est un voyage en Amérique.

Je rêve de traverser l'Atlantique depuis toujours, ou au moins depuis que j'ai lu *Tintin en Amérique* et vu un million de westerns. J'admire Christophe Colomb. Il avait du cran, cet homme-là : quand les marins ont voulu faire demi-tour, il les a convaincus de continuer. Il a dû tirer quelques coups de canon sur l'une des caravelles, quand même. Maintenant, bien sûr, les marins savent que l'Amérique existe, donc on ne risque plus la mutinerie.

En tout cas, c'est facile. Je peux habiter chez la cousine Sylvie dans le New Hampshire, chez le cousin Max à Minneapolis. Ma mère connaît aussi des tas de gens à New York.

- La sœur de Tounia. Elle a émigré là-bas avant-guerre. La sœur de Willy. Tu l'as rencontrée : elle est venue à Paris il y a quelques années. D'ailleurs elle a une fille de ton âge.

Willy, un vaillant G.I., a libéré la France en 1944. Il a épousé Reine, une amie de ma mère. Ils viennent souvent jouer au bridge avec mes parents. Je ne me souviens pas de sa sœur, mais si elle a une fille de mon âge alors oui.

Le roi de l'autostop

Ma mère s'occupe de tout. Je ne veux pas l'en empêcher : ça lui fait tellement plaisir. Elle écrit à Max, à Sylvie, à Bronka sœur de Tounia, à Mrs. Colen sœur de Willy. Elle achète mes billets de bateau.

– Tu pars le 29 juin sur le *Liberté*, tu reviens le 22 septembre sur le *Flandres*. Juste à temps pour ton anniversaire... Ça coûte cher, mais là-bas tu seras logé et nourri. Je te donnerai un peu d'argent de poche.

Dans les limites du raisonnable, tous comptes faits. Il reste même de quoi aller à la gare en taxi. Elle achète un ticket de quai pour m'accompagner jusqu'au wagon.

– Surtout, n'oublie pas de donner les cadeaux à Mrs. Colen, à Bronka, à Max et à Sylvie. Remercie-les pour leur hospitalité. Dis à Mrs. Colen que nous hébergerons sa fille si elle vient à Paris.

– Seulement si elle est jolie.

Le train maritime s'arrête sur le quai du bateau. Le paquebot *Liberté* ne ressemble pas aux petits ferries de rien du tout qui m'emmenaient en Angleterre. C'est un palace flottant à trois cheminées, aux flancs troués par des centaines de hublots. Existe-t-il à Paris des bâtiments aussi grands que ce monstre de fer ? Peut-être le Louvre – mais le Louvre ne traverse pas l'océan.

Je monte sur la passerelle. Un commissaire de bord examine mon billet.

– Classe touriste, cabine 221. Vous allez à droite et vous descendez deux étages.

Mes valises déposées dans la cabine, j'explore le navire. Un salon marbré, un salon doré, une petite chapelle, une piscine, une salle de cinéma... Un film différent chaque jour ! Déjà ce soir : *The Apartment*, de Billy Wilder.

Je sors sur le pont. Je m'assois dans une confortable chaise-longue. Tintin le petit reporter part au Congo.

Une charmante stewardesse :

– Voulez-vous louer la chaise-longue, monsieur ?

– C'est payant ?

– Seulement trois mille, je veux dire trente francs, pour la traversée.

– D'accord.

– C'est à quel nom ?

– Greif... G, r, e, i, f.

Comme au jardin du Luxembourg. Dès qu'on s'assoit sur une chaise, la petite vieille arrive : "Dix francs !" Je veux dire, centimes. Sauf qu'elle ne vous demande pas votre nom. Le banc de pierre est gratuit, mais il fait froid aux fesses.

Les derniers visiteurs s'en vont. Les matelots relèvent les passerelles. Tiré par trois remorqueurs hargneux, le grand navire s'éloigne du quai, traverse le port tout doucement, s'élanche enfin vers la haute mer comme s'il voulait rattraper le soleil couchant. Les haut-parleurs annoncent le premier service du dîner.

Le roi de l'autostop

Oh, ce n'était pas la peine de vous donner tout ce mal... Nappe blanche, assiettes de porcelaine, couverts d'argent, verres de cristal. Rien qu'à lire le menu je me lèche déjà les babines : *Potage aux tendres légumes du jardin breton, filets de sole dans leur guirlande de graines de moutarde, pavé de sanglier sur son lit de champignons sylvestres, ballet de salades et pizzicato de noix, tour de France des fromages, petite cabane en chocolat, arc-en-ciel de sorbets, fruits en corne d'abondance*. Et ça, c'est la classe Touriste. Impossible d'imaginer le menu de la classe Cabine et de la première. S'ils imprimaient ce genre de menu pour la cantine de Louis-le-Grand... *Quignon de pain et sa houppe de moutarde, filet de porc sur son matelas de nouilles bien cuites, compote de pommes dans sa coupelle d'acier*.

Après le dîner : cinéma. Le fauteuil presque trop moelleux. Le festin à digérer. Du mal à garder les yeux ouverts. Même à moitié endormi, je vois bien que Jack Lemmon et Shirley MacLaine sont amoureux, mais ils ne se rendent compte de rien. Réveillez-moi quand vous échangerez le premier baiser.

Hein, quoi ? La projection interrompue. Les lumières s'allument, les haut-parleurs marmonnent : "Revenons au Havre... Certaines catégories de personnel... Regrettons... Nos aimables passagers... Recherchons solutions de remplacement..."

Une mutinerie ! C'est le moment de monter sur le pont de la caravelle pour haranguer l'équipage. Matelots ! Ne craignez rien ! L'océan ne se termine pas par une cascade géante qui tombe en enfer ! La terre est ronde ! Nous apercevrons bientôt les pagodes dorées de Cipango ! Pas bien regardé quand je me promenais sur le pont. Plus de voiles, mais peut-être des sortes de grues qui feraient d'excellentes potences. Pendre les principaux meneurs, histoire de mater certaines catégories de personnel.

Bon, je ne suis pas le capitaine. De plus, la projection a repris. Cette fois, ils vont s'embrasser. Non ! Nouvelle interruption... "Proposons nos aimables passagers... Le *Sussex*, de la Cunard, provenance de Southampton, escale à Cherbourg demain... Les passagers qui le désirent, avion spécialement affrété, Boeing 707 d'Air France... Indiquer votre choix commissaire de bord, salon Mercure..."

Ils s'embrassent enfin, mais je m'en moque. L'AVION ! Ils nous offrent l'avion, qui coûte deux fois plus cher que le bateau ! Et pas n'importe lequel : un Boeing 707, un nouveau modèle à réaction ! Ah, mes braves petits marins, je ne vous pends plus... Vous avez mille fois raison de vous révolter. La Compagnie Générale Transatlantique vous exploite de manière éhontée. Vous trimez comme des bagnards sur cette galère pour un salaire dérisoire. En plein vingtième siècle... Tenez ferme !

New York demain ! Cinq jours de plus en Amérique ! Oui, mais si tout le monde choisit l'avion ? Pas assez de place dans leur Boeing affrété. Vont tirer au sort ? Prenez un papier dans ce chapeau... Ou plutôt, premier arrivé, premier servi... Sans attendre le mot "Fin", je me précipite dans le salon Mercure.

Le roi de l'autostop

- Greif, G, r, e, i, f. Avion, avion !
- Vous avez beaucoup de bagages ?
- Euh, deux valises.
- Grosses ?
- Une grosse, une petite.
- C'est bon. Pour l'avion, le poids est limité. Si vous aviez une malle, elle voyagerait par bateau.

Avec tout ça, déjà presque minuit. Personne ne parle de danse. L'orchestre fait peut-être partie des certaines catégories de personnel. Ferais mieux d'aller me coucher en vitesse. Me lever à cinq heures. Train spécial jusqu'à Paris, autocar spécial jusqu'à Orly, Boeing spécial, aéroport d'Idlewild¹... New York !

La cabine ressemble à un compartiment de train. Quatre couchettes superposées deux à deux. Les autres passagers dorment déjà. Demain, tout à l'heure, aujourd'hui : l'avion ! À réaction ! Bientôt, des avions-fusées. Au fait, Mrs. Colen ? La prévenir. Pourvu qu'elle soit chez elle. Si elle est partie à Boston voir sa vieille mère malade... Bronka, la sœur de Tounia. À Brooklyn. Une banlieue. Ils ont un métro comme à Paris. *I want a carnet of tickets. Here is my card of numerous family.* Oui, mais Bronka n'a pas de fille. La nièce de Willy. Quand il vient jouer au bridge, son rire américain résonne dans tout l'appartement. Je n'ai pas d'oncle. Même si les Allemands n'avaient pas tué tout le monde, seulement deux tantes. Mais mes enfants n'auront que des oncles. Onc' Noël, onc' Olivier. Leur rapporter des cadeaux. Un magasin de jouets au dernier étage d'un gratte-ciel. L'ascenseur à réaction qui monte, qui monte... Il tourne. File à l'horizontale. Pas normal. Payer le liftier. Où est mon argent ? Perdu mon argent ! Mon costume n'a pas de poches. Parti en Amérique avec un costume sans poches. Ce n'est pas un costume, c'est un maillot de bain...

Ah, la couchette ! La cabine... Pas d'ascenseur. Un cauchemar. Dormi longtemps ? Quelle heure ? Je n'entends plus le ronronnement des machines. Revenus à quai. Je vais rater mon train ! J'aurais dû emporter ma montre automatique. Dort au fond d'un tiroir. Je ne supporte pas d'avoir un truc qui me serre le poignet. À force de briller dans le noir, ses aiguilles ont sûrement perdu leur luminosité, alors je ne serais pas plus avancé.

Bomm, bomm ! Quelqu'un veut enfoncer la porte à coup de massue ! Alors que je viens de me rendormir... Ma pauvre tête enflée comme une montgolfière. J'entrouvre un œil bouffi. Un moussaillon dans la cabine. Et alors, mille sabords, on ne réveille pas les gens comme ça au milieu de la nuit !

- Cinq heures, messieurs. Le petit déjeuner est déjà servi. Les premiers départs auront lieu à sept heures. Vérifiez que vous n'oubliez aucun bagage à bord !

¹ L'aéroport international de New York s'appelle aujourd'hui Kennedy.

Le roi de l'autostop

J'engloutis des œufs au pamplemousse, des croissants au bacon, du thé au jus d'oranges. La tête ailleurs. Qu'est-ce que vous dites ? Les haut-parleurs crachotent sans arrêt de nouvelles instructions. "M. Griffé... Prié se présenter..." Qui ? Répétez ! "M. Greffe..." Moi ! Mon Dieu, quoi ? Plus de place dans l'avion... Mon billet ne me donne pas droit à un transport de remplacement. Je ne verrai jamais l'Amérique ! Où prié se présenter ? "M. Groffe... Le commissaire... Mercure..." Un commissaire de police ? Je n'ai pendu personne. Pas ma faute... Mais non : le commissaire de bord, dans le salon Mercure.

– M. Greif ? Trente francs. Nous vous remboursons la location de la chaise-longue. Bon voyage !

Et voici le train spécial. Un wagon de première, un autre... Il n'y a que des wagons de première ! Un véritable conte de fées. Hier, en venant de Paris, je tressautais sur les sièges de bois d'un compartiment de troisième. Aujourd'hui je m'affale, je me vautre, je me tortille sur une banquette moelleuse. Youpi !

Orly, onze heures du matin. Je téléphone à ma mère d'une cabine publique.

– Allo...

– Allo ? C'est de la part de qui ? Vous voulez un rendez-vous avec le docteur ?

– Mais non. C'est moi.

– Qui ça, moi ?

– Tu ne reconnais pas ton propre fils ?

– Jean-Jacques ? Mais où es-tu ? Il y a le téléphone sur le bateau ?

– À Orly.

– Qu'est-ce que tu fais à Orly ? Tu as raté le départ ?

– Le bateau n'est pas parti, à cause d'une grève. Ils nous offrent l'avion. Il faut que tu préviennes Mrs. Colen.

– Mrs. Colen ? La prévenir de quoi ?

– Que j'arrive cinq jours plus tôt. L'avion s'envole à une heure. Dis-lui que c'est un vol spécial d'Air France. Je serai à l'aéroport d'Idlewild à trois heures.

– Il met seulement deux heures ? Ce n'est pas possible.

– Trois heures à l'heure de New York. Ici, cela fait dix heures du soir.

– Bon, je vais tout de suite à la poste lui envoyer un télégramme.

L'embarquement prend plus longtemps que prévu. Ils pèsent les valises et les passagers.

– Ces valises sont trop grosses, madame.

– On nous a dit deux valises par personne.

– Nous allons dépasser le poids autorisé. L'avion ne pourra pas décoller.

Les agents d'Air France discutent avec ceux de la Compagnie Générale Transatlantique. Certains bagages vont reprendre le train et le bateau. Les passagers transfèrent

Le roi de l'autostop

des trousse de toilette et des sous-vêtements d'une valise à une autre en s'efforçant de plaisanter.

– Celle-là, je me demande si elle arrivera vraiment en Amérique.

– Oh, elle finira par franchir l'Atlantique, ma biche, mais nous serons revenus en France depuis longtemps !

Je passe l'examen sans difficulté. Je n'emporte qu'un costume et une paire de chaussures en plus de ceux que je porte. Mes deux valises pèsent moins lourd qu'une seule valise de ma biche.

L'avion s'élançe avec une bonne heure de retard. Il roule, il roule... Il voudrait décoller, mais il est trop lourd. Hé, vous ne pouvez pas espérer qu'un avion s'envole en emportant la cargaison d'un paquebot transatlantique. Ah, ah, ouf ! Moi, Lemuel Gulliver, perché sur le dos d'une oie, je contemple les petites maisons du pays de Lilliput depuis les airs...

Mon voisin se présente.

– Djo souis Bernie Feshbach. Djo souis ameuricaine.

– *My name is Jean-Jacques Greif. I am French.*

– *Are you going to New York City ?*

– *Yes. I shall stay with a friend of my mother. She lives on Riverside Drive.*

– *That's a good address. You'll probably have a nice view of the Hudson river.*¹

Le pilote se présente aussi, sous la forme d'une voix qui tombe des haut-parleurs.

– Ici le commandant Delépine. Ce nouveau Boeing 707 peut relier Paris à New York sans escale en moins de neuf heures. Nous survolons actuellement la Bretagne. Un déjeuner vous sera servi dans quelques minutes.

Les plats portent des noms ampoulés comme sur le bateau, mais ils sont moins bons. Quand même meilleurs qu'à la cantine.

Le pilote a changé d'avis. Tout bien réfléchi, le Boeing ne peut pas aller à New York d'un seul coup d'aile.

– Mesdames et messieurs, ici le commandant de bord. Nous rencontrons des vents contraires d'autant plus gênants que l'avion est surchargé. Nous allons effectuer une escale technique à Gander.

Gander ? Ça existe ? Où c'est-y ? En Islande ? Au Groënland ? Comme s'il lisait dans mes pensées, le pilote précise :

– Dans l'île de Terre-Neuve.

Bientôt, nous survolons un tapis vert tout déchiré qui flotte sur l'océan. C'est là que le pilote veut se poser ? Il aurait dû se renseigner : il n'y a pas d'aéroport sur cette île ! À moins que... Cette minuscule bande grise... On pourrait y poser l'avion de

¹ À partir de maintenant, je vais traduire les dialogues. J'écrirais bien un livre bilingue, mais mon éditeur ne veut pas.

Le roi de l'autostop

Blériot, à la rigueur celui de Mermoz, mais un avion à réaction de cent mètres de long, sûrement pas. Il est fou ! Il descend... Il va tenter le coup... Le Boeing atterrit brutalement. Le pilote inverse les gaz. Nous sommes précipités en avant, nos ceintures s'enfoncent dans nos côtes, pourtant nous ralentissons à peine. Ça va mal se terminer. L'avion ne peut pas s'arrêter en bout de piste. Ses ailes de géant l'empêchent de freiner ! S'enfonce dans la forêt, arrache des arbres, se retourne, explose... J'ai choisi le mauvais moyen de transport. Erreur fatale. Alors que je pourrais me prélasser dans une chaise-longue sur le pont du *Sussex*, de la Cunard...

Attendez... Sauvé ! Le grand albatros d'acier réussit à s'immobiliser. C'était moins une. Les passagers applaudissent. Et quoi encore ? Vous allez lui offrir du champagne ? C'est pas l'exploit du siècle. Il a juste appuyé sur la pédale de frein.

Nous sortons nous dégourdir les jambes. Une maisonnette en rondins se dresse au bord de la piste. Ils ont accroché une pancarte disant "Aérogare – Air Terminal", sinon on la prendrait pour une cabane de trappeur. Ils ont aussi planté un poteau avec un drapeau canadien, pour que l'on sache dans quel pays on est. À l'intérieur, ils vendent des bonnets de trappeur, des porte-monnaie en peau de phoque, des petites bêtes sculptées dans des dents de morse, des mocassins indiens et tout ça. Quand les avions à réaction auront remplacé les avions à hélices pour de bon, plus personne ne fera escale à Gander et les morses pourront garder leurs quenottes.

La mouche

Idlewild, sept heures du soir. Quatre heures de retard. J'ai hâte de voir New York... Non. Patience. Faire la queue pour montrer nos passeports. Attendre les valises. Convaincre les douaniers, qui trouvent nos excédents de bagages drôlement louches, que nous ne sommes pas des contrebandiers. Vers huit heures, je sors enfin de la zone de douane. Des centaines de personnes se précipitent sur nous. Comment vais-je reconnaître Mrs. Colen ?

C'est elle qui me reconnaît.

– Djinn-Djak ! Vous n'avez pas du tout changé vous savez, vous ressemblez à votre mère comment va-t-elle ?

– Bonsoir, madame. Elle va bien. Vous l'avez vue à Paris ?

– Il y a trois ans et vous aussi vous savez. Vous vous souvenez de moi ?

– Bien sûr.

Un mensonge de politesse. En anglais, *a white lie*. Nous prenons un taxi.

– Le voyage n'était pas trop fatiguant ?

– Un peu. Nous avons beaucoup de retard. Je suis désolé.

– Oh ce n'est pas grave vous savez, j'ai téléphoné à l'aéroport pour connaître l'heure d'arrivée ils m'ont dit que l'avion était retardé cela m'arrangeait vous savez,

Le roi de l'autostop

c'était difficile pour moi de venir plus tôt personne d'autre ne pouvait mon mari un congrès d'avocats à Chicago ma fille répète une pièce de théâtre vous savez, toujours appeler l'aéroport les avions jamais à l'heure vous savez, l'hiver dernier nous sommes allés en Floride ils ont dit l'avion changer le moteur revenus dans l'aérogare six heures salon spécial vous savez...

Elle m'étourdit. Je dis *Yes, oh yes, of course...* Le taxi fonce dans la nuit. Des lumières fusent de tous côtés comme des balles traçantes. Des phares ? Des lampadaires ? Neuf heures du soir à New York, quatre heures du matin à Paris. Levé à cinq heures, donc dans une heure le tour du cadran. Si peu dormi sur le bateau. Je perds le contrôle des muscles qui maintiennent mes paupières ouvertes. Parler à Mrs. Colen, sinon je vais m'endormir. Juste quand nous découvrons les silhouettes illuminées des gratte-ciels de Manhattan, ce serait trop bête.

– Je pense souvent à votre frère.

– Willy ?

– Oui, je travaille sur un bureau que nous avons acheté dans son magasin.

– C'est un bon bureau ?

– Willy m'a assuré que c'était le meilleur. Il me l'a montré : "Voici le biureau mirific !"

Mrs. Colen habite dans un énorme bâtiment de brique, au douzième étage et ce n'est pas le dernier. Nous traversons un hall d'entrée décoré par une fresque en cinémascope. Un bateau – haute cheminée noire, roues à aubes – descend le Mississippi. Des dames en crinoline et des domestiques noirs portant leur ombrelle se promènent sur la rive. Un liftier noir, c'est sans doute une coïncidence, pilote notre ascenseur.

– *Hi, Mrs. Colen !* dit-il.

– Je vous présente Djinn-Djak il va habiter chez nous vous savez, il vient de Paris France.

– De France ? *No kidding !*

Mrs. Colen ouvre la porte de son appartement. Toutes les lampes sont allumées. Son mari est-il revenu de Chicago ? Sa fille du théâtre ? Non, personne. Ces Américains sont bien aussi extravagants qu'on le dit : ils sortent de chez eux sans éteindre la lumière !

Soudain, Mrs. Colen pousse de hauts cris.

– Djinn-Djak venez vite !

Elle paraît terrorisée, comme si elle venait d'apercevoir un serpent à sonnette. Possible, ça, au douzième étage d'un immeuble de New York ? En Amérique, tout est possible.

– Regardez là une mouche *oh please, Djinn-Djak...*

Le roi de l'autostop

Elle me tend un torchon. Le pays de la violence. Trois heures que je suis arrivé et je dois déjà assassiner une créature innocente. Eh, jamais fait ça, moi. Les mouches qui dansent et bourdonnent sous le plafond de ma chambre à Paris sont mes copines. J'ai entendu parler d'enfants gâtés qui s'amuse à leur arracher les ailes, mais ce n'est pas mon genre. Là, bien obligé. Si je ne viens pas au secours de la pauvre Mrs. Colen, elle me renvoie. J'erre toute la nuit dans les rues sauvages de Manhattan, infestées de gangsters sanguinaires. Qui sait si je reverrai la lumière du jour ? Bref : c'est la mouche ou moi ! Je saisis le torchon d'une main ferme, je vais chercher au fond de moi mon instinct ancestral de chasseur et toc !

Ha, y a-t-il d'autres mouches suicidaires dans le coin ? Vous allez voir ! Je parie que j'arrive à en descendre sept d'un coup...

Mrs. Colen pense que la chasse m'a ouvert l'appétit.

– Que voulez-vous pour le dîner Djinn-Djak ?

– Oh, je n'ai pas faim. J'ai déjà mangé deux fois dans l'avion. Pour moi il est à peu près quatre heures du matin...

– Bien sûr je vais juste aller chercher à boire.

Elle rapporte de la cuisine deux grands verres couverts de buée.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Du thé glacé vous savez.

Ils ont de drôles d'idées, ces Américains. Le thé, ça se boit chaud. Toute façon, ça empêche de dormir. Si j'absorbe une gorgée de ce philtre diabolique, c'est l'insomnie assurée pour la deuxième nuit consécutive. Je vais mourir d'épuisement. Ou encore pire, j'aurai d'horribles cernes sous les yeux.

– Euh, merci, je n'ai pas soif non plus, je suis très fatigué, je voudrais me coucher tout de suite, bonne nuit, à demain.

Mrs. Colen et ses verres embués ont l'air bête. Elle trouve ma hâte étrange. Ben je serai plus aimable après une bonne nuit de sommeil. Je file dans ma chambre. Je réussis à enlever mes vêtements avant de m'endormir, mais c'est tout juste.

Je me réveille au milieu de la nuit. Forcé, parce que l'heure de Paris vous savez. Je révise mon programme. Le Metropolitan Museum, une journée entière. Le musée d'art moderne, pareil. Sinon, deux musées par jour... La cinquième avenue, la quarante-deuxième rue, Times square. Broadway est un ancien chemin tracé par les Indiens Nez-rouge qui ont vendu Manhattan aux Hollandais. C'est ce qui explique que cette avenue soit la seule non rectiligne... Vu tout ça au cinéma. Encore hier soir, je veux dire avant-hier, *La Garçonnière*.

Mes paupières s'alourdissent de nouveau... Quand je me re-réveille, il fait jour. Huit heures. J'entends une vague conversation de l'autre côté de la porte. Je m'habille, je sors de ma chambre. Hier, il faisait nuit. Maintenant je vois la rivière,

Le roi de l'autostop

dix fois plus large que notre pauvre Seine. Sur l'autoroute qui longe sa rive, des millions de banlieusards font la course pour arriver à l'heure au bureau. Un pont métallique géant l'enjambe en haussant les épaules : "Pour l'Amérique, je suis un pont ordinaire", dit-il.

Au fait, cette vague conversation qui se mêle au grondement sourd des voitures, d'où vient-elle ? Là, par terre... Ça brille, ça parle... Un poste de télévision ! Et devant le poste, tonnerre de Brest : une fille couchée sur le ventre en train de rire !

– *Good morning*. Vous êtes Kathy ?

– Et vous Djinn-Djak ? Vous avez bien dormi ?

– Oui, mais je suis très étonné.

– Ah bon, pourquoi ?

– Chez nous, il n'y a pas d'émissions de télévision dans la journée. Seulement le soir. Et puis on ne les regarde pas couché par terre.

– Couché dans votre lit ?

– Mais non. Le poste est posé sur un guéridon. Chacun s'assoit sur une chaise. C'est très solennel. L'un de nous dit : "Père, il est huit heures. Léon Zitrone va présenter les nouvelles. Pouvez-vous allumer le poste ?" Il répond : "Seulement quand vous ferez silence."

– Vous blaguez.

– J'exagère un peu, d'accord. Vous avez plusieurs chaînes ?

– Bien sûr : treize.

– Nous, une seule.

– On doit s'ennuyer, dans votre pays.

– Les gens jouent au bridge, comme votre oncle Willy et mes parents. Il y a même encore des vieux qui lisent des livres. Vous étudiez le théâtre ?

– J'apprends la comédie pour pouvoir faire du cinéma. Tout le monde dit que je ressemble à Elizabeth Taylor.

– Ah oui...

C'est peut-être vrai, mais qui a besoin d'une seconde Elizabeth Taylor ?

Joyeux Noël

Les rues de New York sont plus bruyantes et plus sales qu'au cinéma, les gratte-ciels plus hauts. Les passants sont pressés. Les mots "promeneur", "flâneur" et "badaud" n'existent même pas en anglais. Ils me jettent des regards furieux quand je m'arrête pour lever la tête. Et alors ? Vous voulez que je marche la tête levée, au risque de tomber sur le nez ? Ici, on ne peut pas marcher et regarder les immeubles en même temps, comme à Paris. Les amoureux ne se bécotent pas sur les bancs publics. À New York, il n'y a ni amoureux, ni bancs publics.

Le roi de l'autostop

Je cours les musées du matin au soir. Je déniche même un Musée des Indiens où des braves en cire pagaient dans leur canoë sans bouger pendant que des squaws tout aussi immobiles préparent le pemmican pour leur papoose devant le wigwam.

Un truc idiot, c'est que j'ignorais qu'il ferait chaud. Pas lu les bons livres. Si on m'avait dit : "C'est comme un bain de vapeur", j'aurais compris, même sans avoir jamais pris de bain de vapeur. Je n'aurais pas emporté mon costume en laine bleu marine. J'habite à un bon kilomètre du métro. Ah, je n'y tiens plus... En revenant du musée, j'enlève ma veste et je marche dans la rue en bras de chemise. *Shocking, isn't it ?*

Je remets ma veste dans l'entrée de l'immeuble. Il fait froid au bord du Mississippi, avec l'air conditionné. Elle ne pèse pas son poids. Je tâte ma poitrine. *Oh my God !* Mon portefeuille s'est évadé de ma poche intérieure ! Mon passeport, mon argent... Quand je tenais la veste sur mon bras. Deux cents dollars. Mon pauvre père. Gagnés à la sueur de son front. Que faire ? La police ? Le consulat ? Et s'ils me renvoient en France ? "Jeune homme, quand on ne sait pas voyager, on reste chez soi. Seize ans ? Vos parents sont bien imprudents..." J'aurais dû choisir la meublette.

Je repars en direction du métro. Je parcours le jardinet qui occupe le terre-plein central de Broadway. Tout à l'heure, je croyais avoir chaud. Maintenant je brûle, j'étouffe. Comment peuvent-elles sauter à la corde par cette chaleur ? Mes oreilles bourdonnent, mon cœur palpite. Ce genre de mésaventure ne m'arrive jamais. C'est le changement d'heure qui me déboussole. Un brave New-Yorkais trouve mon portefeuille... Où l'envoyer ? Dans mon passeport, mon adresse de Paris. Ils ont sûrement un service des objets trouvés. Me renseigner au commissariat. Un télégramme à ma mère : send + more = money¹.

Là ! Au milieu de l'allée. Miracle sur Broadway ! Je n'enlèverai plus jamais mon veston, même si je dois fondre au soleil comme une motte de beurre. Bien rattrapé le coup, quand même. Moi Œil d'Aigle, grand guerrier nez rouge ! Bah, la piste encore chaude, brûlante. Au fait, j'aurais pu changer d'identité. "Perdu mon passeport, Saturnin Loiseau." Il faut venir avec une autre personne qui vous identifie, sinon ce serait trop facile.

Je déjeune d'un hamburger en ville, je dîne chez Mrs. Colen. Kathy est absente presque tous les soirs à cause de son théâtre. Au lieu d'acheter de bons produits frais au marché, les Américains sortent des aliments congelés de leur réfrigérateur. Ils ne boivent pas du vin à table comme les Français, mais du lait.

– C'est la première fois que je bois du lait depuis mon dernier biberon.

¹ Une énigme mathématique classique. Il faut remplacer les lettres par des chiffres pour que l'addition tombe juste.

Le roi de l'autostop

– Ce matin vous avez mangé des corn flakes avec du lait !
 – Ah oui. Le lait est absorbé par les céréales, alors je n'ai pas l'impression de le boire. Je ne supporte pas de boire du lait. À l'école, quand j'étais petit, il y avait du vin sur la table.

– Les enfants buvaient du vin ?
 – Jusqu'en 1954. Le premier ministre de l'époque, Pierre Mendès-France, l'a fait remplacer par du lait.

– Je me souviens de lui. Il était juif. Ici, nous ne pourrions pas avoir un président juif.

– Chez nous, c'était déjà le deuxième, après Léon Blum en 1936. Il n'est pas resté longtemps. Quand ils l'ont renvoyé, au lieu de revenir au vin ils ont mis du jus de raisin, et plus tard de la bière.

Chaque matin, après avoir dit bonjour au pont George Washington, je regarde la télévision en compagnie de Kathy. Pour rendre la chose encore plus agréable, nous nous embrassons pendant la publicité. Je ne suis pas trop malheureux. Une future Elizabeth Taylor !

Elle n'a pas envie de m'accompagner dans les musées.

– J'y vais déjà avec l'école.

– Hier, j'ai visité le *Museum of Modern Art*. J'ai vu les *Demoiselles d'Avignon* et *Guernica*. Ils ont de très beaux tableaux des futuristes italiens. Des Boccioni, *Mama mia !* Ils ont aussi un expressionniste allemand que j'aime bien, c'est Beckmann.

Elle m'emmène en haut de l'Empire State Building, au Rockefeller Center, à Times Square. Elle me montre un restaurant futuriste, *The Automat*, qui aurait plu à Boccioni. Les plats sont présentés derrière des petites vitres que l'on ouvre en insérant des pièces de vingt-cinq cents.

Elle me trouve inculte. Je connais peut-être Picasso et Beckmann, mais je n'ai jamais vu *Autant en emporte le vent*.

– Moi, déjà quatorze fois. Si tu veux, nous pouvons y aller ensemble.

– Okay.

– Je vais demander aussi à mon boyfriend. Il l'a seulement vu deux fois. J'espère que ça ne te dérange pas.

– Je lui dis que nous nous embrassons en regardant la télé ?

– Pas la peine. Tu comprends, tu vas repartir, tandis que lui c'est mon *steady*.

Je la regarde du coin de l'œil pendant le film. Elle est trop occupée à pleurer comme une madeleine pour embrasser son boyfriend, un colosse aux cheveux ras. Elle pleure au moins dix secondes avant les passages tristes. Elle connaît le film par cœur, que voulez-vous. La grosse esclave noire ressemble à la dame qui vient faire le ménage tous les matins chez Mrs. Colen.

Le roi de l'autostop

Kathy invite ses amies à venir voir son Français. Toutes plus jolies les unes que les autres. Si les Américains ont de grandes dents, ce n'est pas pour mieux te manger mon enfant, c'est parce qu'ils les musclent en mâchant du chewing-gum. Je trouve Kathy et ses copines plus gentilles que des Françaises, sauf que je ne connais pas beaucoup de Françaises. Rient-elles sans raison, comme ces Américaines ? J'ai l'impression qu'elles rient pour attirer mon attention. C'est comme une loterie. Mesdemoiselles, qui va gagner ce prix exceptionnel, un *French boy* tout droit arrivé de Paris ? Elles se pressent autour de moi, me font les yeux doux, m'assaillent de questions.

– Vous aimez New York ?

– Oui, mais je ne peux pas m'empêcher de lever la tête pour voir jusqu'où montent les gratte-ciels. Ça me donne le vertige. Toutes ces lignes verticales qui s'enfuient dans le ciel...

– Comment se fait-il que vous parlez anglais ?

– J'ai appris en écoutant votre radio.

– Il y a la radio américaine en France ?

– Non, c'est une blague que j'ai lue dans *Mad Magazine*. C'est ce que disent les Martiens dans les mauvais films de science-fiction. En fait, j'ai appris à l'école.

– Moi j'étudie l'espagnol, mais je ne parle pas l'espagnol comme vous l'anglais.

– Je suis allé en Angleterre plusieurs fois. C'est juste à côté.

– Est-ce que vous avez une girlfriend ?

– Ici ou en France ?

– Ici ? Ha ha ha ha !

J'attends qu'elles cessent de rire pour répondre.

– Non, pas de girlfriend. Dans mon lycée, il n'y a pas de filles. Même l'an prochain, je vais dans une sorte de *college*¹, il n'y aura toujours pas de filles.

– Vous pouvez connaître des filles en dehors de l'école. Les amies de votre sœur...

– J'ai juste deux frères.

– Comment s'appellent-ils ?

– Noël et Olivier.

– Noël ? C'est le mot français pour *Christmas*, non ?

– Oui. Parce qu'il est né le jour de Noël.

– Mais vous êtes juif.

– *So what ?*

– Noël, c'est une fête chrétienne. Aucun juif ne se prénomme Noël.

– Tiens, je n'y avais jamais pensé. D'ailleurs nous fêtons Noël, avec un sapin et des cadeaux. Pas vous ?

¹ En classe de Maths Sup au lycée Louis-le-Grand. Voir *Sans Accent*.

Le roi de l'autostop

- Bien sûr que non.
- Vous ne recevez pas de cadeaux ?
- Nous les recevons à Hannoukah.
- Ranouca ? C'est la même chose que Noël ?
- Vous ne connaissez pas Hannoukah ? Vous êtes sûr que vous êtes juif ?

Pas très juif. Jamais entré dans une synagogue. Pas de camarade juif. Au lycée, quand les autres allaient au catéchisme, je restais tout seul dans la classe. Ils me demandaient pourquoi. Je cachais que j'étais juif : "Mes parents sont communistes, donc ils ne croient pas en Dieu." Ici, c'est différent. Les amies de Kathy Colen sont toutes juives. Elles se fréquentent entre elles, donc elles n'ont pas besoin de le cacher. En France, ils ne me trouvent pas bien catholique. Ici, on me reproche d'être un mauvais juif. Je n'ai qu'à utiliser la même excuse.

– Dans ma famille, on ne croit pas en Dieu. Parce que mes parents sont communistes.

Elles cessent soudain de rire. Elles pâlisent. Une lueur inquiète apparaît dans leur regard. Elles reculent. Ben quoi, j'ai la peste ? Okay, je comprends que j'ai commis une horrible gaffe. Les Américains pensent que les communistes sont des démons sortis de l'enfer. Je me souviens des Rosenberg. Mes parents allaient manifester pour protester contre leur condamnation à mort. Ça n'a servi à rien, ils les ont grillés tous les deux sur la chaise électrique¹.

Les jolies demoiselles me prennent pour un dangereux révolutionnaire, un vampire assoiffé de sang capitaliste. J'espère que Kathy acceptera toujours de m'embrasser le matin.

Elle m'embrasse une dernière fois pour me dire au revoir : elle part dans un *summer camp*, c'est-à-dire une colonie de vacances. Mrs. Colen décide de s'occuper de moi.

- J'ai remarqué que vous achetez beaucoup de livres.
- On trouve des livres en anglais à Paris, mais ici ils sont moins chers.
- Je vous emmène chez une amie qui est critique littéraire vous savez, je ne connais personne qui possède autant de livres elle les reçoit gratuitement vous comprenez.

Cette dame habite à Greenwich Village, qui est un peu le quartier latin de Manhattan. Des rayonnages chargés de livres couvrent les murs de son appartement. Critique littéraire... Je choiserais bien ce métier-là, pour recevoir plein de livres, sauf que Maths Sup n'est pas le meilleur chemin pour y arriver. Il faudrait que j'aille en

¹ Julius et Ethel Rosenberg, accusés d'avoir livré des secrets atomiques à l'Union Soviétique, ont été exécutés en 1953. On considère aujourd'hui que seul Julius était coupable.

Le roi de l'autostop

hypokhâgne, comme Grétry. Trop tard. Ma mère m'a dit : "Entre à Polytechnique d'abord, ensuite tu pourras faire tout ce que tu voudras."

– Est-ce que vous aimez New York ? me demande l'amie de Mrs. Colen.

– Beaucoup. J'aime bien Greenwich Village. J'ai trouvé une bonne librairie sur la huitième rue. J'y ai acheté *Finnegan's Wake*, de Joyce.

– Un livre difficile.

– Plus difficile que *Ulysses* ?

– Beaucoup plus. Il a inventé des mots et des jeux de mots à partir de toutes les langues d'Europe. Personne n'a jamais réussi à le comprendre à part lui. Vous avez lu *Ulysses* ?

– Oui.

– Si vous aviez été là le 16 juin, je vous aurais invité pour fêter *Bloomsday*¹.

– Vous fêtez *Bloomsday* ?

– Il y a une fête dans la rue, devant un pub irlandais près d'ici, avec plusieurs centaines de personnes.

C'est chouette, l'Amérique, après tout. Les Américaines ne sont pas toutes aussi nouilles que les copines de Kathy Colen.

– Puisque vous aimez Joyce, je vous donne ces deux livres qui expliquent son œuvre. Voulez-vous un verre de thé glacé ?

– Merci pour les livres. Du thé glacé ? Je veux bien.

Déjà quinze jours. Après-demain, je pars à Minneapolis avec le cousin Max. Pour mon dernier jour, je vais à Brooklyn chez Bronka Cohen, la sœur de Tounia Kassar. Une petite dame polonaise qui ressemble à Tounia et aux autres amies de ma mère. Elle roule les r comme Tounia, sauf qu'elle dit good moRRning au lieu de bonjourR.

– La dame chez qui j'habite s'appelle Colen.

– Cohen et Colen est même chose. Ils changent le nom quand arrivent en Amérique, pour paraître moins juifs.

– Ils auraient mieux fait d'y aller franchement et de se rebaptiser Jones.

– N'ont pas assez d'argent pour acheter faux papiers. Ils juste grattent un peu le passeport. Ma sœur aussi change de nom pendant la guerre, quand elle se cache.

– Mes parents ont échangé leurs prénoms, Lonek et Malvina, contre Jacques et Jacqueline.

– Oui, Tounia me raconte leur histoire. Ton père va à Auschwitz, comme son mari. Ils ont la chance de réchapper. À part ma sœur en France, ma sœur en Israël et moi, de notre famille tous morts. Chaque jour je regrette ne pas les avoir convaincus suivre mon exemple et émigrer...

¹ Le roman *Ulysse* de Joyce se passe tout entier le 16 juin 1904. Le héros du livre se nomme Leopold Bloom.

Le roi de l'autostop

Bronka a deux fils, Ron et Murray, qui ressemblent à des joueurs de football américain. Leur chambre est pleine d'armures et de casques de football, de battes et de gants de baseball, de machins pour jouer au hockey sur glace je ne sais même pas comment ça s'appelle, de raquettes de tennis, de clubs de golf. Pas la peine de leur parler de Joyce. Ils possèdent tout de même un grand trésor : plusieurs centaines d'exemplaires de *Mad Magazine*. Ils m'en offrent quelques-uns. Merci les gars !

Mrs. Colen prépare un bon dîner, avec du roastbeef et des épis de maïs, pour mon dernier soir chez elle. Elle est bien aimable. Quand elle pose tendrement la main sur mon épaule pour me proposer encore un peu de lait, je me demande si elle ne voudrait pas m'embrasser en regardant la télévision. Tombée amoureuse quand je l'ai sauvée de l'horrible mouche. Eh, ce n'est pas possible. Si j'embrasse la fille, je ne peux pas embrasser la mère. De toute façon, elle est aussi vieille que ma propre mère, alors non.

La banlieue

Je dois passer un mois chez le cousin Max à Minneapolis, un mois chez la cousine Sylvie dans le New Hampshire, puis une semaine à Brooklyn chez Bronka Cohen avant de rentrer en bateau.

Max, sa femme Gerda et leur petit Jimmy sont à New York depuis quelques jours. Nous avons visité ensemble un musée qui m'avait échappé, plein de dinosaures empaillés. Jimmy connaît tous les noms des dinosaures, pourtant il n'a que quatre ans. Normal pour un garçon de cet âge. Mon frère Olivier pareil. D'ailleurs Freud l'a expliqué dans la psychanalyse du petit Hans.

Je range mes deux valises dans le coffre de leur voiture. *Let's go !*

– Nous visiterons la maison de Roosevelt et les chutes du Niagara, me dit Max. Depuis douze ans seulement je vis en Amérique. Je ne connais pas encore mon pays.

La maison de Roosevelt est trop grande. Elle ressemble à celle où habite Scarlett dans *Autant en emporte le vent*. Jimmy est un élève distrait. Il n'a pas bien écouté.

– À qui elle est, cte maison ?

– Au président Roosevelt.

– Le président c'est pas ton Rougeveste c'est Candy...

– Kennedy est président aujourd'hui. Roosevelt était président pendant la guerre. Il est mort maintenant.

– Ben sa maison elle est moche.

Il a raison ce marmot. Il aime mieux les chutes du Niagara.

– On dirait la baignoire qui déborde !

Le roi de l'autostop

Nous enfilons de longs manteaux cirés jaunes pour aller en bateau au pied des chutes. Ça mouille quand même.

Tiens, nous voici dans l'Ontario.

– C'est la deuxième fois que je foule le sol du Canada.

– Je croyais que c'était ton premier séjour en Amérique.

– Oui, mais l'avion a fait escale à Terre-Neuve !

Nous contournons le lac Erie et le lac Michigan par le nord. Personne ne me demande mon avis, mais j'aurais préféré passer par le sud, pour voir Chicago et ses fameux gangsters. Qu'est-ce que je dis... Il n'y a plus de gangsters, Tintin les a tous capturés.

C'est à la demande de Jimmy que nous allons vers le nord.

– Je veux passer sur le pont Mackinac. Le plus long du monde ! L'a juste quatre ans, comme moi.

– C'est un bébé pont, alors. Peut-être qu'il va grandir encore...

Nous roulons sur le pont pendant des heures. Ils l'appellent Big Mac. Tout est plus grand, en Amérique : les bâtiments, les chutes d'eau, les voitures, les biftecks, et surtout les gens. J'ai l'impression d'avoir rapetissé en traversant l'Atlantique.

Nous parcourons plus de deux mille cinq cents kilomètres en trois jours et demi. Comme les Américains ne peuvent pas se séparer de leur voiture, ils dorment dans des endroits appelés *motels*, c'est-à-dire *motor hotels*. Au début, je croyais que la voiture entrerait dans la chambre. La pauvre : pendant que nous choisissons entre les treize chaînes de télévision, elle se morfond toute seule dehors.

Moi, je me morfonds dans la banlieue de Minneapolis au bout de quatorze minutes, malgré les treize chaînes. Si j'avais voulu passer mes vacances en banlieue, je n'avais qu'à prendre le métro jusqu'à Vert-de-Maisons. Trop gentils : Max, Gerda, Jimmy, les voisins qui ont une fille de mon âge, les maisonnettes bien propres posées sur leur carré de pelouse. La gentille voisine de mon âge m'embrasse sans rechigner, mais... gasp... je n'en crois pas mes lèvres... ses baisers n'ont aucun goût ! Qu'une telle chose fût possible, qui l'eut cru lustucru ? Condamné à passer un mois parmi les morts-vivants. Vite, m'évader de ce cauchemar. Je regarde une carte... C'est loin, la Californie ?

Max s'efforce de me distraire.

– Demain, je t'emmène voir mon ami Bob. Il travaille chez General Mills, ils font les biscuits. Je crois ça t'intéressera.

La cousin Max est "travailleur social". Jamais entendu parler de ce métier. Ça existe, en France ? "J'aide les gens", dit-il. Son ami Bob s'occupe d'une grosse machine toute boutonneuse et clignotante appelée *computer*. Il porte un tricot sous sa blouse blanche, parce que la machine a besoin d'une pièce réfrigérée.

Le roi de l'autostop

– Max m'a dit que vous étudiez les mathématiques.
 – Je termine seulement mes études secondaires.
 – Ce *computer* est capable d'effectuer des calculs très compliqués. Je vais vous montrer. Il faut d'abord lui donner des instructions. On utilise des cartes perforées, à raison d'une ligne par carte. Cette machine-ci sert à perforer les cartes. J'écris la première ligne sur le clavier de la perforatrice... *Begin*... C'est juste pour indiquer au *computer* qu'il doit commencer. Ça me fait déjà une carte. Ensuite, je lui demande de préparer trois cases à une dimension dans sa mémoire pour y mettre des nombres entiers... Une autre carte... Mettre le nombre 2 dans la première case... Le nombre 2 dans la deuxième case... Ajouter le contenu de la première case à celui de la seconde et ranger le résultat dans la troisième... Nous aimerions bien savoir ce qu'il a trouvé, donc je lui demande de l'imprimer. Vous voyez, j'écris *Print* sur cette carte. Sur la dernière carte, j'écris *End*.

Bob enfourne son paquet de cartes dans le ventre du *computer*. L'engin rumine, clignote, paraît hésiter... Soudain, un appareil que je n'avais pas remarqué expulse une large feuille de papier en crépitant. Bob me la montre fièrement.

– Regardez : quatre !

– Quatre quoi ?

– Quatre, c'est le résultat de l'opération. Deux plus deux égale quatre !

Bonne blague. Moi aussi je peux trouver ça, et sans faire autant d'histoires. Ils ne savent plus quoi inventer.

– Bob a étudié dans une université très bonne, avec bourse, me dit Max dans la voiture. Peut-être un jour tu t'occuperas aussi d'une machine comme celle-là.

– Tout est possible.

– Ta mère nous écrit tu es très bon élève. En Pologne je suis dans le même lycée que ton père. Il a un an de plus que moi, donc pas la même classe. Tout le monde le connaît, parce qu'il gagne tous les prix. En plus, il apprend le piano au conservatoire. Nous pensons il devient grand virtuose, mais il choisit médecine. Sylvie l'admire tellement, elle étudie médecine comme lui.

– C'est aussi ta cousine ?

– Oui. Je grandis à Tchernovitz¹, comme elle. Je vais en Pologne après la première guerre mondiale. Tu sais, je pense quelque chose. Tu me dis tu aimerais voir Californie...

– Je ne reviendrai peut-être jamais en Amérique. Ce serait dommage de repartir sans avoir tout vu. Je veux profiter de l'occasion.

– Sylvie a une cousine, elle n'est pas du côté son père, comme ton père et moi, mais du côté sa mère. Elle habite San Francisco. Elle s'appelle Gerta.

¹ Voir *Lonek le hussard*.

Le roi de l'autostop

Oui, ici Gerda et là-bas Gerta.

Nous téléphonons à Sylvie, qui nous donne le numéro de Gerta. Nous l'appelons. Elle a entendu parler de mes parents ; elle serait enchantée de me voir. De Minneapolis, on peut téléphoner dans le New Hampshire ou en Californie comme un rien. On fait le numéro, et hop ! Ils ont un siècle d'avance sur nous.

J'essaie de me souvenir du long voyage de New York à Minneapolis. Avons-nous vu des autostoppeurs au bord de la route ? Ah, je sais où j'en ai vus : au cinéma. James Dean, peut-être. Un fermier le fait monter dans son pickup et ensuite, c'est là que ça devient intéressant, une belle blonde dans sa décapotable.

Max et Gerda ne veulent pas.

– C'est très dangereux.

– Tes parents t'envoient chez nous. De toi nous sommes responsables.

– Tu as seulement seize ans.

– Nous pouvons te confier à Gerta parce que c'est la cousine de Sylvie, mais nous ne voulons pas entre ici et San Francisco perdre ta trace.

– Nous te mettons dans l'autocar et elle t'accueille à ton arrivée là-bas.

– Je comprends...

Je suis content de partir, mais je regrette de quitter mon copain Jimmy. Je lui ai offert un camion et un autobus Dinky Toys. Le camion porte l'inscription : "Calber-son. Déménagements." Il ne sait pas encore lire, mais il connaît déjà l'alphabet.

– Tu vois, on reconnaît que c'est un camion français aux accents sur les e.

– En France, les autobus sont comme ça ?

– Oui, ils ont une plate-forme ouverte à l'arrière pour les fumeurs.

Il hésite à ranger mes cadeaux avec ses dinosaures en matière plastique. J'invente une histoire.

– Les gens croient que les dinosaures ont disparu dans un grand cataclysme il y a des millions d'années. En fait, certains d'entre eux ont survécu sur un continent qui a glissé sous terre au moment du cataclysme. Ce monde perdu se trouve sous l'océan Atlantique.

– Comment font pour respirer ?

– Ah... Les volcans d'Islande forment des cheminées d'aération. Bon, donne-moi les dinosaures... Je les cache sous le tapis. Personne ne soupçonne leur existence. Soudain, un grand tremblement de terre se produit et une sorte de rampe se forme entre le monde souterrain et la France. Les dinosaures remontent. Ils sont très étonnés de voir des maisons et des routes. Ils cherchent des congénères. Regarde qui arrive sur la route : broum, broum...

– Le camion !

Le roi de l'autostop

– Les dinosaures n'ont jamais vu une bête pareille. Ils se demandent si c'est un ami ou un ennemi. Ils foncent sur lui pour l'intimider.

– Le conducteur a peur.

– Oui, il essaie d'abord de repartir en marche arrière. Varreu, varreu... Pour aller plus vite, il fait demi-tour et il s'enfuit. Les dinosaures crient victoire ! À ce moment, qui voilà ?

– L'autobus !

– Comment tu as deviné ? Les dinosaures chargent comme tout à l'heure. Seulement, le conducteur a tellement peur qu'il a une crise cardiaque. Il tombe sur son volant, ce qui déclenche le klaxon. Tweeet, tweeet ! Les dinosaures, terrorisés par ce cri strident, battent en retraite.

– Ben ton histoire, l'autre jour j'ai vu la même à la télé.

– Ça s'est passé pour de vrai ? Là, tu m'étonnes.

– Mais non, c'était Godzilla !

L'homme de Laramie

Au lieu d'être assis dans une décapotable à côté d'une belle blonde, je suis assis dans un dinosaure d'acier à côté d'une belle blonde.

– Je suis Miss Missouri 1960, me dit-elle. J'étais à Minneapolis pour le concours de Miss Middle-West. C'est Miss Indiana qui a gagné.

– Je suis désolé.

– Parfois on gagne, parfois on perd. D'où venez-vous ?

– Je suis français. Je viens de Paris.

– *How wonderful !* Est-ce que vous aimez l'Amérique ?

– J'adore l'Amérique ! Tout est plus beau que chez nous. Regardez, cet autocar Greyhound... En France, les sièges ne s'inclinent pas dans les autocars et il n'y a pas de toilettes. C'est aussi bien qu'un avion !

Nous filons plein sud sur l'autoroute. Le soleil se couche à ma droite. Ses rayons, alchimistes maladroits, transmutent l'océan de blé doré qui nous entoure en un lac de cuivre de plus en plus sombre. À Des Moines, dans l'Iowa, nous croisons la grande route transversale qui relie Chicago à San Francisco. Je change d'autocar pour partir vers l'Ouest. Good Bye, Miss Missouri !

Dès que je ferme l'œil, l'autocar s'arrête pour me réveiller. Un péage, un feu rouge dans une ville, une gare routière. Il ne roule jamais plus de trois heures. Le conducteur annonce : "Vous avez un quart d'heure." Les passagers boivent un café, achètent le journal. Ou bien : "Nous nous arrêtons pour le petit déjeuner. Vous avez une demi-heure." Je mange des œufs sur le plat *sunny side up*¹ avec des petites saucisses et du

¹ Le jaune en haut.

Le roi de l'autostop

bacon. Nous changeons de conducteur une fois sur deux. Le nouveau conducteur dit :
 “*Howdie, Folks ?*”

Nous passons à Omaha, dans le Nebraska, vers quatre heures du matin. Un détective privé, portant imperméable et chapeau mou, parcourt les rues endormies à la recherche d'une femme fatale. Le soleil nous dit *Good Morning* du côté de North Platte. À l'heure du déjeuner, je mâchouille un hamburger dans la gare routière de Cheyenne, principale ville du Wyoming. Peu après, nous traversons Laramie. Vu *The Man from Laramie* avenue des Gobelins, avec Noël, mais ne me demandez pas de quoi ça parle.

Nous sommes arrivés dans l'Ouest, mais ça ne se voit pas. Les villes du Nebraska et du Wyoming ressemblent à celles du Michigan ou du Wisconsin. Des maisons basses, des garages Esso et Texaco, des restaurants à hamburgers, deux ou trois églises. Nous sortons d'une ville, roulons sur l'autoroute, rentrons dans la même ville. Tournons en rond comme les Dupondt dans le désert. L'autocar fantôme, condamné à errer entre Cheyenne et Laramie jusqu'à ce qu'une serveuse tombe amoureuse du chauffeur.

J'espérais assister à quelques duels. Si les cowboys ne se défient pas dans la rue, comment savent-ils qui est le tireur le plus rapide à l'ouest du Pecos ? Même plus envie de regarder par la fenêtre. Je préfère apprendre par cœur les magazines Mad que m'ont donnés Ron et Murray. Si ça se trouve, ce fameux *Far West* n'a jamais existé. C'est le cinéma qui l'a inventé. Les cowboys avaient bien assez d'occupation à garder leurs vaches. Ne s'amusaient pas à dégainer leur six-coups pour un oui pour un non. Les mousquetaires, pareil : ne se battaient pas en duel tous les matins avec les gardes du Cardinal. Bon, je vais faire une petite sieste... Un pour tous, tous pour un.

La route est si plate et rectiligne, on dirait que c'est pour toujours. Les passagers s'énervent.

- Elle monte, oui ou non ?
- Qu'est-ce qu'elle attend ?
- On voit déjà les Rocheuses.

Elle est bien forcée d'y aller, à la fin. Elle fend la forêt, traverse des torrents, franchit des cols. Contrairement aux autocars poussifs que nous avons en Europe, le Greyhound ne ralentit pas quand il escalade une montagne.

Au début de la soirée, nous arrivons chez les Mormons. Leur temple, grand comme dix-huit fois Notre-Dame (à vue de nez), domine Salt Lake City, capitale de l'Utah. Phileas Fogg est passé par ici quand il a fait le tour du monde en quatre-vingts jours, sauf qu'il allait dans l'autre sens. En ce temps-là, les Mormons étaient encore polygames. D'après Jules Verne, les hommes épousaient plusieurs femmes pour leur

Le roi de l'autostop

rendre service. C'est que les femmes célibataires ne vont pas au paradis, Dieu en personne l'a révélé au prophète des Mormons.

J'ai eu tort de dire que toutes les villes se ressemblaient. Reno, dans le Nevada, où nous nous arrêtons vers la fin de la nuit, ressemble aussi peu à Salt Lake City que le vice à la vertu. Des dizaines de casinos se pressent des deux côtés de la grand-rue, maquillés à grands traits de néon pour attirer les oiseaux de nuit. Même la gare routière est pleine de machines à sous. Le chauffeur nous accorde une demi-heure de pause, bien qu'il soit encore trop tôt pour prendre le petit déjeuner.

Au lever du jour, nous longeons une grande étendue noire qui se met à bleuir et à frissonner. Le lac Tahoe. *California, here I come !* On pourrait se croire dans les Alpes, mais les sapins ont l'air américain – aussi hauts que des gratte-ciels. Bu trop de lait quand ils étaient petits. La route plonge vers la plaine en lacets serrés. Dernier arrêt : Sacramento, capitale de la Californie.

Vers midi, le chauffeur annonce : “San Francisco, terminus. *Bye Folks !*”

Un gros gigot

Je regarde les femmes de quarante ans dans la foule. Laquelle est la cousine de ma cousine ? Un homme très mince s'avance vers moi.

– Jean-Jacques ? Je suis John Wingerd, le mari de Gerta. Elle avait du travail, elle m'a envoyé à sa place.

– Elle exerce quel métier ?

– Assistante de quelqu'un qui étudie le vin. Un œnologue.

– Et vous ?

– Étudiant. J'apprends à faire fonctionner les *computers*.

– J'en ai vu un à Minneapolis. Il a mis dix minutes pour trouver que deux et deux font quatre.

– C'est quand même pratique pour ranger des informations et effectuer des calculs statistiques. J'ai obtenu une bourse de la police pour étudier, mais je ne suis pas forcé de travailler pour eux ensuite... Okay, où allons-nous déjeuner ?

Il m'emmène dans un petit restaurant près de la gare routière. Mes valises m'embarrassent. Les rues montent et descendent comme des pistes de ski. Faut pas me confondre avec un sherpa. Ce que je voudrais, c'est pouvoir enfin m'allonger.

Les maisons de San Francisco ont été bâties au début du siècle, après le grand tremblement de terre. Certaines ont été rénovées depuis. Pas celle des Wingerd. Les efforts surhumains qu'elle accomplit pour rester bien droite sur sa pente l'épuisent. Les crampes la guettent. D'affreux cauchemars l'empêchent de se reposer : le grand méchant loup s'approche, profère des menaces, se met à souffler...

Le roi de l'autostop

Je comprends pourquoi nous avons déjeuné au restaurant : il n'y a ni cuisine ni salle à manger dans la maison ! Un évier plein de vaisselle sale occupe un coin de la pièce principale. Une cuisinière se cache dans un autre coin derrière un fauteuil fatigué. Le hall d'entrée contient un grand réfrigérateur bleu dont le moteur murmure je ne sais quelles paroles gelées.

– Nos enfants sont partis chez des amis au Canada, me dit John. Vous pouvez vous installer dans leur chambre.

Je réussis à trouver un des deux lits sous la montagne de vêtements et de jouets qui le recouvre. Le mouvement de l'autocar me manque, mais j'arrive à dormir quand même.

Quand je me réveille, Gerta est là. Tout ébouriffée. Elle a dû perdre son peigne dans le fouillis de son appartement. Je n'ai jamais vu une femme comme elle, ou alors les sorcières dans les livres d'images. C'est l'heure du dîner. Gerta sort un gros gigot du réfrigérateur. Chacun en découpe quelques copeaux, les coince entre deux tranches de pain, et voilà.

– Il y a des choses plus passionnantes à faire dans la vie que la cuisine et le ménage. Une fois par semaine, ça suffit.

– Vous devriez dire ça à ma mère !

S'il existe à Paris des femmes qui ne rangent pas leur appartement et ont épousé des étudiants de quarante ans financés par la police, je ne les connais pas. J'ai l'impression de rencontrer un personnage de roman. Je découvre enfin de l'inattendu... Ils ont mis une ville chinoise pleine de petits bonshommes aux yeux bridés au milieu de San Francisco ! Ils ont commandé un musée à un architecte qui n'avait pas d'idée, alors il a recopié le palais de la Légion d'Honneur, que je peux voir en me penchant par la fenêtre à Paris. Ils ont inventé le tramway-téléférique pour escalader les rues en pente.

Je décide d'aller voir les autres curiosités de la ville dans un autocar pour touristes. Le chauffeur nous emmène jusqu'à une plage d'où l'on aperçoit des îlots rocheux couverts de phoques. Il demande à chacun des touristes d'où il vient. Les autres disent "Louisville, Kentucky" ou "Portland, Oregon". À mon tour :

– Paris.

– Paris, Texas ?

– Non. Paris, France.

– Vraiment ? *Wow !* Vous avez fait du chemin. Mesdames et messieurs, ce gentleman arrive d'Europe tout spécialement pour voir San Francisco. Vous aimez ?

– C'est presque aussi beau que Paris.

Je trouve étrange que l'on puisse me croire texan. Déjà, les Texans mesurent au moins deux mètres de haut. Et puis ils parlent très fort, en étirant les mots, comme

Le roi de l'autostop

pour appeler leur troupeau de vaches. Moi, je n'ai pas encore transformé mon accent franco-britannique en accent américain. Parfois, je n'arrive pas à me faire comprendre. Je cherche la poste centrale pour envoyer une lettre à ma mère. Je demande mon chemin à une belle San Franciscaine.

– *Excuse me, I am looking for the Central Post Office.*

– *Say that again.*

– *The Central Post Office.*

– *The center of what ?*

J'essaie de déplacer l'accent tonique, d'ouvrir un o, puis l'autre, puis les deux. Rien n'y fait. Je demande à un policeman. Il me regarde comme si j'étais l'un de ces Martiens qui ont appris l'anglais en écoutant la radio. À la fin, je renonce à m'exprimer avec des mots et je lui montre la lettre.

– *Oh, you want the CPO ! Next street on the right.*

Il est interdit d'utiliser des mots entiers quand on peut les abrégier. *Time is money.*

Ce qui m'étonne le plus, c'est que je porte mon veston de laine sans transpirer. Le soir, je regrette de ne pas avoir emporté un manteau. Gerta, qui m'invite à dîner dans le restaurant favori de Jack London, sourit en me voyant frissonner.

– Les gens qui ne connaissent pas San Francisco ne se doutent pas qu'il y fait si froid. C'est à cause d'un courant qui vient de l'Alaska.

– J'imaginai la Californie autrement. Des palmiers, des orangers.

– Comme au cinéma ?

– Oui, comme au cinéma. J'espérais nager dans l'océan Pacifique.

– Le cinéma, c'est à Los Angeles, en Californie du sud. Attends... Si tu veux te baigner, je crois que j'ai une adresse à San Diego. C'est encore plus au sud que Los Angeles. Quand dois-tu aller chez Sylvie ?

– Oh, j'ai le temps. Fin août ou début septembre.

– Mais tu vas passer par Pittsburgh, non ?

– Qu'est-ce que j'irais faire à Pittsburgh ?

– Eh bien, voir tes cousins.

– J'ai des cousins à Pittsburgh ?

– Bien sûr. La mère de ton père avait deux frères. L'un était le père de Sylvie. L'autre a émigré en Amérique avant la première guerre mondiale et il a eu trois enfants. Ce sont les cousins germains de ton père. Ils s'appellent Kostman, c'est le nom de jeune fille de Sylvie.

Nous appelons ces nouveaux cousins. Je parle à une dame.

– Qui ? Qui êtes-vous ?

– Le fils de votre cousin Lonek Greif. Je viens de Paris, France.

Le roi de l'autostop

– Ah, hmm, mais oui ! Lonek ! Sylvie nous a parlé... Elle nous a dit qu'il a trois fils. Euh, lequel êtes-vous ?

– Je suis moi. L'aîné.

– Vous allez venir en Amérique ? Il faudra, hmm, passer nous voir à Pittsburgh.

– Je suis déjà en Amérique. À San Francisco, chez Gerta Wingerd.

– Ah bon ? Ah... Mais pourquoi n'avez-vous pas écrit ? Vous pouvez, euh, venir habiter chez moi. Je m'appelle Cécile. Mon fils est parti... Il travaille à Washington, pour le gouvernement. Alors j'ai de la place. Vous devez avoir quinze ou seize ans...

– Seize.

– Mon frère Aaron a une fille de votre âge, Ruth. Oh, elle est très amusante notre petite Ruthie. Vous vous entendrez bien avec elle, je crois. Je vais les appeler... Quand pouvez-vous venir ?

– Dans une semaine. Je vais d'abord passer quelques jours à San Diego.

Les requins

Pour gagner du temps (is money), je voyage de nuit. Comme j'ai beaucoup marché pour dire au revoir à Chinatown et à Fisherman's Wharf, je m'endors dès que l'autocar se met à rouler. Je me réveille ; nous traversons une banlieue. Je somnole, j'ouvre l'œil ; de nouveau une banlieue. Je rêve vaguement, je regarde par la fenêtre ; encore la banlieue, toujours la banlieue. Je finis par comprendre : tout ça, c'est Los Angeles.

Me voici sur les trottoirs de San Diego, au petit matin, avec mes deux valises. La chaleur et les palmiers sont au rendez-vous. *Good !* Un autobus urbain m'emmène à La Jolla, une ville qui prolonge San Diego vers le nord. Deux vieilles dames parlent à côté de moi.

– Je me suis fâchée avec les Épiscopaliens. Ils ne nettoient jamais l'église. Ma coiffeuse m'a recommandé les Méthodistes. Je vais vous dire, j'ai trouvé leur pasteur vulgaire. Maintenant, je vais chez les Baptistes.

– Avec Father Campbell ? Il paraît qu'il prêche à merveille. Il faudrait que j'essaie. Je fréquente cette nouvelle église adventiste qui a ouvert près de chez moi.

– C'est commode.

– Oui, mais ils me fatiguent à s'agiter pour préparer le retour de Jésus. Je pensais revenir chez les Luthériens...

6464 La Jolla Boulevard... Harry Learman, c'est bien le nom que Gerta m'a donné... Toc toc... Y'a personne ?

Le roi de l'autostop

Le cousin Max m'a confié à Gerta, qui m'a envoyé chez un inconnu. Il est peut-être mort il y a six mois. Un règlement de compte entre gangsters. Il traversait la rue, une balle perdue... Moi aussi, perdu. Tout seul au bout du monde...

– Vous cherchez quelqu'un, jeune homme ?

– Bonjour, Madame. Je viens voir Harry Learman.

– Il est parti en mer pour ses recherches. Après-demain il revient. J'habite à côté, je suis sa propriétaire. Il vous a dit venir aujourd'hui ?

– Pas exactement. C'est ma cousine, à San Francisco, qui m'a donné son adresse.

– Vous venez de San Francisco ?

– Là, oui, sinon je viens de Paris, France.

– Vous êtes Français ? Moi, à Prague je suis née. Je m'appelle Mrs. Ondricek.

Encore une petite dame qui parle avec un gros accent, comme Bronka Cohen et Gerta Wingerd. Content de rencontrer un voyageur qui vient de la lointaine Europe. Sans doute que j'ai l'air honnête, avec mon costume de laine et mes seize ans. Elle m'ouvre l'appartement de Harry Learman.

Je mets mon maillot de bain, je saisis une serviette et je bondis jusqu'à la plage, de l'autre côté du boulevard. Je nage enfin dans l'océan Pacifique ! Ensuite, je me couche sur la serviette. Encore passé une nuit recroquevillé dans l'autocar, besoin de me décroqueviller.

Ferais mieux de rentrer... Ranger mes affaires, acheter à manger. Le soleil chaud, mais pas trop. Des gens pratiquent un sport acrobatique – debout sur une planche au creux des vagues. Je rentre dans cinq minutes. D'abord me coucher un peu sur le ventre, plus confortable...

What's up, Doc ? Me suis assoupi. Une sorte de picotement sur mes mollets... Mille millions de mille sabords ! Aussi rouges que des coquelicots. Tout mon dos me brûle comme s'il avait été frotté avec du papier de verre. Quand je pense que j'étais bien tranquille à San Francisco...

Au moins, je n'ai pas besoin d'aller faire des courses, parce que Mrs. Ondricek m'invite à déjeuner.

– J'ai préparé escalopes viennoises. Ah, l'Europe me manque. À Paris je suis allée avant-guerre, avec mes parents... L'Amérique, c'est bien pendant un an ou deux, ensuite... Les gens sont grossiers tellement. Ils ignorent culture. Tous enfants, grands enfants.

– Harry Learman, chez qui j'habite, est chercheur ?

– Il étudie poissons je ne sais quels.

– Il est peut-être plus cultivé que les autres. J'ai trouvé beaucoup de livres chez lui.

– Vous avez raison, certains cultivés, mais si peu nombreux...

Le roi de l'autostop

Un peu plus tard, je comprends pourquoi Mrs. Ondricek est malheureuse : deux de ces Américaines incultes habitent chez elle. Deux géantes blondes et dorées. Ses filles... Au lieu de lire des livres, elles se tiennent en équilibre sur les vagues du matin au soir. Elles me montrent leurs planches.

– Cela s'appelle un *surf board*. C'est un sport qui vient de Hawaï. Là-bas, ils ont des vagues de dix mètres de haut.

– Est-ce que vous avez des belles vagues en France ?

– Là où j'allais en colonie de vacances quand j'étais petit, il y avait de très grosses vagues. Nous ne pouvions pas nous baigner, c'était trop dangereux. Heureusement, il y a une petite rivière et des lacs.

– Ça paraît idéal pour le surf. Vous avez des requins, là-bas ?

– Des requins ? Je ne crois pas.

– Alors c'est encore mieux.

Le lendemain matin, Mrs. Ondricek voit que je ne me promène pas en short comme tout le monde.

– À la plage vous n'allez pas ?

– J'ai attrapé des coups de soleil. Je vais peut-être attendre demain.

– Si vous voulez, je peux vous emmener en voiture. Disneyland, vous voulez ? Ce n'est pas loin. Ou bien le Mexique...

– Le Mexique ? Vraiment ?

– Pas Mexico City, seulement Tijuana. C'est ville frontière. D'ici, moins d'une demi-heure.

– *Okay !*

Ce qui me plaît, c'est que Mrs. Ondricek possède une bonne grosse Ford de dix mètres de long. Noël et moi, quand nous étions petits, nous rêvions de rouler en voiture américaine. Nous allions chaque année au salon de l'auto pour voir les derniers modèles. Les Chevrolet les plus récentes ont des ailes comme des avions. J'étais très déçu quand Max et Gerda m'ont fait traverser la moitié des États-Unis dans une vulgaire Rambler, une voiture pas plus grande que la Traction Avant de mon père et dépourvue de tout bourrelet décoratif. À San Francisco, c'était encore pire. Les Wingerd avaient dans leur garage une boîte à roulettes appelée Nash, qui d'ailleurs ne marchait pas. Dans la Ford de Mrs. Ondricek, il y a même l'air conditionné. On peut s'enrhumer en plein été, c'est ça le progrès !

Je ne sais pas si tout le Mexique ressemble à Tijuana. En tout cas, Tijuana ressemble au Mexique que l'on voit au cinéma. C'est commode pour les gens de Hollywood. Quand ils ont besoin de tourner une scène mexicaine : "Allons à Tijuana."

Le roi de l'autostop

Hommes, femmes, enfants, chiens, ânes et touristes sont si nombreux dans les rues que nous devons laisser la voiture à l'entrée de la ville. Au lieu de s'embêter à louer des boutiques, les commerçants vendent leurs marchandises en plein air. Tortillas ! Tamales ! Souvenirs ! Statues aztèques ! Chapeaux mexicains !

Un coiffeur assis sous un arbre me hèle.

– Eh, gringo ! Tu as les cheveux trop longs, viens que je te les coupe !

– Non, merci...

Harry Learman rentre de son expédition en mer. Il me cueille au saut du lit.

– *Good morning*... Qui êtes-vous ?

– Je suis français. Je suis un ami de Gerta Wingerd.

– Qui ?

– Gerta Wingerd. De San Francisco.

– Connais pas.

– *Well*... Elle m'a donné votre adresse.

– Elle a dit qu'elle me connaissait ?

– Maintenant que j'y pense, pas vraiment. Elle m'a dit : "J'ai une adresse à San Diego."

– Nous n'allons pas en faire toute une histoire. Puisque vous êtes là, vous n'avez qu'à rester.

– Merci !

Ce n'est pas en France qu'une chose pareille pourrait arriver. Ces grands enfants sont de bons enfants.

Mrs. Ondricek nous invite à dîner avec ses filles. Harry Learman donne les dernières nouvelles.

– Un courant a changé de sens au large du Pérou. Certains petits poissons qui migraient au nord descendent maintenant vers le sud. Les thons qui les mangeaient vont chercher leur nourriture ailleurs. Résultat, les pêcheurs se plaignent.

– Les requins ont faim aussi, remarque miss Ondricek n°1. L'un d'eux a attaqué Hank Towers mardi dernier près de la jetée.

– Il lui a bouloté la jambe, ajoute miss Ondricek n°2.

– Qu'est-ce qu'il faisait près de la jetée ? demande Harry Learman.

– Qu'est-ce que tu crois ? Du surf.

– Ce n'est pas une question de faim. Le requin a pris la planche de surf pour un rival.

– Il n'a pas mangé la planche, il a mangé la jambe.

– Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez, il se fie plutôt à son odorat. Hank Towers sentait la chair fraîche !

Le roi de l'autostop

À Paris, personne ne parle jamais de squales affamés. J'ai bien fait de venir.

Ailerons de requin

L'avion coûte à peine plus cher que l'autocar. Le magot que m'a donné ma mère est presque intact. Je ne vais tout de même pas rapporter de l'argent à Paris. Je dois aussi ménager ma santé mentale. Retraverser le pays dans un fauteuil d'autocar ? Je deviendrais fou.

En pesant au salon de l'aviation du Bourget que je visitais avec Noël, je note dans mon agenda : *Compagnie Eastern Pacific, San Diego – Los Angeles, Lockheed Electra*. À peine envolés, nous redescendons. Le soleil ressemble à un gros ballon rouge flottant sur l'océan Pacifique. Chacune des innombrables maisons de Los Angeles projette une ombre tentaculaire, comme si elle voulait absorber sa voisine.

Après avoir attendu deux heures dans l'aéroport, je monte dans un Douglas DC6 de la Trans Continental. La grande ville a disparu dans l'obscurité, remplacée par un étrange ballet lumineux. D'un côté, des petites lumières fixes scintillent patiemment. De l'autre, des lumières mobiles se déplacent en lente procession. Elles n'avancent pas au hasard ; elles savent qu'une lumière fixe les attend. Personne ne se trompe, personne ne se perd. Toutes les lumières mobiles arriveront à se caser !

Première fois que je passe la nuit dans un avion. Le fauteuil moins confortable que celui de l'autocar. L'avion ne s'arrête pas toutes les trois heures pour remplir son réservoir ou changer de pilote. Principale différence : le bébé de l'autocar dort comme un loir, bercé par le mouvement, tandis que le bébé de l'avion pleure toute la nuit. De quoi me plains-je ? Mes camarades de classe passent leurs vacances chez leurs grands-parents à la campagne. Après avoir rentré les foins, ils jouent à la pétanque. Moi, je survole le Texas. Je suis allé au Mexique. Caramba, j'ai mangé des tortillas ! Les Aztèques mangent des pastèques. Eh, Gringo, tu as les cheveux trop longs. La cousine de ma cousine gagne sa vie en buvant du vin. L'oncle de mon père a eu trois enfants, dont mon père ne m'a jamais parlé. Les enfants des enfants de l'oncle de mon père sont mes cousins au deuxième degré. Une fille de mon âge. Les étoiles ressemblent aux lumières fixes de Los Angeles, sauf qu'elles n'attendent personne. Un vieux monsieur kidnappe le bébé et le promène pour l'empêcher de pleurer. "J'ai l'habitude, je suis grand-père", dit-il.

Le jour se lève quand nous arrivons à Chicago. Les gratte-ciels qui se pressent au bord du lac Michigan hésitent à plonger.

- Je parie que je nage plus vite que toi.
- Ça me ferait mal !
- T'es même pas cap' d'y aller.
- Toi d'abord !

Le roi de l'autostop

Le Chicago-Pittsburgh de la TWA part dans quatre heures. Les hôtesse au sol ne peuvent rien pour moi.

– L'agent de voyage qui vous a vendu le billet a prévu large, mais il n'avait pas le choix. Si l'avion de Los Angeles prenait du retard, vous ratiez la correspondance.

– Il n'y a pas d'avion qui parte à Pittsburgh plus tôt ?

– Pas chez nous. Vous avez juste cette petite valise, ou un bagage enregistré ?

– J'ai une autre valise.

– Si vous voulez la revoir, vous feriez mieux de ne pas changer de compagnie. Vous habitez à Los Angeles ?

– Je suis français. J'habite à Paris.

– *How nice !*

– Vous devez être fatigué, après une nuit en avion. Vous pouvez vous reposer dans notre bureau. Nous vous préviendrons quand il sera l'heure d'embarquer.

De l'autre côté de leur comptoir, je découvre des affichettes cachées au public : "Smile ! Smile ! Smile !" Dès que j'atteindrai l'âge légal, je me marierai avec une hôtesse souriante, ou bien avec Miss Missouri. Nos enfants auront de grandes dents et nous leur dirons : "Smile ! Smile ! Smile !" Je m'allonge sur une banquette dans le bureau des hôtesse et je rêve que Miss Souris sourit...

Un Lockheed Constellation. Le roi des appareils à hélices, reconnaissable à son triple empennage. Il fait le fier sans se rendre compte qu'il est déjà complètement démodé. Pittsburgh en fin de matinée. Plus de vingt heures que je suis parti de chez Mrs. Ondricek. Je ressens un petit pincement au cœur au moment de l'atterrissage. J'espère que le pilote connaît son affaire et qu'il arrivera à maîtriser son mastodonte. Curieux : je ressens le même pincement en attendant ma valise. Pourtant, si elle est perdue, c'est moins embêtant que si l'avion s'écrase. Ouf, la voilà !

Je ne vois aucune cousine. La demoiselle brune ? Non, ma cousine a sans doute le même âge que mon père. Cinquante-six ans dans dix jours. Écrire *Happy Birthday* sur une carte postale... Pourquoi suis-je venu à Pittsburgh ? Si j'étais resté chez Mrs. Ondricek, elle aurait fini par m'adopter et j'aurais vécu dans cette antichambre du paradis qu'est la Californie. Ces cousins dont personne n'a jamais entendu parler, c'est louche. Le haut-parleur serait plus facile à comprendre s'il arrêta de mâcher son chewing gum. *Griff ? Grief ?* Quelqu'un a du chagrin¹ ? Qui ça ? *Mister Griff...* Eh, c'est moi ! Qu'est-ce que vous voulez encore ? Déjà remboursé la chaise-longue. Ils me convoquent au guichet de la TWA. Un couple âgé de cent douze ans (au total) m'attend.

– Djinn-Djak ? Hmm, je suis votre cousine Cécile.

– Et moi Harold Steinitz, son mari.

¹ "Grief" signifie chagrin en anglais.

Le roi de l'autostop

Cécile est timide et cherche ses mots même pour dire des choses très simples. Tout le contraire de mon père, qui est pourtant son cousin germain. Nous nous dirigeons vers un parking géant. Harold me montre une voiture. *Holy Mackerel* ! Une Cadillac toute neuve, reconnaissable à ses deux ailerons de requin.

– Vous admirez ma voiture ? J'ai besoin d'avoir ce qu'il y a de mieux. Je suis banquier. Si je parais riche, les gens ont moins peur de me confier leur argent.

Rencontré toutes sortes d'Américains depuis six semaines, mais c'est mon premier millionnaire. Je roule en Cadillac ! Je vais sûrement habiter dans une maison de rêve avec piscine et tennis...

Ils laissent la piscine et le tennis aux nouveaux riches. Ils louent un grand appartement dans une sorte d'hôtel au centre de Pittsburgh. Une femme de ménage vient chaque matin. Quand on a faim, on demande au concierge de faire monter un repas. Cécile n'a pas besoin de se fatiguer. Sa principale occupation : chercher comment ne pas mourir d'ennui. Il lui faudrait un petit chien. En attendant, mon arrivée tombe à pic. Au lieu de préparer Polytechnique, je pourrais gagner ma vie comme compagne de dames seules. Une annonce dans le journal : "Jeune Français cultivé et spirituel, parlant bien anglais... Sachant tuer les mouches et jouer au bridge... Pour références s'adresser à mesdames Colen, Ondricek, Steinitz."

– Euh, je vais téléphoner chez mon frère Aaron. Il faut que vous rencontriez votre cousine Ruthie...

– Gerta m'a dit que vous avez un autre frère.

– Ah oui, hmm, Leo. Il a aussi une fille, Lilian. Elle est au *summer camp*, je crois. Vous entendez ce bruit infernal ? Ils commencent avec leurs marteaux-piqueurs dès huit heures du matin.

– C'est étonnant qu'on les entende si bien. Nous sommes au quatorzième étage et eux de l'autre côté de l'avenue.

– Il y avait déjà un gratte-ciel. Pas si vieux... Vingt ans peut-être. Regardez, ils en sont seulement aux fondations. Cela va prendre des mois. Qu'est-ce que je vais devenir ?

– Je croyais qu'ils bâtissaient les gratte-ciels en trois semaines, en Amérique. Après tout, *time is money*...

Cécile avait raison : elle est très amusante notre petite Ruthie. Elle déborde d'énergie, comme si elle avait su conserver le capital que les autres personnes épuisent vers trois ou quatre ans. D'ailleurs elle est minuscule et rit comme un enfant. Elle habite dans la banlieue de Minneapolis, je veux dire de Pittsburgh, avec ses parents et son petit frère. Sa grande sœur, Beth, est déjà mariée.

– Djinn-Djak, Djinn-Djak ! Il faut absolument que tu viennes au Country Club.

Le roi de l'autostop

– Quel club ?

– C'est un endroit où tout le monde va. Je te présenterai à tout le monde. Oh oui ! Allons-y demain. Non, cet après-midi ! Ma mère va nous conduire. *Mom ! Mom !*

Autour de la piscine du Country Club, tout le monde est juif. Dans ce pays, les gens se fréquentent par communautés. Pas de place pour les mécréants comme moi. Les copines de Ruth sont aussi séduisantes que celles de Kathy Colen. Cette fois, je fais attention à ce que je dis. Mon frère Noël ? Oh, c'est un nom très courant en France. Nous avons un acteur qui s'appelle Noël Roquevert et même un autre qui s'appelle Noël Noël.

Déjà à New York, on me regardait comme une créature exotique, alors à Pittsburgh, pensez donc. Ruth est très fière.

– Je vous présente mon cousin Djinn-Djak. Il est français. Il vient de Patee !

– Vraiment, de Patee ?

– Vous parlez anglais ?

– Que pensez-vous de l'Amérique ?

– La sœur de mon boyfriend est allée à Patee l'année dernière.

– Connaissez-vous Meeshell Dourann ? C'est quelqu'un que j'ai rencontré à Cleveland. Il habite à Patee...

– Michel Durand ? Mais oui, je le connais ! Un grand blond très sportif.

– Euh, il était plutôt petit et brun.

– Alors je ne le connais pas. Je suis désolé.

Ruth est plus rigolote que Kathy Colen, mais *nobody is perfect* : elle refuse de m'embrasser.

– C'est dégoûtant ! Avec tous les microbes qu'il y a dans la bouche...

– Il y a des gens qui le font, quand même.

– Ils n'ont pas d'hygiène. C'est très dangereux. Moi, c'est sûr que je ne le ferai jamais.

Je rencontre ma cousine Beth et son mari à une réception que Cécile donne pour moi. Beth est moins farouche que Ruth. Cela ne la dérange pas de m'embrasser. Au contraire. Elle m'entraîne dans une chambre... Eh, c'est du détournement de mineur ! Je me souviens vaguement que l'un des dix commandements dit : "Une femme mariée point n'embrasseras."

– Vous êtes sûre ? Si votre mari entre ici et nous surprend...

– Et alors, j'ai bien le droit d'embrasser mon cousin !

Cécile a invité toute la famille. Son frère Leo se souvient du bon vieux temps.

– J'ai vu ton papa en Pologne. Il s'appelait Léon, comme moi, en souvenir de son grand-père maternel, Léon Kostman, qui est mon grand-père paternel. C'était en 1925. Je suis allé là-bas en bateau avec mon père pour assister au mariage de tes deux

Le roi de l'autostop

tantes¹. C'était la première fois que mon père retournait en Pologne depuis qu'il avait émigré. Ton grand-père avait une belle auberge. Il a arrangé une fête magnifique pour le mariage. Ton papa t'a raconté ça ?

– Non. Il ne parle pas de la Pologne. Il se considère comme français à cent pour cent. Je ne sais rien de mes grands-parents et de mes tantes. Je ne savais même pas que j'avais des cousins à Pittsburgh.

– Eh bien, tu lui diras que tu as vu le cousin Leo. Je suis sûr qu'il se souvient de moi. Il avait une très jolie fiancée. Je crois qu'ils se sont mariés, et puis ils ont divorcé. Ta mère est sa deuxième femme, non ?

– Oui. Il l'a rencontrée pendant la guerre.

Leo parle lentement, comme pour donner plus de poids à ses paroles. C'est parce qu'il est avocat. Il est grand et massif. Ses cheveux sont tout blancs. Son frère Aaron, le père de Ruth, passe sa vie sur les routes dans sa grosse voiture pour vendre des poutrelles d'acier. Lui aussi, grand et massif. Rien qu'en le voyant, on sent que ses poutrelles sont bien solides. Si vous construisez un pont avec ses poutrelles, il ne risque pas de se casser au premier coup de vent.

The spider

Un soir que je prends le frais avec Ruth et trois de ses amies sur la véranda de sa maison, elle pousse un cri terrifiant. Je sursaute dans mon fauteuil.

– *What's the matter ?*

– *Look, a spider !*

Oh oui : une petite araignée curieuse escalade le pied de sa chaise. Je me souviens du cri semblable que Mrs. Colen a poussé en apercevant une mouche. Ces Ricains souffrent d'une sorte de maladie collective. Une phobie de la saleté, des petites bêtes, des microbes – le pire de tous étant le bacille du communisme. Ils se lavent constamment. Ils se mettent de l'eau de Javel (ou un liquide qui y ressemble) sous les bras pour supprimer l'odeur de la transpiration.

Ils m'énervent, à la fin. Je saisis l'araignée entre le pouce et l'index, je la roule en une petite boule et je l'avale (sans mâcher).

– Ces bêtes-là, dans mon pays, on les mange. *Snails, frogs and spiders...*

Je ne l'aurais pas cru, mais Ruth est capable de crier encore plus fort que la première fois. Ce serait le moment d'avouer que mes parents sont communistes, pour voir si elle s'évanouit.

Peut-être commis une erreur. J'espérais encore la convaincre de m'embrasser. Maintenant, ça va être difficile.

Le lendemain, au Country Club, tout le monde :

¹ Voir *Lonek le hussard*.

Le roi de l'autostop

– C'est vrai que vous mangez des araignées ?

Sylvie et Armand

Je téléphone à la cousine Sylvie, dans le New Hampshire.

– Allo, Sylvie ? C'est Jean-Jacques. Tu sais que je suis à Pittsburgh ?

– Oui, Gerta m'a dit. Tu as bien fait t'arrêter là-bas. Ainsi, tu connais toute la famille, maintenant.

– J'ai une petite cousine très gentille, qui s'appelle Ruth.

– La fille de Leo ?

– Non, Aaron.

– Ah oui, il a deux filles...

– J'ai pensé que je pourrais venir avec elle à Manchester. Si ça ne te dérange pas trop. Tu ferais la connaissance de ta cousine.

– Mais oui, pourquoi pas ? Je suis allée à Pittsburgh une seule fois, des années déjà. Pourtant ce sont mes cousins germains, comme ton père.

Encore une petite nuit en Greyhound, une – avec escale et changement d'autocar à New York. Ces Américains, ça va avec leurs grandes dents et leur belle santé, ignorent l'insomnie. Je vois bien que Ruth a l'habitude de dormir assise. Pas chez elle tout de même... Non, je sais : à l'école !

Au moment où nous changeons d'autocar :

– Djinn-Djak ?

– *Yes, my dear.*

– Hey, tu ne m'as pas embrassée pendant que je dormais ?

– Mais non, quelle idée...

– C'est sûr ? Jure-le !

– Je jure et je crache... Euh, c'est ce que nous disons en français.

Je parie qu'elle a fait un horrible cauchemar. Je l'embrassais, mais ma bouche était pleine d'araignées et de crapauds...

Sylvie et Armand, son mari, viennent nous chercher à Boston. Les belles voitures américaines, c'est fini : ils roulent en Peugeot 404. Manchester se trouve au nord-ouest de Boston, à une heure de voiture environ. Armand est peintre, sculpteur et graphiste. Je m'installe dans son atelier et je dessine des gratte-ciels à l'encre de Chine. Il réalise des catalogues et des affichettes pour les industries textiles de la région. Il me montre différents procédés de reproduction : la lithographie, la sérigraphie, l'offset. Il me fait visiter une synagogue moderne dont il a conçu l'aménagement intérieur.

– J'ai choisi un hêtre de la région pour les revêtements. J'ai aussi fait ces sculptures. Elles représentent des vieux juifs que j'ai connus en Pologne.

Le roi de l'autostop

– C'est la première fois que j'entre dans une synagogue. J'ai visité beaucoup d'églises. Mes parents aimaient se donner un but d'excursion le dimanche. Nous partions visiter la cathédrale de Chartres ou de Reims. Je préférais aller au cinéma.

Sylvie parle français et anglais avec un accent. Elle a du mal à s'adapter à son nouveau pays. Ce serait plus facile si elle travaillait. À Paris, elle était dermatologue à l'hôpital Saint-Louis.

– Armand peut dessiner partout, mais moi, pour la médecine, ils me demandaient repasser mes diplômes. Si je voulais le faire, je devais apprendre d'abord l'anglais. Nous sommes arrivés il y a neuf ans, 1952. J'avais déjà quarante ans, je me sentais trop vieille.

– Je me souviens que tu as soigné mon frère Noël. Tu lui as enlevé une tache de naissance qu'il avait sous l'oreille.

– Elle n'est pas revenue ?

– Disons qu'on la voit moins depuis qu'il se rase.

– J'aime bien tes parents. Je connais ton père depuis toute petite. Ici, j'ai nouveaux amis, mais ce n'est pas pareil... D'un autre côté, Paris me rappelle mauvais souvenirs. Rose, ma sœur, est morte pendant la guerre.

– Elle a été déportée ?

– Elle a réussi trouver des fruits, alors les a mis cuire sur petit réchaud dans sa chambre de l'hôtel pour conserver. S'est endormie. La confiture a débordé et a éteint le feu. Le gaz l'a asphyxiée. Elle me manque beaucoup.

Je lui donne des nouvelles de son cousin Max et de sa cousine Gerta. Je lui raconte mes vacances.

– L'équipage s'est mutiné, alors je suis rentré à Paris en première et j'ai pris un avion à réaction... Comme les valises étaient trop lourdes, il s'est posé à Terre-Neuve... Toutes les issues étaient fermées, pourtant une mouche avait réussi à entrer dans l'appartement... Un pont qui s'appelle Big Mac... Un gigot pour toute la semaine... Attends, je vais te montrer mon visa mexicain...

Eh oui mesdames, quand Djinn-Djak est là, l'ennui s'en va ! Sylvie bénéficie même de deux amuseurs pour le prix d'un, parce que Ruth est encore plus bavarde que moi.

– Vous n'allez pas au Country Club, Sylvie ? À Pittsburgh, je vais au Country Club tous les jours.

– Je ne sais même pas ce que c'est Country Club.

– C'est un grand parc où il y a une piscine. On rencontre tout le monde. Quand il fait chaud, comme maintenant, j'aime beaucoup nager dans la piscine.

– Si tu veux, nous pouvons aller à la mer dimanche. Je vais demander Armand. Tu nageras dans l'océan.

Le roi de l'autostop

– Oh oui oh oui ! Vous savez quoi ? Je n'ai jamais vu l'océan. Ce sera la première fois !

C'est tout près. Après avoir roulé pendant trois quarts d'heure, nous arrivons en haut d'une colline et nous apercevons une immense étendue grise. Ruth refuse d'y croire.

– Ce n'est pas la mer, c'est un lac.

– Mais si, c'est la mer. C'est l'océan Atlantique.

– La mer est bleue, je le sais bien. Et puis il n'y a pas de vagues.

– Elle est grise parce que le ciel est gris. Elle reflète le ciel. Nous sommes encore trop loin pour voir les vagues.

– C'est un lac !

Je n'ai pas besoin de tremper le gros orteil pour deviner que l'eau est glacée. Bien obligé de me baigner quand même. Après avoir avalé cette malheureuse araignée, je dois défendre ma réputation de dur à cuire.

Nous nous réchauffons en mangeant une soupe appelée *Clam Chowder*, puis des homards.

Shakespeare dans le parc

Je ne comprends rien au système scolaire américain. Ruth entre dans une classe qui s'appelle Junior High. C'est entre notre huitième et notre troisième. Elle ne sait pas résoudre les équations du premier degré, n'a jamais étudié une langue étrangère, ignore que le monde existait déjà avant la déclaration d'indépendance des États-Unis. Si elle dort en classe, forcément.

– Je n'aime pas les mathématiques, donc j'ai pris anglais et théâtre.

– Tu peux choisir les matières que tu étudies ?

– Bien sûr. Pas toi ?

– Nous avons le choix pour les langues et puis c'est tout.

– Tu sais quoi ? Cette année c'est trop tard, mais l'année prochaine je prendrai français. Peut-être qu'ils m'enverront étudier à Paris !

En attendant, elle doit rentrer à Pittsburgh et moi à Brooklyn. Nous reprenons l'autocar ensemble jusqu'à New York.

Ron et Murray, les fils de Bronka Cohen, s'installent devant le poste de télévision dès le matin, comme Kathy Colen, sauf qu'ils regardent le baseball plutôt que des feuilletons sirupeux. Ils veulent m'expliquer les règles du jeu.

– Tu vois, les bases sont chargées, donc il ne faut pas que le lanceur rate son coup.

– Out ! Out ! Il a mis de l'effet pour tromper le batteur.

Le roi de l'autostop

Je suis plein de bonne volonté, mais c'est vraiment trop difficile. Il faut s'y mettre dès l'enfance, comme pour le piano.

Je visite le musée de Brooklyn, je vais à Manhattan pour acheter quelques livres de plus dans mes librairies préférées. Je ne veux pas perdre mes journées à regarder la télévision et à lire Mad Magazine. Eh, mais je n'ai même pas vu la capitale du pays !

Washington se trouve à cinq heures d'autocar de New York. Ron et Murray m'emmènent voir *Richard II*, de Shakespeare, que l'on donne en plein air à Central Park. Je prendrai l'autocar à une heure du matin pour arriver à Washington à six heures.

Nous sommes debout à un kilomètre de la scène. C'est gratuit, donc les gens viennent trois jours à l'avance avec leur sac de couchage et leurs sandwiches pour prendre les places assises. Je vois vaguement les acteurs. La distance brouille le son. Je n'y comprends rien. Ron et Murray non plus.

– C'est du vieil anglais.

– J'ai étudié le texte en classe, mais je ne l'ai pas appris par cœur.

Après avoir passé des heures debout dans le parc, je suis content de m'asseoir dans un confortable fauteuil d'autocar. Je sens que je vais bien dormir, cette fois... Damned ! À peine parti, il s'arrête déjà. Trenton ? Encore une ville pleine de gratte-ciels dont je n'ai jamais entendu parler... Ensuite, c'est Philadelphie, puis Baltimore et enfin Washington.

Que peut-on faire à Washington à six heures du matin ? Je mange des œufs brouillés au bacon, des crêpes arrosées de sirop d'érable, des toasts. Maintenant que j'ai rechargé mes batteries, en avant marche ! Je commence par le bâtiment de la Monnaie, pour la bonne raison qu'on peut le visiter dès huit heures du matin. La vue de la planche à billets verts inspire les touristes Américains.

– Vous ne pourriez pas m'en donner une petite liasse ? Sur le nombre, cela ne ferait aucune différence !

– Bon endroit pour un hold-up, dites donc...

– Ça n'a pas l'air trop compliqué de les fabriquer. J'ai envie d'essayer chez moi !

Le guide est bon comédien : il rit comme s'il entendait ces plaisanteries pour la première fois.

Après ce petit hors d'œuvre, je passe aux choses sérieuses : le monument de Lincoln (qui ressemble à l'église de la Madeleine), le monument de Jefferson, le Capitole, la Cour Suprême, le musée National, le musée Smithsonian (où l'avion de Lindbergh, le *Spirit of Saint-Louis*, pend au plafond comme un lustre), un musée d'art oriental...

Vers la fin de l'après-midi, je décide de retourner à la gare routière. Le soleil de septembre me caresse de ses derniers rayons. Je m'assois sur une pelouse d'où l'on

Le roi de l'autostop

voit la ville. Les monuments crémeux se rengorgent dans la lumière pourpre de l'astre, comme des comédiens qui viennent saluer sous les projecteurs avant de se retirer pour la nuit.

Une journée bien remplie. Belle conclusion pour ces vacances en Amérique. Moi aussi, je tire ma révérence dans la lumière glorieuse du soleil couchant. D'ailleurs, à propos de couchant... Cette pelouse est très confortable... M'allonger quelques minutes.

Oh... Il fait nuit, d'un seul coup. J'espérais prendre l'autocar à sept heures pour arriver à minuit, mais il est déjà neuf heures.

Baltimore, Philadelphie, Trenton...

Me voici dans le métro de New York à deux heures du matin. Ça ne ferme pas, mais les rames sont moins nombreuses que dans la journée. Je dois changer deux fois pour aller chez les Cohen. Si j'attends vingt minutes au départ et vingt minutes à chaque changement, je perds une heure. Je décide de prendre une ligne qui va directement à Brooklyn... Elle ne passe pas dans mon quartier, il faudra que je marche un peu.

Mauvaise idée. Je parcours des rues désertes à trois heures du matin. Je traverse des zones sinistres. Je longe des immeubles en ruine. Inhabités, j'espère. Si je croyais aux fantômes, ce serait encore pire. Je presse le pas en apercevant des ombres inquiétantes. Un jeune Français disparaît à Brooklyn ! Ses parents, désespérés, lancent un appel : "Dites-nous si vous l'avez kidnappé, nous sommes prêts à payer une rançon." Les policiers chargés de l'enquête :

- Vous l'avez laissé partir tout seul à seize ans ?
- C'est lui qui voulait.
- *Well*, il se promenait à trois heures du matin dans un quartier très mal famé.
- Ce n'est pas du tout son genre. Un garçon si sérieux...

Tiens, je suis arrivé ! Vivant ! Deux nuits sans dormir, mais je me reposerai sur le bateau.

Sept d'un coup

Bronka me conduit en voiture jusqu'au port de New York. Mon cœur bondit dans ma poitrine quand j'aperçois au bout de la rue, entre deux gratte-ciels, les hautes cheminées des navires. Les géants des mers s'agglutinent par dizaines près des quais, comme si le maire de New York les avait convoqués pour une conférence.

Le paquebot Flandres est décoré comme un certain restaurant "français" de Pittsburgh qui plaît beaucoup à mes cousins – boiseries, tapis moelleux, fauteuils aux jambes tordues, lustres de cristal. Quelque part sous la ligne de flottaison, au bout d'un couloir, je trouve une cabine aussi exigüe que celle du Liberté. Je la partage avec

Le roi de l'autostop

trois Français, techniciens chez Esso. Ils me rappellent les Pieds Nickelés. Celui qui ressemble à Ribouldingue prépare déjà un plan d'évasion.

– Moi, mon pote, je connais un truc pour aller en première : je traverse l'infirmerie, secret d'État j'en dis pas plus. Au lieu de rester dans ce trou à rat, je passe mes journées à boulotter du caviar au bord de la piscine avec les rupins. Je me trouve une riche héritière qui m'invite dans sa cabine. Tu veux que je te dise la différence entre une cabine de première et une de classe Touriste ? C'est la même qu'entre une Cadillac et une Deuche.

– Comment ça se fait que t'aies pas déjà trouvé une riche héritière en six semaines dans le New Jersey ? demande celui qui ressemble à Filochard. Je vais te dire : faudrait d'abord que t'apprennes l'anglais.

– T'as ptête oublié qu'à l'aller, t'as pas quitté la cabine tellement t'avais le mal de mer, ricane Croquignol. C'est pas en dégueulant par-dessus la rambarde que tu vas séduire ta belle Amérloque... Cette cabine est pas si moche, d'ailleurs. On se croirait dans un sous-marin.

– T'es déjà allé dans un sous-marin ?

– Non, mais j'aurais pu. Mon père voulait que je fasse mon service dans la marine. Moi je préférerais l'armée de l'air. En fin de compte, ils m'ont réformé parce que je suis bigleux. Eh bien moi, les gars, en attendant de perdre l'appétit et de virer verdâtre, je casserais bien une petite graine.

– Ils ont pas encore annoncé le premier service.

– Le temps de remonter jusqu'à la salle à manger et de s'offrir l'apéro, ils l'auront annoncé depuis belle lurette.

Je les laisse au bar et j'entre dans la salle à manger. Le maître d'hôtel a justement besoin d'un passager solitaire pour compléter une table de huit. Les personnes déjà assises sont des étudiantes de *Vassar College*¹ qui vont passer une année en France. Sept demoiselles américaines... Les Mormons polygames avaient raison. Aller au paradis avec sept *pretty girls* !

Je me demande si le bon lait et les chewing-gums suffisent à expliquer leur belle santé blonde. C'est peut-être une histoire de sélection. Les pionniers qui débarquaient en Amérique mouraient comme des mouches. Les Indiens se chargeaient de ceux que la faim et la malaria épargnaient. Seuls les plus vigoureux survivaient.

Six blondes géantes et une brune pas trop grande, qui parle et rit moins fort que les autres. Elle s'appelle Polly Black. Nous devenons les meilleurs amis du monde.

Mes compagnons de cabine n'y comprennent rien.

– Quand le maître d'hôtel t'a montré la table, t'aurais dû refuser.

– Tout seul face à sept poules caqueteuses. T'as pas de chance, mon pote.

¹ Université prestigieuse située dans l'État de New York. En ce temps-là, elle n'accueillait que des étudiantes.

Le roi de l'autostop

- Sans compter qu'elles jactent anglische.
- Eh, les Pieds Nickelés, avouez plutôt que vous êtes jaloux !
- Ils se sont forcés à parler anglais dans le New Jersey. Ils ne veulent plus souffrir.
- Ou alors juste pour blaguer :
- *How do you do...* yau de poêle ?
- Les girls ne sont pas si vigoureuses que ça. Leur nombre diminue de jour en jour, comme dans un roman d'Agatha Christie. Une survivante nous donne la clé de l'énigme.
- Elles ne se sentent pas bien. Elles trouvent que ça tangué trop. Est-ce que ça bougeait autant à l'aller, Djinn-Djak ?
- À l'aller, j'ai pris l'avion. Mais je peux vous dire que ça tangué moins que les petits ferries qui traversent la Manche. Vous avez remarqué les crochets par terre ? S'il y avait une tempête, ils attacheraient la table au sol avec un câble. Je suis sûr qu'ils mettraient des ventouses sous les verres pour les empêcher de se renverser.
- En tout cas, le tangage ne gêne pas les amateurs de danse qui virevoltent chaque soir dans le grand salon. Polly me donne des leçons. Elle étudie la littérature, la danse et le piano. J'ai l'impression qu'elle appartient à l'Amérique qui célèbre Bloomsday plutôt qu'à celle qui fabrique des poupées Barbie dans ses banlieues insipides.
- Écoute, c'est une samba. Il y a trois mois, je suis partie en tournée en Amérique du sud avec la troupe de danse de Vassar. Nous avons appris la rumba, la conga, le cha-cha-cha et la samba. Regarde, ce qui fait la samba c'est la syncope...
- Polly me montre un jeu qu'elle a appris sur le bateau qui allait au Brésil. Les couloirs étroits qui mènent aux cabines changent de niveau pour des raisons mystérieuses, si bien que l'on rencontre constamment des petits escaliers d'une douzaine de marches.
- Tu vois, tu t'appuies sur les deux rampes et tu sautes en bas. Celui qui gagne, c'est celui qui franchit le plus grand nombre de marches d'un seul coup.
- Bon, j'essaie. Cinq marches !
- Admire la professionnelle : neuf !
- Si tu te penches en avant, évidemment.
- Je ne t'ai pas interdit de faire pareil.
- Okay... Attention... Un, deux, trois... Dix marches !
- Ce qui est bien, dans ce jeu, c'est de s'embrasser en bas de l'escalier. Polly n'a pas du tout peur des microbes.

1962

Le grand voyage

Depuis que mes parents ont acheté un poste de télévision (après avoir longtemps craint cette machine à décerveler les enfants), ma mère est devenue une téléspectatrice assidue. Sinon comment pourrait-elle converser avec les dames du bridge ?

– Vous avez regardé le documentaire hier soir, Marie-Cécile ? Cette nouvelle capitale qu'ils construisent au Brésil, c'est extraordinaire.

– Il faut aller dans ces pays jeunes pour voir de grands projets. Chez nous, pensez donc...

– Et l'émission du commandant Cousteau sur les requins !

– Écoutez, Marie-Odile, on peut dire ce qu'on veut, mais ils sont courageux, ceux qui filment ça.

Ma mère m'appelle un soir.

– Jean-Jacques, Jean-Jacques, ils recherchent des gens comme toi pour une émission.

– Pour présenter les nouvelles à la place de Léon Zitrone ?

– Non, des jeunes qui aiment voyager. Il faut que tu écrives une lettre expliquant où tu voudrais aller.

– Maman, tu oublies que je suis en Maths Sup.

– Oh, une petite lettre, tu en as pour deux minutes... Tu fais bien une pause de temps en temps dans tes révisions, ça te distraira. Le jeu s'appelle *Le Grand Voyage*.

J'ai vu un film japonais dont le titre m'intriguait : *Contes de la lune vague après la pluie*. Ensuite, je suis allé voir une série de films du même réalisateur, Mizoguchi, avec mon amie Polly. Je rêve de découvrir le lac Biwa dans la brume du matin et d'entendre les moines chanter des prières lugubres dans les temples zen.

C'est banal, comme idée. Ils vont recevoir un million de lettres sur le Japon. Je décide de raconter plutôt ma journée à Tijuana : "Eh, gringo, viens que je te coupe les cheveux !" J'explique que ma visite au Mexique a été trop brève et que j'aimerais y retourner.

Le producteur de l'émission, Jean Thévenot, me téléphone pour m'annoncer qu'il a retenu ma lettre.

– J'ai bien aimé l'histoire du coiffeur.

Tout ce que ça me rapporte, cette affaire, c'est que je dois étudier les dieux aztèques en plus de l'algèbre linéaire. Je me plonge dans une encyclopédie des

Le roi de l'autostop

mythologies. J'emprunte des livres de Jacques Soustelle¹ à la bibliothèque. Je rédige des fiches sur l'histoire et la géographie du Mexique. Par les moustaches du général Alcazar, je suis fin prêt !

Les studios de l'ORTF se trouvent rue Cognaq-Jay, près de la tour Eiffel. On me présente aux deux candidates que je vais affronter : "Danièle, 20 ans, Lille" et "Mireille, 20 ans, Paris". Moi, je suis : "Jean-Jacques, 17 ans, Paris". Ces indications figurent sur des panneaux placés devant nous.

Jean Thévenot nous pose des questions destinées à vérifier notre culture d'apprentis-voyageurs. En quelle année le campanile de la place Saint-Marc, à Venise, s'est-il écroulé ? Comment s'appelait le colonel qui a découvert les premiers gisements de pétrole au Texas ? Etc.

Eh, c'est un guet-apens ! Pourquoi un apprenti-voyageur devrait-il savoir répondre à ces questions ? Danièle, 20 ans, répond à deux questions sur dix ; Mireille, 20 ans, et moi à trois sur dix.

– Heureusement, nous avons prévu des questions pour départager les ex-æquos. Écoutez bien : Quel carburant met-on dans les réservoirs des avions à réaction ?

– Du kérosène !

– Exact ! Mon cher Jean-Jacques, vous l'emportez in extremis.

Facile. Je possède des livres sur les avions, je dessine des avions, j'ai même pris un avion à réaction l'été dernier. Mireille, 20 ans, n'est pas contente.

– Ils ont préparé une question de garçon pour départager les ex-æquos. C'est pas juste !

Je suis maintenant tout seul sur l'estrade des candidats. Jean Thévenot m'interroge sur le Mexique. Un jury de journalistes, de géographes et de "personnalités" évalue mes réponses. Tout se passe bien jusqu'au moment où je dois parler de la religion des Mexicains.

– Ils sont catholiques à leur manière. Les anciens dieux survivent, mine de rien, déguisés en saints et en démons. Ils ne sacrifient plus des bébés au dieu Tlaloc pour avoir de la pluie, mais ils déposent des poupées dans la chapelle de Saint Ramon...

Un membre du jury, l'attaché culturel du Mexique, devient aussi rouge qu'un piment.

– Qu'est-ce que vous racontez ? Nous sommes de bons catholiques comme vous !

Il a une tête d'Indien, cet homme-là. Je suis sûr qu'il adore Quetzalcoatl et Huitzilopotchli en secret, alors il veut cacher son jeu et brouiller les pistes. Qu'est-ce qu'il croit ? Que j'ai inventé ma théorie ? J'ai juste répété ce que j'ai lu dans un livre. Il m'inflige une mauvaise note pour me punir. Je gagne moins de "kilomètres" que la

¹ Spécialiste des civilisations précolombiennes (et par ailleurs homme politique de droite, ami puis ennemi du général de Gaulle).

Le roi de l'autostop

candidate de la semaine dernière, une amoureuse de la Grèce. Dommage, parce que le candidat qui obtient la meilleure note de l'année gagne un voyage autour du monde.

Cassis bis

La candidate qui aime la Grèce fera le tour du monde. Je dois me contenter d'un billet aller-retour pour Lisbonne. Mon frère Olivier me représente à la cérémonie de remise des prix, au début du mois de juillet. Il est très content de passer à son tour à la télévision.

- Où est votre frère ? lui demande Jean Thévenot.
- Déjà parti en vacances. Il va en Italie, en Grèce et en Israël.
- Eh bien, on peut dire qu'il se montre fidèle à l'esprit du Grand Voyage. Je vous remets son billet d'avion, qui est valable un an. Il l'utilisera l'année prochaine !

Où suis-je ? À Cassis. Bernard Béraud, un ami de Grétry, y descendait en voiture. Il cherchait quelqu'un pour partager les frais d'essence. Je passe quelques jours avec lui dans la maison de vacances de ses parents.

– Nous campions là-haut sur la falaise. Un gros orage a inondé notre tente. Grétry se fâchait parce que j'achetais des tomates et qu'il n'aimait pas ça.

Je lève le pouce de bon matin à la sortie de Cassis. Il y a deux ans, il me fallait une journée pour me traîner jusqu'à La Ciotat. Maintenant que je suis un voyageur aguerri de dix-sept ans, je parcours la Côte d'Azur à toute vitesse. Le soleil n'a pas encore disparu derrière l'horizon que je traverse déjà la ville de Cannes – dans une voiture dont le conducteur me trouve très sympathique.

– Je vais bientôt m'arrêter dans un hôtel que je connais à Juan-les-Pins. Si vous voulez, vous pouvez dormir dans ma chambre... Nous pourrions dormir dans le même lit...

– Non, merci. Je préfère continuer jusqu'à Nice.

Le cousin Max avait peut-être raison de me déconseiller la traversée des États-Unis en autostop. Au cinéma, c'est toujours une belle blonde qui invite James Dean à monter dans sa décapotable, jamais un gros bonhomme désireux de passer la nuit avec lui.

À cinquante kilomètres de Nice, deux belles blondes m'invitent à monter dans leur décapotable. J'aime mieux ça ! C'est une modeste Floride Renault blanche, mais mes cheveux flottent dans le vent du soir comme si je roulais en Thunderbird...

La conductrice me parle en s'adressant au rétroviseur. Eh, regardez la route !

- Vous êtes bien installé, derrière ?
- Oui, je vous remercie. Si vous voyez un autre autostoppeur, ne vous arrêtez pas. Il n'y a plus de place !

Le roi de l'autostop

- C'est un peu riquiqui... Où allez-vous ?
- À Rome.
- Nous, à Nice. Je suis désolée. Vous êtes étudiant ?
- En classe préparatoire. J'entre en Maths Spé au lycée Louis-le-Grand.
- Ouh là ! Moi, je n'ai jamais rien compris aux maths.
- Je peux vous donner des leçons, si vous voulez. Vous faites quoi ?
- J'étudie le piano au conservatoire.
- Ah oui ? Mon frère aussi. Dans quelle classe ?
- Pierre Sancan. Et votre frère ?
- Chez Lucette Descaves.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Olivier Greif.
- Non, ça ne me dit rien.
- Il est plus jeune que vous, il a seulement douze ans.

La passagère est étudiante en droit. Elle non plus n'a jamais rien compris aux mathématiques.

Je prends un tortillard qui met toute la nuit pour parcourir les deux cents kilomètres séparant Nice de Gênes. Ça ne va pas vite, mais c'est quand même plus mobile qu'une chambre d'hôtel.

Les Italiens ne connaissent pas l'autostop. Je passe la matinée à la sortie de Gênes, à héler en vain les Fiat et les Alfa-Romeo. En France, même quand les gens ne s'arrêtent pas, ils ralentissent en me voyant ; ils hésitent, ils envisagent de se montrer plus généreux la prochaine fois. Ici, dès qu'un conducteur démarre, il se jure de ne jamais ralentir. C'est une question d'honneur. En plus, sa voiture est trop petite et sa famille trop nombreuse. Les joues des bambini s'aplatissent contre les vitres arrière. On dirait des tranches de jambon (de Parme). La *mamma*, assise devant, se lamente en agitant les mains. "Le prix de l'huile a encore augmenté. Il paraît que c'est à cause de la sécheresse... À force d'essayer leurs bombes, ils détraquent le climat. Les savants ne disent rien, de peur d'effrayer les gens... Ce Khrouchtchev est bien capable de lancer des bombes atomiques sur le monde... Il n'a jamais fait si chaud, non ? Cesse d'embêter ta sœur, Anselmo, si tu n'as pas envie d'en recevoir une... Même le Pape devient communiste... Mais regardez ce fou au bord de la route... Qu'est-ce que tu veux ? Tu vois bien que la voiture est pleine !"

Vers midi, je dis basta. Six heures à faire le pied de grue... Je retourne à la gare et je monte dans le train de Rome.

Le roi de l'autostop

La capitale des moustiques

Un petit office du tourisme dans la gare de Rome.

– *Scusi*. Je suis un étudiant français. Je cherche un endroit pas trop cher où habiter.

Un genre d'auberge de la jeunesse...

– Nous avons des logements pour les étudiants étrangers dans la Cité Olympique.

C'est de l'autre côté du Tibre.

Un grand dortoir. Des voyageurs venus du monde entier pour visiter Rome et rencontrer le pape Araignée. Mon voisin, un grand blond très maigre, s'adresse à moi en anglais.

– Je m'appelle Jeff Field. J'habite à Montréal.

– Les gens de Montréal ne parlent pas tous français ?

– Tous sauf moi.

Nous dînons avec tout un joyeux groupe dans un restaurant en plein air. Ma voisine est une étudiante autrichienne qui ressemble à Marlène Dietrich.

– *Ich bin französisch. Mein Name ist Jean-Jacques.*

Je ne dois pas lui dire mon nom de famille, sinon elle s'étonnerait : “Tiens, mais c'est un nom allemand !” Je serais obligé de mentir : “Alsacien...” Je n'ai pas souvent prononcé la phrase : “Je suis juif.” En Amérique, quelquefois : *I am Jewish*. En tout cas, je n'ai jamais dit : *Ich bin jüdisch*.

À peine suis-je couché que je dois me défendre contre un essaim de moustiques enragés. Attendez un peu, sales bêtes... Je me gifle à tour de bras. D'habitude, ma peau succulente attire tous les moustiques dans un rayon de cent mètres et les personnes qui m'entourent sont aussi tranquilles que si elles étaient abritées sous une moustiquaire. Cette fois, les petits vampires sont trop nombreux ; les plus vigoureux se délectent de mon sang, les autres vont voir à côté. Toute la nuit, c'est un concert de claques entrecoupé de jurons en diverses langues et d'éclats de rire. Jeff Field grommelle.

– J'aurais dû m'en douter, avec la rivière. Au Canada, nous avons des lotions qui les repoussent.

– Ça existe aussi en Europe. Nous ne sommes pas des sauvages ! Nous pourrions en acheter demain matin, je veux dire ce matin. Tu ne trouves pas bizarre qu'ils aient construit une cité olympique juste à côté du Tibre ?

– Pourquoi ça s'appelle “cité olympique”, déjà ?

– Les jeux olympiques de Rome, il y a deux ans. Ils ont pensé que si les athlètes étrangers passaient la nuit à se gratter jusqu'au sang, ils auraient du mal à courir et à sauter. Pendant ce temps, les Italiens dormaient comme des loirs de l'autre côté de la ville.

– Ils ont obtenu plus de médailles ?

Le roi de l'autostop

– Leur stratégie a échoué à cause de Zatopek. Sa peau est si épaisse que les moustiques se sont cassé les dents dessus, alors il a raflé toutes les médailles. Pourtant ils ont creusé des étangs près d'ici pour y élever des moustiques mutants. Faudrait capturer un spécimen pour le montrer à un entomologiste : “*Ma, da vero*, c'est un monstre ! Appelez l'armée... L'avenir de l'espèce humaine est en jeu !”

Jeff veut voir les monuments de l'extérieur et les filmer avec sa caméra.

– L'intérieur ne t'intéresse pas ?

– On n'a pas le droit de filmer, d'ailleurs il n'y a pas assez de lumière.

Pendant que je visite douze musées et cinquante églises, il va en autocar à Pise, à Florence, à Sienne. Les bobines de film s'accumulent dans sa valise. Au bout de quinze jours, nous prenons le train ensemble jusqu'à Naples. Il veut filmer les îles de Capri et d'Ischia.

– Tu ne veux pas venir à Pompéi avec moi demain ?

– C'est des ruines, non ? J'ai filmé des ruines à Rome.

– Oui, mais le forum et le Colisée sont tout mangés par les siècles, tandis qu'à Pompéi ils ont des ruines toutes neuves. La ville a été recouverte de cendres par une éruption du Vésuve. Ils sont en train de la déterrer.

– D'accord. Demain Pompéi, après-demain Capri et Ischia.

– Quand tu iras voir les îles, je visiterai le musée.

À Naples, ils mangent une sorte de tarte aux poivrons et aux lardons appelée *pizza*. La croûte est un peu dure, mais ce n'est pas mauvais.

Bien que Jeff ait déjà filmé beaucoup de ruines, je le persuade de m'accompagner en Grèce au lieu d'aller en Allemagne. Le train nous amène à Brindisi, au bord de l'Adriatique, où nous nous séparons provisoirement. Jeff a trouvé un billet de bateau moins cher que celui que ma mère a acheté ; en plus, son bateau va à Athènes alors que le mien s'arrête à Patras.

Ulysse et Agamemnon

La traversée dure toute la nuit. Le navire est un ferry-boat rempli de voitures et de camions. Les passagers dorment sur le pont. Je somnole sur un banc que je partage avec deux Américaines immenses, Ann et Debbie.

– Français ? Comment se fait-il que vous parliez si bien anglais ?

– J'ai appris en écoutant votre radio.

– Vous parlez mieux que notre radio !

Le roi de l'autostop

Quand le jour se lève, nous apercevons sur notre gauche¹ une côte tourmentée, ridée, épuisée par le combat séculaire contre les vagues. Elle se prolonge en un chapelet de récifs qui sortent de la mer comme autant de poings dressés.

Nous entendant parler anglais, deux messieurs s'approchent.

– Je suis Buddy.

– Tom.

– Ann Miller.

– Debbie.

– Jean-Jacques. Je suis français.

– Oh, regardez, à droite ! s'écrie Ann. Cette île... Ithaque !

C'est normal qu'elle connaisse Ithaque : elle étudie l'histoire grecque à l'université de Princeton. Tom et Buddy sont moins savants.

– Ithaca ? Comme la ville dans l'état de New York ?

– Ils ont nommé la ville d'après cette île, pas l'inverse. Ithaque, enfin !

– Euh...

– C'est que... c'est la première fois que nous venons ici.

– L'île d'Ulysse ! Vous avez bien entendu parler d'Ulysse... Homère, l'Odyssée !

– Ah oui...

– L'Odyssée... Bien sûr...

Je m'en moque, qu'ils soient incultes. Ces braves garçons possèdent une voiture et acceptent de m'emmener à Athènes.

Je leur suggère un petit détour.

– Quand nous passons à Corinthe, au lieu de traverser le canal et d'arriver tout de suite à Athènes, nous pouvons aller visiter le Péloponnèse.

– Le Pélo quoi ?

– Cela vous prendra quelques heures, mais vous aurez des souvenirs pour toute votre vie. Nous verrons le grand théâtre d'Épidaure. Et Mycènes, la ville du roi Agamemnon. Vous savez, celui qui a mené les Grecs à Troie. Homère, l'Iliade...

En fin de compte, ils sont très contents.

– Nous n'avons pas des trucs comme ça aux États-Unis.

– Ou alors à Hollywood, mais c'est du faux.

Monsieur Son et madame Lumière

J'ai rendez-vous avec Jeff dans les bureaux de l'American Express, sur la place Syntagma. C'est comme notre place de la Concorde avec le palais du roi à la place de l'obélisque. Cet "American Express" m'épate. Ils donnent à Jeff du courrier qu'ils ont

¹ Ou plutôt, comme dirait le capitaine Haddock : à babord.

Le roi de l'autostop

reçu pour lui. Ensuite, il montre une petite carte en matière plastique et il retire des drachmes.

– Ils ont des bureaux dans tous les pays ?

– Au moins ceux où je suis allé. C'est pratique pour le courrier.

– Ils te donnent autant d'argent que tu veux ?

– Peut-être pas un million de dollars. C'est surtout commode pour les dépenses imprévues... Je l'ai utilisée pour payer mon billet de bateau à Rome et maintenant je viens d'acheter un billet d'avion Athènes-Londres. Si tu vois un petit écusson American Express dans la vitrine d'un magasin, ça veut dire que tu peux payer avec la carte.

– Pas bête. Je me demande si ça existe en France.

– Ils ne la donnent pas à n'importe qui. Il faut gagner pas mal d'argent. C'est mon père qui possède la vraie carte. Il a demandé une deuxième carte pour moi.

Nous nous installons dans un petit hôtel près de la place Omonia. Jeff est très content de filmer le Parthénon.

– À Paris, vous avez une belle cathédrale.

– Notre-Dame. Tu l'as filmée ?

– Si un morceau de la cathédrale tombe, vous le réparez. Alors pourquoi ils ne réparent pas leur Parthénon ?

– Il y a un morceau qui est tombé. Une frise en marbre magnifique. Un Anglais, lord Elgin, l'a ramassée. Puisque tu vas à Londres, tu peux la voir au British Museum.

– Si c'est dans un musée, je ne pourrai pas la filmer. Tout ce qu'on peut filmer à Londres, je l'ai fait à l'aller. Tu sais, je n'ai plus besoin de ma caméra... Si tu veux, je te la donne.

– Tu me donnes ta caméra ?

– Je dirai qu'on me l'a volée. L'assurance me remboursera et j'achèterai le nouveau modèle. Regarde, c'est une Bell and Howell.

– Moi, dans cette histoire, je suis le voleur.

– Personne ne saura que c'est toi.

– Non, merci. J'ai volé un stylo en classe quand j'avais neuf ans. Ils m'ont pris et j'en ai gardé un mauvais souvenir. En plus, j'ai l'impression que les gens qui ont un appareil photo ou une caméra regardent les choses à travers le viseur et ne les voient plus vraiment.

– Je les vois peut-être moins que toi, mais je les reverrai au Canada. Au total, j'y gagne !

– Tu n'as qu'à l'oublier à l'hôtel. La femme de chambre sera contente.

– Quelle femme de chambre ?

– Nous l'avons croisée ce matin dans le couloir. Une jolie rouquine.

Le roi de l'autostop

– Je n'en ai aucun souvenir. On m'a bien dit que les Français regardaient toujours les jolies femmes.

Avant de prendre l'avion de Londres, il retourne au bureau de l'American Express. Une autre jolie rouquine l'aborde au moment où il prend son courrier.

– Je connais ces timbres ! Vous êtes canadien ?

– Oui. Vous aussi ?

– Je m'appelle Harriet. J'habite à Toronto.

– Moi à Montréal. Jeff Field. Je vous présente mon ami Jean-Jacques. Il est français.

– Du Québec ?

– Non, de France.

– Je l'ai rencontré à Rome.

– Moi aussi, je suis passée à Rome. Avez-vous vu l'Espagne ? Je vous conseille l'Alhambra à Grenade.

Comme les Grecs parlent une langue incompréhensible, les touristes sont obligés de venir ici pour bavarder un peu. Il y a autant de monde que dans le métro de New York à six heures du soir. Tiens, ces deux grandes filles...

– Ann ! Debbie !

– Djinn-Djak ! Comment vas-tu depuis Patras ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'accompagne mon ami Jeff. Et vous ?

– Nous sommes venues acheter des billets de bateau pour aller en Crète. Je veux voir le palais du roi Minos, à Cnossos.

– C'est vraiment le palais du roi Minos ?

– Reconstitué par Evans. Il a peint les colonnes en bleu et en rouge. C'est un peu kitsch, mais assez beau.

– Tu me donnes envie.

– Viens avec nous. Nous partons demain soir.

– D'accord. À demain !

J'achète mon billet. Jeff monte dans un taxi pour prendre sa valise à l'hôtel et aller à l'aéroport. Eh, me voilà tout seul avec Harriet !

– Vous restez encore longtemps à Athènes ?

– Je prends l'avion pour Munich samedi matin. Je dois visiter l'Allemagne, le Danemark, l'Écosse et puis je rentre à Toronto. Ce soir, je vais au Parthénon. Il y a un spectacle Son et Lumière. Il paraît que c'est très bien.

– Accepteriez-vous ma compagnie ?

– Pourquoi croyez-vous que je vous en parle ? Ma maman m'a bien recommandé de ne pas m'aventurer toute seule le soir. Je préfère qu'un gentleman m'escorte !

Le roi de l'autostop

Des centaines de touristes sont assis sur l'herbe d'une colline proche du Parthénon. De puissants projecteurs barbouillent le malheureux monument de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pendant que des haut-parleurs évoquent l'histoire d'Athènes en hurlant. Monsieur Son et madame Lumière sont allés chercher un comédien à la Royal Shakespeare Company pour faire classique : “Ô Glorieux Léonidas ! Ô Vaillants Spartiates ! Vous avez Sacrifié votre Vie pour Arrêter les Hordes Perses dans le Défilé des Thermopyles !”

Le son est un peu meilleur que sur un quai de gare, mais les touristes américains ont du mal à suivre.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– Ils se sont battus à coups de salamis.

– Le père Iclès a fait la guerre avec des *polo poneys*.

Il y a des séances en français, en allemand, en espagnol, en anglais d'Oxford, mais pas en anglais de New York¹.

Le lendemain, j'explore le musée archéologique avec Harriet. Ensuite, le musée d'art byzantin. Le musée de l'Agora. Je commence à me lasser des musées. Jeff m'a influencé malgré moi. Harriett veut tout voir.

– Toi, tu peux revenir en Grèce quand tu veux. Moi, je dois traverser l'océan. C'est plus difficile que de sauter à pieds joints par-dessus un ruisseau.

– Tu n'es jamais fatiguée ? Tu t'es entraînée avant de partir ? Tu te prends pour le soldat de Marathon ?

– J'ai un secret... Regarde, Jean-Jacques, le secret de la petite Harriet : j'ai mis des chaussures raisonnables. Pas très élégantes, mais solides et confortables. J'ai fait le tour de l'Europe sans avoir d'ampoules.

– Et moi j'ai des sandales raisonnables. Mes orteils peuvent respirer le bon air d'Athènes !

– Tu prends le bateau pour la Crète ce soir ?

– Je reviens à Athènes vendredi matin.

– Mon dernier jour.

– Je sais bien. Rendez-vous à onze heures dans le bureau de l'American Express. Okay ?

La salle de bains de Minos

Me revoici sur le pont d'un bateau avec Ann et Debbie. Tous les bancs sont déjà occupés. Où allons-nous dormir ?

– Ici, ce serait bien, non ?

¹ Pas de séance en japonais. Le premier touriste japonais, M. Yamamoto Kaderate, est arrivé en Europe douze ans plus tard.

Le roi de l'autostop

– Si la chèvre se met à pisser, ça coulera sur nous. Je propose d'aller de l'autre côté.

– Avec les moutons ?

Nous débarquons au milieu de la matinée à Héraklion. Ann et Debbie sont affamées. Elles se précipitent dans un restaurant sur le port. Elles me forcent à goûter des feuilles de vigne farcies.

– Il n'y a rien de plus grec. Tu n'as jamais mangé ça ?

– Juste une, alors... Je n'ai pas très faim.

Le bateau, euh... Bon, ressaisissons-nous. Si Thésée avait eu le mal de mer, comment aurait-il pu affronter le minotaure ?

Nous passons l'après-midi dans le palais de Cnossos. Ann, qui l'étudie depuis des années, en connaît tous les coins et recoins. Au moment où la nuit tombe, nous explorons la campagne à une centaine de mètres du palais. Nous trouvons des ruines à moitié cachées dans les hautes herbes.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande Debbie.

Ann se gratte la tête.

– Ma foi, je ne sais pas... On dirait des thermes. Une salle de bains, en quelque sorte. Il y avait peut-être une source dans les environs. Vous savez ce que je vous propose ? Nous pourrions dormir ici.

– Dans la salle de bains ?

– Depuis que je vous ai rencontrées, ce sera la troisième nuit que je passe avec vous à la belle étoile. Vous avez gardé l'esprit pionnier. Comme les cowboys dans les westerns...

– Ce n'est pas pareil que sur les bateaux, Djinn-Djak. Nous allons reposer dans les bras de notre mère Gaïa, notre bonne vieille terre. Sur un oreiller d'herbe, comme disent les Japonais.

– Je propose plutôt un oreiller de fougères. Regardez, ces fougères sèches sont faciles à arracher. Ce sera plus confortable que de dormir sur la pierre.

Sur le pont du bateau, j'ai compté les moutons sans pouvoir fermer l'œil. Ensuite j'ai tourné dans le labyrinthe de Cnossos en compagnie d'une archéologue surexcitée. Je suis si fatigué que je dors sur mes deux oreilles comme une Américaine – malgré les serpents venimeux et les scorpions qui grouillent sur le sol. Le froid me réveille un peu avant l'aube.

– *Bye bye, girls !*

– Tu devrais rester encore un peu. Nous n'avons pas vu tout le palais.

– Je dois rentrer à Athènes pour prendre un autre bateau. Il ne m'attendra pas.

– Où vas-tu ?

– À Haïfa, en Israël.

Le roi de l'autostop

Harriet a trouvé un musée d'instruments de musique. Si elle restait un jour de plus, elle irait visiter le musée de la fourchette. Le soir, avant de nous quitter, nous nous embrassons sous les arcades d'une rue déserte. Soudain, des cris :

- Stop ! Stop ! Interdit ! Interdit !
- Pas sexe dans la rue... Allez votre hôtel !

Ce serait rigolo si les crieurs n'étaient pas deux policiers furibonds. La loi est draconienne : s'embrasser sur la voie publique, dix ans de prison ! Je pense aux deux Dupondt vêtus à la grecque dans *Le Sceptre d'Ottokar*. “Halte-là, Tintin ! Votre compte est bon ! Pas de sexe dans la rue !” “Je dirais même plus : Halte-bin, Tonton, votre compte est là ! Pas de rut dans le texte !” Ce Tintin ! Plus fort pour déjouer les complots cosmopolites que pour trouver une Tintine à embrasser sous les arcades.

- Ton hôtel est tout près, non ?
- C'est une pension pour dames. Ils ne te laisseraient pas entrer.
- Le mien, alors ?
- Trop loin. Je dois me lever tôt pour prendre l'avion. Viens me voir à Toronto...

Il me reste une journée avant de partir pour Israël. Je décide d'aller à Delphes. L'autostop marche comme sur des roulettes ; les voitures sont plus rares qu'en France ou en Italie, mais les camions s'arrêtent volontiers.

J'essaie d'imaginer le grand temple d'Apollon d'après les moignons de colonnes qui ont réussi à traverser les siècles. Le mont Parnasse, lui, n'a pas pris une ride : il surveille les ruines, immense, sombre, effrayant. Je lève le nez en espérant apercevoir une muse ou deux. Tiens, des Français !

- Vous êtes venus de France en groupe ?
- De Corfou.
- Du Club Méditerranée.
- Excursion de la journée.
- Nous aurions dû rester à la plage. Fait trop chaud.
- Là-bas on mange autant qu'on veut, tandis que dans l'autocar, des sandwiches.
- Jérôme, arrête d'embêter ta sœur ou tu vas en recevoir une...

La jeune femme vêtue de rouge qui leur sert de guide voit bien que je me suis glissé dans le groupe en douce. C'est du groupe-stop ! Elle me montre le stade, le théâtre, le temple d'Athéna. C'est ici, peut-être, que la Pythie énonçait ses oracles, assise sur son trépied...

Le roi de l'autostop

Dans le poulailler

La bateau ressemble plus aux affreux ferries qui traversent la Manche qu'à un beau transatlantique. Comme je dois passer deux nuits à bord, ma mère a eu la bonne idée de m'acheter un billet en classe Cabine.

Surmontant mon dégoût, je bavarde avec les pouilleux qui dorment sur le pont. Allongés par terre ! Là où les gens marchent et crachent, et je ne veux même pas penser à ceux qui ont le mal de mer... Presque tous juifs. Moi aussi, mais je ne vais pas en Israël pour retrouver mes racines. J'ai lu un livre d'Arthur Koestler qui se passe dans un kibboutz. Le seul endroit où l'idéal communiste a été réalisé. Rien à voir avec le faux communisme soviétique qui plaît tellement à mes parents. Au kibboutz, la propriété est vraiment abolie. J'explique ça à deux géants américains (sans parler de communisme, bien sûr).

– Les brosses à dents sont collectives. On ne peut même pas posséder un homme ou une femme...

– *What do you mean ?*

– L'amour libre ! Les gens considèrent l'acte sexuel comme un phénomène physiologique, comparable à la digestion. Vous avez faim ? Venez chez moi, nous allons nous régaler !

– Tu es sûr de ça ?

– Je l'ai lu dans un roman. J'y vais pour vérifier si c'est vrai.

Les petites maisons blanches de Haïfa ressemblent à des spectateurs assis sur les gradins d'un amphithéâtre pour contempler le ballet des vagues et des vents. Les deux géants m'ont donné l'adresse d'un bureau d'accueil pour les étudiants étrangers.

– Bonjour.

– *Shalom*¹ !

– Je voudrais travailler dans un kibboutz.

– Logé et nourri contre six heures de travail par jour, ça vous va ?

– Oui.

– Le kibboutz s'appelle Yehiam². En Galilée. Vous prenez l'autocar jusqu'à Netanya, puis un autre autocar...

Pas d'amour libre à Yehiam. Chacun sa brosse à dents. De ce que décrit Koestler, il ne reste que les repas pris en commun dans un grand réfectoire blanc. Ils ont l'idée que la cuisson dénature les aliments, donc ils mangent du pain, des fruits, des légumes crus : carottes, choux-fleurs, choux rouges, poivrons, tomates. Ça ne plairait pas à

¹ Les Israéliens utilisent ce mot, qui signifie "paix", pour dire bonjour.

² Ça se prononce à peu près "Yéiriam", avec un r ressemblant au "ch" allemand.

Le roi de l'autostop

Grétry. J'apprends une phrase indispensable en Israël en été : *"Ani rotsé maïm karim, beva cacha..."* Je voudrais de l'eau fraîche, s'il vous plaît !

Vingt jeunes Français travaillent déjà à Yehiam. Ils appartiennent à une association juive.

- Vous vous connaissez à Paris ?
- Nous nous réunissons deux soirs par semaine.
- Nous apprenons l'hébreu.
- Nous dansons la hora¹.
- Comment elle s'appelle, votre association ?
- Hashomer Hatzair.
- On dirait un nom de planète dans un film de science fiction.
- Tu n'en as jamais entendu parler ? Tu es juif ?
- Ben oui...

Je n'hésite pas une seconde à répondre oui. Je ne risque rien, puisque tout le monde est juif dans ce pays – sauf les Arabes, évidemment.

Ces juifs certifiés me regardent de travers. Ce serait mieux si j'avais un nez crochu et si je m'appelais Cohen ou Lévy. Moi qui ai toujours craint d'avoir un jour à réciter le Notre Père et à exhiber un faux certificat de baptême, je dois démontrer que je suis juif. Comme à New York. Jamais entendu parler de Hanoukka. Même pas circoncis.

D'un côté, ils me soupçonnent de ne pas être juif ; de l'autre, ils sont prêts à considérer comme juifs des tas de gens qui ne l'étaient pas tant que ça, et en tout cas moins que moi.

- Eh, Sandrine, ils disent dans ce livre que Proust était juif !
- Je le savais. Et aussi Montaigne.
- Simone Signoret est juive, d'ailleurs elle s'appelle Simone Seligman.
- Mozart était sûrement juif, parce que Mozart c'est Moses.

Montaigne, je le connais bien. C'est un ami. S'il était juif, il dirait : *"Je suis juif."* Vous allez déterrer son cadavre pour le convertir ?

J'habite dans une petite maison avec un étudiant français et les deux géants américains du bateau, qui sont arrivés peu après moi. On nous réveille à trois heures du matin. Nous travaillons de quatre heures à dix heures, avant la grande chaleur.

J'arrache les mauvaises herbes dans un champ de coton. Aïe mon dos ! Debout sur une batteuse-lieuse, aveuglé et étouffé par la poussière de blé, je jette des bottes de paille dans la remorque. Ils auraient pu me donner des gants : ça pique autant que des bottes de fil de fer barbelé. Les juifs ont passé des siècles le nez plongé dans des livres. D'un seul coup, les voilà qui deviennent paysans. C'est le monde à l'envers !

¹ Une sorte de ronde.

Le roi de l'autostop

Les habitants de Yehiam rêvent d'une piscine. Nous creusons un emplacement à la pelle et à la pioche. Nous cassons des rochers monstrueux qui dorment sous la terre depuis l'époque d'Abraham. Un coup de pioche, ça vous secoue les os de l'occiput au gros orteil. À la surprise générale, les deux géants, incapables de supporter ce supplice, se réfugient à l'infirmerie.

Les étudiants de la planète Hatzair ne se plaignent pas, puisqu'ils se préparent à émigrer en Israël pour travailler la terre. Moi, j'ai perdu l'envie (qui ne me tourmentait pas outre-mesure) de m'installer dans un kibboutz pour goûter au communisme parfait. Laisant les autres partir aux champs en chantant, je me déniche un petit boulot tranquille au poulailler. Je nettoie les couveuses, j'aide le vétérinaire à vacciner les poules. Je les saisis par les pattes pour les sortir de la cage. Il me montre comment faire quand une poule est blessée.

– Tu coinces sa tête sous ta sandale et tu tires les pattes d'un coup sec pour lui briser le cou.

– Je croyais qu'on leur coupait la tête et ensuite le corps continue à courir dans tous les sens comme un idiot.

– Et le sang gicle jusqu'au plafond pour salir notre beau poulailler ?

Je dois ramasser et compter les œufs. Ça, c'est plus difficile que la peinture à l'huile. Je les place dans un chariot très délicatement. Je compte sur mes doigts : cinq, dix, quinze, vingt... L'amour libre. Est-ce qu'elles ont besoin d'un coq pour pondre des œufs ? Je n'ai même pas vu un garçon et une fille se tenir par la main à Yehiam. Pas vu de coq non plus. Si j'embrassais Sandrine, la police du kibboutz arriverait aussitôt : "Sexe interdit ! Sexe interdit !" Deux cent quarante-deux... Non, je me trompe : deux cent cinquante-deux... Ou quarante-deux ? Ouh là là ! Je ne peux quand même pas recommencer à zéro...

Après une bonne sieste, nous passons l'après-midi à danser la hora et à apprendre des chansons.

Shibolet basade Korha baruakh

Meomes garinim kirav¹...

La responsable du groupe d'étudiants veut que nous chantions en français pour les habitants du kibboutz. Nous apprenons *Si tous les gars du monde*.

Si tous les gars du monde

Décidaient d'être copains

Et partageaient un beau matin

¹ À la claire fontaine, allant me promener... (ou quelque chose comme ça).

Le roi de l'autostop

Leurs espoirs et leurs chagrins,

*Si tous les gars du monde
Devenaient de bons copains
Et marchaient la main dans la main,
Le bonheur serait pour demain.*

La statue de sel

Adieu les poules. Après trois semaines à Yehiam, je pars visiter Israël. Dans ce pays, l'autostop n'est pas une aventure – c'est la manière normale de voyager. Des grappes de soldats et de civils attendent à la sortie des villes. Déjà, en Russie, les juifs avaient l'habitude de s'entraider. Vous allez au marché ? Montez dans ma charrette !

Des ouvriers m'emmènent dans leur camionnette. Comme je ne parle pas hébreu, ils essaient l'anglais.

– *What country you ?*

– France.

– France ? De Gaulle !

– Oui, De Gaulle.

– Nous arabes. Israéliens, mais arabes. En France, les gens égaux ?

– En principe, oui.

– Ici, Arabes pas les mêmes droits que Juifs. Citoyens inférieurs. Gagner moins d'argent. Eux patrons, nous ouvriers.

Pour en avoir le cœur net, j'interroge le conducteur de la voiture suivante, qui est juif.

– Ils disent que vous les traitez en citoyens inférieurs. Ils gagnent moins d'argent que vous...

– Ils n'ont qu'à aller habiter en Égypte ou en Jordanie. Ils gagneront encore moins d'argent. Ils devront verser des pots-de-vin à des fonctionnaires corrompus. S'ils osent se plaindre, ils iront en prison !

Cela me rappelle ce que ma mère disait de la bonne : “Si elle n'est pas contente, elle n'a qu'à retourner à la campagne. Elle aura vite fait de regretter la belle vie qu'elle mène ici !” J'en déduis que les Arabes sont bel et bien traités comme des citoyens inférieurs. *Si tous les gars du monde...*

Il suffit d'une seule journée pour parcourir Israël du nord au sud, traverser le désert du Néguev et arriver à Eilat. La mer rouge est bleue, je m'en doutais. Un café ensablé se dresse tout seul à l'entrée de la ville, comme pour la défendre contre l'avancée du désert. Ils ont posé une plaque au-dessus de la cheminée : “Le général Moshe Dayan

Le roi de l'autostop

est passé ici quand il est allé vaincre les Égyptiens en 1956.” Une fois, j’ai dormi dans le même hôtel que Napoléon (mais pas en même temps). Il y avait une plaque au-dessus de la cheminée. Les juifs ont réussi à tenir vingt siècles sans héros militaire. Dès qu’ils s’installent dans leur propre pays, ils deviennent aussi bêtes que les autres.

La mer morte est grise. L’eau ressemble à de l’huile. Elle est aussi chaude que l’eau d’une baignoire. Je m’offre une petite trempette par curiosité, mais ce n’est pas agréable du tout. Il y a des douches d’eau douce tous les vingt mètres sur la plage de Sodome. Dieu a dit à la femme de Lot : “Rince-toi soigneusement en sortant de la mer morte !” Comme elle n’a pas suivi son conseil, elle a été transformée en statue de sel.

Je passe la nuit à la belle étoile avec un juif de Bruxelles, Harry Bronitz, et une juive de San Francisco, Barbara Kaplus. Nous nous levons à trois heures pour escalader la montagne de Massada. Barbara proteste.

– Il fait tout noir. Nous allons nous perdre et tomber dans un précipice.

– Il y a déjà des milliers de personnes sur le chemin. Nous n’avons qu’à les suivre. Nous ne risquons rien.

– Si nous attendons trop longtemps, Barbara, le soleil va se lever et ce sera la fournaise. Je crains que nous fondions comme les tigres qui tournaient autour du petit Sambo.

Quand nous arrivons dans la forteresse (ou plutôt, ce qui en reste), l’horizon commence à rosir.

– Les gens qui habitaient ici avaient une belle vue.

– La mer ressemble à un milkshake à la fraise.

– À quoi ?

– Vous n’avez pas ça, en Belgique ?

Les guides montrent aux touristes les traces des camps que les Romains avaient bâtis autour de la forteresse. Les juifs assiégés se sont suicidés – hommes, femmes et enfants – plutôt que de devenir esclaves. Je ne vous félicite pas. Jamais aimé les suicides collectifs. Les parents qui suicident leurs enfants... Ils seraient morts de toute façon, à cette heure-ci, mais quand même.

Je vais à Jérusalem avec Barbara et Harry. Nous habitons à la Cité Universitaire. Les Israéliens sont chaleureux, on ne peut pas dire le contraire. Ils dansent dans la rue le samedi soir. Ils engagent la conversation facilement. Entre juifs, on ne fait pas de manières. Oui, mais Harry dit que nous devons nous méfier d’un quartier appelé Mea Shearim, où vivent des juifs très religieux.

– Si Barbara va là-bas avec sa jupe courte, ils vont lui jeter des pierres.

Nous croisons ces juifs religieux dans la rue. Ils portent de grands chapeaux et laissent pousser leur barbe jusqu’à leur ceinture. Ils détournent leur regard, de peur que la vue de Barbara la tentatrice ne les précipite dans le péché. Leur intolérance

Le roi de l'autostop

m'effraie. Vous irez au paradis et moi en enfer, alors pourquoi voulez-vous me jeter des pierres en plus ?

Nous suivons les touristes qui vont visiter un café vieux de trois mille ans où le roi David a bu un milkshake après avoir vaincu les Philistins. Comme c'est un lieu sacré de la religion juive, je dois louer une petite calotte noire et la fixer sur le sommet de mon crâne avec une barrette. Harry ne comprend pas ce qui m'irrite.

– Tu mets bien une kippa pour aller à la synagogue.

– Je ne vais pas à la synagogue.

Si j'émigrais en Israël et si je voulais me marier, je devrais emprunter une kippa et passer devant le rabbin. J'aime mieux rentrer en France et me marier devant monsieur le Maire.

Je retourne dans le bureau d'accueil à Haïfa et je demande un autre kibboutz. Ils m'envoient à Shaar Hamakim, près de Nazareth. Je cueille des pommes vertes en montant sur un grand escabeau d'aluminium. Ce kibboutz est en pleine expansion, si bien que des tas d'immigrants de fraîche date viennent de s'y installer. Des juifs mexicains disent qu'ils subissaient des persécutions, des insultes, des menaces dans leur pays. Des juifs cubains disent que chez eux c'était encore pire, parce que l'antisémitisme sévissait en cachette. Ces Latino-Américains au sang chaud sont prêts à s'étriper dans le but d'établir de façon certaine qui a le plus souffert. Non, ils se réconcilient. Ils sont d'accord pour reconnaître qu'ils ont atteint le Terre Promise. Cela ne les dérange pas de devoir se marier chez le rabbin.

Si Israël sert d'asile à ces pauvres gens, tant mieux. J'espère que je n'aurai jamais besoin de m'y réfugier. Les Israéliens ont fondé ce pays parce qu'ils voulaient devenir comme tout le monde, ben c'est réussi. En France, je connais des juifs qui sortent de l'ordinaire, c'est ce qui me plaît. Qu'est-ce que ça veut dire, être juif ? J'espérais vaguement découvrir ici la réponse à cette question. Bernique ! Un collègue cueilleur de pommes me dit sa perplexité.

– J'ai de grandes conversations avec les cendres de ma grand-mère, que les Allemands ont dispersées dans le ciel. Elle prétend que les petits garçons qui s'éloignent des autres juifs sont aussitôt assimilés dans le reste de la population. J'en tremble de peur, mais pas au point de perdre ma présence d'esprit. Je lui réponds : Oui, mais grand-mère, les petits garçons qui se vantent d'être juifs sont persécutés à mort.

– Il faut trouver le juste milieu.

– Précisément... Je me tiens sur un escabeau d'aluminium appelé "identité", au milieu d'un champ appelé "conformisme". Je suis tiré dans deux directions différentes par des cordes que tiennent des démons nommés "Assimilation" et "Persécution"...

Il est anglais. Il étudie la philosophie à Cambridge.

Le roi de l'autostop

Je passe quelques jours chez Niounia, une amie d'enfance de ma mère. Elle habite tout en haut de la ville de Haïfa, sur le mont Carmel.

– Ta mère est une femme extraordinaire, dit-elle.

– Oui, bien sûr.

Je dis oui par politesse. Cette femme extraordinaire consacre ses matinées au ménage et ses après-midis au bridge, sauf les jours où elle va chez le coiffeur. Les exploits qu'elle a accomplis pendant la guerre l'ont épuisée. Elle se repose.

Je demande à Niounia si elle connaît la rue Tabor.

– C'est tout près d'ici.

– J'ai une amie à Paris qui m'a dit que sa tante habite à Haïfa, rue Tabor.

– Comment s'appelle la tante ?

– Dora Emmer.

– Je la connais très bien ! Je sais que son frère est médecin à Paris.

– C'est un ami de mon père. Ils se sont rencontrés pendant leurs études.

– La nièce de Dora a passé ses vacances ici l'an dernier. Comment se nomme-t-elle déjà ?

– Katia Wittgenstein.

– C'est ta fiancée ?

– J'ai seulement dix-sept ans. Je ne vais pas me marier demain. Je connais un peu Katia. En fait, je l'ai vue en juin. Nous passions le même examen de mathématiques à la faculté. Ensuite, nous sommes allés au concert ensemble.

– Dora me dit que c'est une très bonne élève. Mais toi, d'après ta mère, tu es un véritable champion. Toujours premier !

– Je vois que je suis célèbre jusqu'à Haïfa...

Il y a moins d'habitants en Israël qu'à Paris. Ils se connaissent tous, ou presque. C'est aussi que Dora et Niounia viennent de la même région de Pologne, la Galicie orientale¹. Les juifs essaient de reconstituer tant bien que mal les communautés que les Allemands ont anéanties.

Les lois secrètes de l'autostop

Sur le bateau qui va de Haïfa à Venise, je danse avec Sharon, une Canadienne de Toronto.

– C'est drôle, à Athènes j'ai rencontré une Canadienne de Toronto.

– Il y a deux millions d'habitants à Toronto.

– Peut-être, mais elle avait les mêmes chaussures que vous.

– Ah... Elle ne s'appelait pas Harriet, par hasard ?

¹ Située aujourd'hui en Ukraine. Voir cartes dans *Une nouvelle vie, Malvina et Lonek le hussard*.

Le roi de l'autostop

– Le monde est petit.
 – Je lui ai dit : “Pour voyager, il faut des chaussures solides. Tant pis si elles ne sont pas jolies.”

– Vous ne voyagez pas ensemble ?
 – Nous étions ensemble à Londres et à Paris. Ensuite, je suis partie en Israël parce que je suis juive. Elle est allée en Grèce et en Allemagne. Moi, l'Allemagne, il n'en était pas question. Nous nous sommes donné rendez-vous à Londres.

Ouf, je l'ai échappé belle ! Je m'apprêtais à danser un slow langoureux avec Sharon et à lui tenir des propos tendres. Puisque j'ai embrassé Harriet (au risque d'être jeté en prison), je ne peux pas séduire sa copine. Ce serait une sorte d'adultère. Enfin, pas vraiment, mais il y a bien un commandement qui l'interdit. L'Éternel vous transforme en statue de sel pour moins que ça.

Le bateau s'arrête à Athènes, puis emprunte le canal de Corinthe. Je l'ai traversé en voiture avec Tom et Buddy au début de l'été. D'en haut, vu du pont, c'était vertigineux. D'en bas, ça me rappelle la cinquième avenue. Nous glissons entre deux falaises verticales de cent mètres de haut. Je scrute le ruban bleu du ciel.

– Regarde, Sharon... Tu vois les étoiles ?
 – J'en vois deux ou trois, oui.
 – C'est un phénomène que l'on étudie en physique. Quelqu'un qui se trouve au fond d'un puits peut voir des étoiles en plein jour.
 – Ce n'est pas un puits, c'est un canal. Nous voyons des étoiles parce que le soir tombe. Les gens qui se trouvent là-haut, sur le pont, les voient aussi.
 – Tu n'es pas sensible au mystère des choses.
 – Il y a suffisamment de mystère comme ça. Je n'ai pas besoin d'en inventer !

Le bateau transporte des automobiles dans ses larges flancs. Je commence à comprendre les lois secrètes de l'autostop. Je ne vais pas attendre pendant des heures sur une route près de Venise, en regardant filer des familles italiennes entassées dans leur Fiat. Je me force à bavarder avec toutes les personnes que j'entends parler français. Vous prenez le train ? Vous rentrez en France ? Vous avez une voiture ?

Un couple accepte de m'emmener à Lyon. Comme ils sont pressés, nous n'avons pas le temps de visiter Venise. Tant mieux : aucune image ne viendra brouiller celle que je grave dans ma mémoire quand le navire entre dans la ville. Le soleil levant inonde Venise de sa lumière rousse. Il voudrait bien réchauffer les vieilles pierres frileuses, réveiller les eaux assoupies, dissiper la brume pour mieux dessiner les contours des palais, mais la ville refuse d'émerger de sa torpeur. Je n'existe que dans vos rêves, murmure-t-elle.

J'ai oublié de leur demander si leur voiture était en bonne santé. Ils ont acheté la Simca des gens qui ont conduit Grétry du Lavandou à Brunoy. Elle tousse, elle

Le roi de l'autostop

s'étrangle, elle couine, elle soupire. Ils s'arrêtent toutes les vingt minutes pour qu'elle se repose.

– Elle est tombée en panne en Grèce, me dit le mari. Ce n'était rien, mais ils l'ont très mal réparée. Ils disaient qu'ils avaient les pièces, mais je les soupçonne d'avoir bricolé un replâtrage à leur manière.

– En plus, ça nous a coûté une fortune, ajoute la femme.

Nous sommes partis de Venise vers sept heures du matin. Nous traversons Turin au milieu de l'après-midi. Quatre cents kilomètres en neuf heures. Pas si mal. En Fiat, j'aurais mis une semaine. À la sortie de Turin, la route monte à l'assaut du Mont-Cenis. La pauvre Simca renâcle. Elle de la fièvre, des frissons, des vapeurs. C'est le mal des montagnes ! “Vous êtes trop lourds”, gémit-elle. “Sortez et poussez !” Elle râle, elle agonise. Elle revoit toute sa vie en un clin d'œil – l'usine bruyante, le concessionnaire jovial, son premier propriétaire qui était si soigneux et le suivant qui était si maladroit...

Ce serait cruel de la laisser souffrir plus longtemps. Il faut l'achever. Jetez-la dans un précipice ! Dans un dernier sursaut d'orgueil, elle atteint le col alors que la nuit tombe. Oui, mais maintenant il faut redescendre. Ses freins hurlent de terreur. Sa vue se brouille. Ses vieux phares fatigués éclairent tantôt la falaise, tantôt le vide. Où est la route ?

– Si tu vois un hôtel, suggère la femme.

– Nous en trouverons un à Modane. Encore une dizaine de kilomètres...

Comme nous passons devant la gare de Modane, je les prie de s'arrêter et je leur fausse compagnie. Vers onze heures du soir, je saute dans un Milan-Paris tout vide. Prévoyant, j'ai emporté ma *card of numerous family* !

Une lettre de Toronto

30 septembre 1962

Cher Jean-Jacques –

Pardonne-moi de ne pas avoir écrit plus tôt. Quand Sharon est arrivée à Londres et m'a parlé de toi, j'ai eu tellement envie de traverser la Manche pour te revoir avant de franchir cet abominable océan – mais c'était impossible, et ainsi nous ne pouvons partager, en dehors des mots, que le souvenir de quelques jours à Athènes. Je suppose que tu as compris ce qui s'est passé là-bas. Quand je t'ai rencontré pour la première fois, je ne savais pas exactement si tu me plaisais, mais quand tu es parti en Crète je me suis sentie très seule ; si bien que lorsque tu es revenu – ce dernier soir – j'ai su que je ressentais quelque chose, et quand nous nous sommes quittés j'en étais sûre et certaine. C'est triste que nous les femmes, nous n'arrivons pas à nous décider avant

Le roi de l'autostop

qu'il soit trop tard. Quand j'ai parlé de toi avec Sharon, c'était tellement étrange – presque comme si tu étais un fantôme qui émergeait de mes souvenirs...

[Je saute deux ou trois pages]

As-tu repris l'école ? Comment va Paris, cette ville affreuse ? Je te prie de m'écrire et de tout me dire sur toi, sur ta vie, sur Israël. Bien que les lettres ne puissent se comparer à la réalité d'un contact direct, nous devons nous en contenter pour le moment. Qui sait – peut-être nous reverrons-nous – je voudrais abolir tous les océans – Écris-moi vite.

Love,

Harriet.

Je réponds. Elle m'envoie une autre lettre. Je me creuse la tête pour écrire à mon tour. Je ne trouve rien. Je passe des heures devant la page blanche. C'est épuisant. J'arrive à fabriquer quelques phrases poussives. Elle sent que le cœur n'y est pas et s'abstient de poursuivre notre correspondance.

1963

Trois mille kilomètres

Je suis classé trois cent quarantième au concours de Polytechnique. Ils prennent trois cent vingt ou trois cent vingt-cinq élèves, en fonction du nombre de candidats qui démissionnent pour aller à l'École Normale Supérieure. Je dois quand même revenir de vacances début septembre et me présenter à l'école. L'armée est une institution très prévoyante. Elle ne veut pas être prise de court si une épidémie de choléra, de noyades ou d'antimilitarisme élimine deux fois plus d'élèves que d'habitude.

Je vais dans la grande agence Air France de l'aérogare des Invalides.

– Regardez, mademoiselle, j'ai un billet Paris-Lisbonne aller-retour.

– Eh, Isabelle, regarde ce billet... Première fois que je vois ça. Tu connais ce code ?

– Cadeau de la Direction Générale. Votre père est ministre ?

– Je l'ai gagné à un jeu télévisé, le Grand Voyage.

– Ah, je connais ce jeu... Bravo ! Vous voulez aller à Lisbonne ?

– Non, justement.

– Pourquoi pas ? C'est une ville charmante.

– J'aurais l'impression d'être coincé dans un cul-de-sac. Je ne veux pas aller en Espagne, parce que c'est une dictature, et d'ailleurs le Portugal aussi. Est-ce que je peux échanger mon billet ?

– Bien sûr. Vous pensez, un cadeau de la Direction !

– Où est-ce que je peux partir si je transforme mon aller-retour en un aller simple ?

– Eh bien, deux fois plus loin. Lisbonne, c'est à mille cinq cents kilomètres. Vous pouvez aller à trois mille kilomètres. À Moscou, par exemple.

– Ce que j'aime, c'est me balader en autostop. En Russie, on ne peut pas.

– Tel Aviv ?

– J'y étais l'année dernière.

– Le Caire ? Les Pyramides, la Vallée des Rois...

– J'ai peur d'avoir des ennuis à cause de mon visa israélien.

– Ou alors Istanbul.

– Ah, je savais que vous trouveriez quelque chose. Istanbul... Je me promène en Turquie, je reviens par la Grèce et l'Italie. Va pour Istanbul !

– Dis, Olivier, je peux t'emprunter ton sac ?

Le roi de l'autostop

- Lequel ?
- Ton marron. Pour partir en vacances.
- Oui, mais tu feras attention. J'y tiens beaucoup.
- Arrête ! Tu ne l'utilises jamais.
- Bien sur que si : quand je vais à l'école.
- Tu ne vas pas à l'école.
- Une fois par semaine, quand même.
- C'est toujours annulé à cause de ton conservatoire. De toute façon, tu sais que je suis très soigneux.

C'est un sac en faux cuir qui se porte en bandoulière. Je le garderai dans la cabine de l'avion. J'emporte aussi une valise pas trop grosse. Ma mère a préparé une montagne de vêtements.

– Mais maman, je n'ai pas besoin de trois pantalons. Deux suffisent : un sur moi, un de rechange. Il faut que tout rentre dans la valise. Le veston, je ne le mettrai jamais. Je vais dans des pays chauds.

– Tu seras peut-être invité à une soirée habillée. Si les gens d'Air France te présentent à l'ambassadeur.

– J'emprunterai un veston au fils de l'ambassadeur.

Le 10 juillet à trois heures de l'après-midi, je m'embarque dans la Caravelle d'Air France. C'est la grande nouveauté : un avion à réaction cent pour cent français. Quand le général de Gaulle va rendre visite à son copain Adenauer, il voyage en Caravelle. S'il veut aller voir le président Johnson, il doit accepter de monter dans un Boeing, parce que la Caravelle ne peut pas parcourir plus de mille kilomètres sans escale. Incapable de voler jusqu'à Istanbul d'un seul coup d'aile, elle doit s'arrêter à Milan et Athènes pour se remplir la panse de kérosène.

Les hôtesse sont aux petits soins.

– On nous a prévenues... Vous êtes un V.I.P.

– J'ai droit à une double ration de bonbons ?

– Triple ration, si vous voulez... Quand nous aurons atteint notre altitude de croisière, je vous emmènerai dans le poste de pilotage.

L'ennui, c'est que l'avion n'arrive pas à choisir une altitude de croisière. Ici ? Non, c'est un peu haut... Si je descendais de cent mètres ! Yououp ! Ah, comme c'est amusant. Grisant, même... Je remonte et je recommence. Youououp ! L'hôtesse hésite.

– Hmm, vous voulez venir dans le poste ?

– Peut-être tout à l'heure. Je crois qu'il vaut mieux que je garde ma ceinture...

Le roi de l'autostop

Le commandant de bord pense comme moi. “Veuillez attachez vos ceintures, haut-parle-t-il. Nous survolons les Alpes. Ces petites turbulences sont provoquées par des courants de convection. C’est un phénomène normal en été...”

Je reste bien calé au fond de mon siège. J’ai découvert un sac en papier dans le dossier de devant. Si je vais dans le poste... Est-ce qu’ils ont des sacs en papier, là-bas ? Je trouve que l’hôtesse pourrait s’asseoir à côté de moi et me tenir la main, c’est la moindre des choses puisque je suis un V.I.P. Au lieu de ça, elle s’occupe d’une dame qui se sent mal. Elle ouvre une petite trappe dans le plafond, en extrait un masque à oxygène qu’elle fixe sur le visage de la dame. Les Alpes ressemblent à des gâteaux pointus couverts de sucre, mais je n’ai pas faim.

Je m’installe dans le poste de pilotage entre Milan et Athènes. Nous survolons la mer Adriatique. Le commandant me montre une vague ligne sur la gauche.

– C’est la Syldavie.

– Et bientôt, nous verrons la Bordurie...

– Je vois que vous connaissez vos classiques. En fait, c’est la côte dalmate, c’est-à-dire la Yougoslavie. Bientôt, nous verrons l’Albanie. Si nous pouvions obliquer un peu et survoler les terres, nous arriverions plus vite à Athènes.

– Vous ne pouvez pas ?

– Les Albanais nous interdisent leur espace aérien. Ils croient que le monde entier veut les espionner. Ils ressemblent aux Bordures.

– Tintin saute de l’avion sans parachute. Il ne peut pas mourir, donc il tombe dans une charrette pleine de foin.

– Je vous déconseille de tenter ce coup-là !

Istanbul, dix heures du soir. Les hôtesse m’offrent une place dans leur petit autocar.

– Nous vous emmenons en ville, si vous voulez. Où allez-vous ?

– Je ne sais pas.

– Vous n’avez qu’à prendre une chambre à l’hôtel des Janissaires, où nous descendons. Vous verrez, c’est très bien.

Comme il est près de minuit, je suis leur conseil. Horrible erreur ! Le lit est trop grand, la moquette trop profonde, la salle de bain trop clinquante. En louant cette chambre de V.I.P., j’annule tout le bénéfice de mon billet gratuit. En plus, cet hôtel se trouve dans le quartier des affaires. L’église Sainte-Sophie, la Mosquée Bleue et tout ça, c’est de l’autre côté de la Corne d’or, l’estuaire qui coupe la ville en deux.

Le harem et le trésor

Dès que le jour se lève, je saute hors de mon lit à trois places. Le petit Spirou qui porte ma valise me montre un autobus.

Le roi de l'autostop

- Il va à Sainte-Sophie.
- Comment dit-on “merci” en turc ?
- *Teshékur édérim*.
- Eh bien, *teshékur édérim* !

Quand l'autobus descend vers la Corne d'or, on aperçoit sur l'autre rive les mosquées aux amples coupoles de la ville ancienne. Leurs minarets ressemblent à des crayons bien taillés. Si j'étais un djinn¹ calligraphe, je les arracherais pour dessiner des arabesques dans le ciel.

Des voitures foncent dans tous les sens, ce qui n'empêche pas des milliers de piétons de traverser les rues en courant. Je ne sais pas si tous les Turcs sont nerveux, ou seulement les habitants d'Istanbul. Ils n'ont même pas pris le temps de construire un pont au-dessus de la Corne d'or. On franchit l'estuaire sur un pont de bateaux tout tremblotant.

Je trouve un YMCA² près du palais de Topkapi. Je m'installe dans un dortoir qui me rappelle ceux de Mimizan. La nuit me coûtera à peu près ce que j'ai donné comme pourboire au petit Spirou ce matin.

Mes voisins sont suédois, suisse, américain. Le Suédois nous emmène voir une église byzantine toute moisie.

- Elle a plus de mille ans. C'est écrit dans mon guide.
- En suédois, tiens. Tu peux nous dire tout ce que tu veux.

Nous passons un moment dans la grande mosquée qui domine la Corne d'Or. On enlève ses chaussures, on s'assoit sur les immenses tapis qui couvrent le sol. Les gens qui ont inventé ce système savaient se reposer. C'est ça qui manque à New York : des mosquées. Encore mieux que les bancs publics.

Les tapis ont tourné la tête de notre Américain. Alors que nous déambulons dans les sombres boyaux du Grand Bazar, il se met à marchander avec un boutiquier.

– Gosh ! Beaucoup moins cher qu'à Buffalo. Il a déjà baissé son prix de cinquante dollars.

– Il y a encore de la marge. Je parie qu'il a doublé le prix de son tapis juste parce que tu es blond.

- Il est énorme. Comment vas-tu le transporter ?
- Je l'attacherai à ma valise avec des sangles.

Dans le bazar, on peut changer de l'argent sans cérémonie. On gagne vingt pour cent par rapport au taux officiel. À l'hôtel des Janissaires, ils ne m'ont même pas donné le taux officiel. J'aurais dû leur voler des serviettes.

¹ Djak.

² "Young Men's Christian Association". On prononce : Ouaille aime scier. C'est une sorte d'auberge de la jeunesse.

Le roi de l'autostop

Le lendemain, nous visitons encore deux mosquées et puis nous prenons l'autobus pour aller voir un château au bord du Bosphore, à une vingtaine de kilomètres d'Istanbul. J'entends parler français.

– Ils sont plus forts pour les mosquées que pour les châteaux.

– Ils devraient le transformer en hôtel. De là-haut, on a sûrement une belle vue sur le Bosphore.

Ce sont des étudiants qui voyagent en groupe. En France, je n'oserais jamais aborder une jeune fille que je ne connais pas. Ici, la solidarité qui rapproche des compatriotes à l'étranger change les règles du jeu, si bien que j'engage la conversation avec une jolie blondinette sans hésiter une seconde.

– C'est à vous, le petit bateau-mouche là-bas ?

– Il nous a amenés ici, mais ce n'est pas ma propriété personnelle.

– Je crois que je vais rentrer avec vous à Istanbul. Un Français de plus ou de moins, ils ne verront pas la différence. Comment vous appelez-vous ?

– Agathe.

– C'est incroyable. Je me disais justement que vos yeux ressemblaient à des agates.

– Ça, c'est un peu trop facile.

– Ce sont vos parents qui ont cédé à la facilité en vous donnant ce prénom.

– Ils n'avaient pas encore vu mes yeux, je pense. Ils aimaient peut-être Agatha Christie.

– Ou Baudelaire.

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?

– Oui, mais regardez : ici la cité est blanche et c'est la mer qui est noire !

– Vous habitez dans une immonde cité ?

– À Paris.

– Dans quel quartier ?

– Rue de Varenne.

– Je me disais bien. Nous nous sommes déjà vus dans la rue, c'est sûr. J'habite au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue de Solférino. Vous êtes étudiante ?

– J'entre en khâgne au lycée Fénelon.

– Ah oui ? Moi, je suis en Maths Spé à Louis-le-Grand. Vous connaissez Armelle Le Goff ?

Le roi de l'autostop

- Vaguement. Elle est dans une autre khâgne.
 - Son frère était en classe avec moi. Il vient d'être reçu à Polytechnique. J'ai été recalé, donc je vais recommencer une année de Maths Spé.
 - Et vous, est-ce que vous connaissez Jean-Claude Portal ?
 - Bien sûr. Il est dans ma classe.
 - Je connais son grand-père.
 - Le sénateur ?
 - Mon père est sénateur aussi. C'est le sénateur des Français de l'étranger.
 - Original, comme métier. Il doit avoir des clients dans le coin, je veux dire des électeurs.
 - Oui. Il m'a donné des noms, mais je ne suis pas allée les voir.
- Je retourne à Istanbul en bateau avec Agathe et les autres Français.
- Qu'est-ce que vous faites, ce soir ?
 - Nous repassons par notre hôtel, ensuite nous allons dîner dans un restaurant en plein air.
 - Votre chef, c'est le jeune homme là-bas ? Je vais lui demander si je peux dîner avec vous, en payant ma part. Où est votre hôtel ?
 - C'est l'hôtel Birlik, à côté de la Mosquée Bleue.
- J'accompagne le groupe jusqu'à l'hôtel. Eh, plus fort que du roquefort : une chambre à deux lits coûte à peine plus cher qu'une nuit dans le dortoir du YMCA. Il me suffit de la partager avec le Suédois ou quelqu'un d'autre pour économiser des sous. Je déménagerai demain matin, parce que j'ai déjà payé pour ce soir.
- Non, ce n'est pas pour dormir sous le même toit que la belle Agathe. Je dîne à sa table, nous parlons du quartier latin, mais la même barrière invisible me sépare d'elle que des sœurs de mes copains de classe. Ces jeunes filles distinguées du sixième et du septième arrondissement me font peur. Déjà que je suis juif. Et puis j'ai grandi dans un quartier populaire. Je jouais à la marelle et à chat perché sur les trottoirs du boulevard Saint-Marcel avec les élèves de l'école communale. Je les trouve trop polies. Leurs voyelles sont plus longues que les miennes. Elles ressemblent (en plus jeunes) à mesdames Mouton-Duvernay et de la Mésange, qui jouent au bridge avec ma mère.
- D'ailleurs, je ne dormirai pas sous le même toit qu'elle.
 - Vous restez combien de temps à Istanbul ?
 - Demain à deux heures, nous nous embarquons sur un bateau russe pour faire le tour de la mer Noire. Nous ferons escale en Bulgarie, en Roumanie, à Odessa, à Yalta, à Astrakhan.
 - Et demain matin ?
 - Nous allons visiter le palais de Topkapi. Départ à huit heures, je crois.

Le roi de l'autostop

Je me lève à l'aube, je boucle ma valise, je suis prêt à sept heures. Zut, j'ai oublié d'en parler au Suédois...

– Un petit hôtel très propre, à côté de la Mosquée Bleue. C'est mieux qu'ici, et surtout moins cher.

– Je m'en vais demain. Pour une nuit, cela ne vaut pas la peine.

– Ici, il n'y a que des jeunes messieurs chrétiens. Là-bas, il y a aussi des jeunes dames.

L'Américain tend l'oreille.

– Des dames ? Où ça ?

Je pars avec lui.

– Pas si facile que ça à transporter, ton tapis.

– En fait, c'est un tapis volant, mais je n'ai pas mon permis.

Vite, vite... j'ai rendez-vous à huit heures !

– Bonjour, Agathe.

– Tiens, quelle surprise... Comment ça va ? Tu es tout rouge.

– J'ai couru avec ma valise. En la posant dans ma chambre, je me suis aperçu que j'ai oublié mes sandales au YMCA.

– Tu pourras aller les chercher plus tard.

– Je ne sais pas. J'avais peut-être envie de les perdre, inconsciemment. Ma mère me les a achetées pour ce voyage. Elles me faisaient mal. J'aime mieux mes tennis. J'en ai assez que ma mère m'achète des trucs. Quand j'avais cinq ans, ça allait, mais maintenant j'en ai dix-huit.

– C'est le bon âge pour couper le cordon ombilical.

J'accompagne les Français dans le palais de Topkapi. Le harem les déçoit.

– C'est un peu vide.

– Ils pourraient faire payer l'entrée beaucoup plus cher s'ils mettaient des odalisques.

– Même avec des femmes en cire, ce serait déjà bien.

Ils n'apprécient pas non plus le trésor.

– Le trésor dans le film *L'île au trésor*, il est mieux que ça.

– Et le trésor d'Ali-Baba. Sésame ouvre-toi !

– Le trésor de Rackham le Rouge !

– C'est parce qu'ils mettent les trucs séparément dans des vitrines. Ils devraient tout entasser dans une grande malle jusqu'à ce que ça déborde.

– Les diamants et les rubis ne brillent pas assez. Il faudrait un meilleur éclairage.

– C'est surtout le gardien qui est minable. On a l'impression que le trésor n'a aucune valeur. Ils devraient mettre au moins trois gardes avec des mitraillettes !

Le roi de l'autostop

Les Hollandaises

Le départ d'Agathe m'attriste. Je tombe amoureux trop vite. Je la connais depuis moins de vingt-quatre heures. Je dois apprendre à contrôler mes pulsions... Pour me consoler, je pars visiter Sainte-Sophie avec deux Hollandaises qui habitent à l'hôtel Birlik. Leur solidité paysanne contraste avec la grâce d'Agathe. Je suis passé du monde de Fragonard à celui de Brueghel l'ancien.

– Nous avons traversé la France pour aller en Espagne, et puis nous avons suivi la côte de la Méditerranée jusqu'ici.

– Vous voyagez comment ?

– Ben, en stop.

– En autostop depuis la Hollande en passant par l'Espagne, ça fait un beau trajet.

– Nous allons à Téhéran, ensuite nous rentrons chez nous.

Dix minutes leur suffisent pour décider qu'elles n'aiment pas Sainte-Sophie.

– C'est trop grand. On se sent plus près de Dieu dans une petite église¹ à la campagne.

– Si nous allions voir la Mosquée Bleue ? Tu viens avec nous ?

Au bout de dix minutes :

– C'est une mosquée, quoi.

– Elle n'est pas si bleue que ça.

– Quelqu'un m'a parlé d'une grande citerne souterraine...

Nous allons visiter la citerne, qui date de l'époque romaine. Des centaines de colonnes sont plantées dans l'eau comme des roseaux géants.

En sortant :

– J'en ai assez, de tous ces vieux trucs. Ils ont peut-être un parc d'attractions, dans cette ville, avec des montagnes russes et des manèges.

– Ou un zoo...

– Oh oui, un zoo, ce serait bien.

Elles interrogent deux jeunes Turcs qui passent par là. Ils sont ravis de l'aubaine.

– Zoo ? Animaux ? Oui, mais loin. Prendre autobus.

– Nous montrer vous. Moi Mehmet.

– Moi Ali. Quel pays vous ?

– Hollande. Amsterdam.

– Et moi France.

Ils sont contents d'exercer leur anglais. Ils ont besoin d'apprendre cette langue, car ils étudient le commerce. *Tiger. Monkey. Kangaroo*. Tiens, un animal que je n'ai jamais vu dans un zoo...

– Regardez, dans cet enclos, la pancarte : *canis domesticus vulgaris* !

¹ Sainte-Sophie était une église à l'époque byzantine, mais les Turcs l'ont transformée en mosquée.

Le roi de l'autostop

- Qu'est-ce que c'est, comme animal ? Un chacal ?
- Mais non, un chien.
- *This is dog.*
- Un chien dans un zoo ? Ils sont fous !
- Pourquoi pas ? C'est un animal comme un autre.
- Dans ce cas, ils pourraient mettre aussi des gens.
- Ils iraient dans les prisons : “Si vous voulez, au lieu de rester ici, vous pourriez vivre derrière des barreaux au grand air. Vous verriez du monde, ce serait distrayant.” Sur la pancarte, ils écriraient : *homo sapiens sapiens pas assez sapiens...*

Mon *roommate* américain va en Grèce. Si je l'accompagne, je rendrai visite à Katia Wittgenstein. Elle passe ses vacances sur une île chez une copine de classe qui est grecque. Ou alors je vais à Téhéran avec les Hollandaises. Je verrai du pays. Je pourrai toujours aller en Grèce ensuite.

J'espère que les Hollandaises voudront de moi... Mais oui. Je crois même que mon offre les soulage. Là-bas, c'est l'Asie. Un continent inconnu, des régions peu sûres. Elles m'engagent comme garde du corps !

- Quand partons-nous ?
- Après-demain.
- Demain, nous allons à la plage avec Mehmet et Ali. Tu peux venir avec nous.

Comme je me lève plus tôt qu'elles, je vais au consulat d'Iran acheter un visa. Si nous étions en France, ce serait fermé, puisque nous sommes le quatorze juillet.

Mehmet porte un grand sac plein de serviettes, Ali un panier contenant un pique-nique. Nous prenons un *vapür* jusqu'aux îles des Princes, dans la mer de Marmara, à une demi-heure d'Istanbul.

- Plage autre côté de l'île.
- Pas voitures sur l'île.
- Sur le dos de l'âne nous.

C'est la première fois (et la dernière, je suppose) que je me promène à dos d'âne. Ma conclusion : vive le vélo !

L'année dernière, j'ai trimballé ma valise en Italie, en Grèce et en Israël. Elle me paraît inutile, tout à coup. Je n'ai qu'à la laisser ici, la reprendre au retour... Je fourre mes affaires de toilette, une chemisette de rechange et un anorak en nylon dans mon sac d'écolier. Ma mère m'a acheté plusieurs chemises à manches courtes en nylon : “C'est facile à laver, ça sèche vite et tu n'as pas besoin de les repasser.” Je laisse dans la valise mon deuxième pantalon, mon tricot pour les nuits fraîches, mes pyjamas, mes chaussettes et mes sous-vêtements. Je mets mon maillot de bain en guise de slip,

Le roi de l'autostop

ainsi je n'aurai pas besoin de me changer quand je voudrai me baigner dans la mer Noire ou dans une rivière. Au lieu de laver des chaussettes, je laverai mes pieds.

Les chutes du Niankara

Nous nous levons à six heures. Je confie ma valise au patron de l'hôtel Birlik.

– Je reviendrai dans quinze jours.

Nous descendons à pied jusqu'à la Corne d'Or. Je me sens tout léger avec mon petit cartable. Ces pauvres Hollandaises me font pitié à ployer sous leurs énormes sacs à dos. Je ne comprends pas pourquoi elles n'ont pas suivi mon exemple. Ma mère m'a enseigné qu'un galant homme doit porter les bagages des dames, mais si un sac de cent kilos m'aplatit comme une crêpe j'aurai l'air malin.

Nous prenons un bac pour franchir le Bosphore. Ce détroit, qui relie la mer Noire à la Méditerranée, sépare l'Europe de l'Asie par la même occasion. Mes camarades sont tout émues.

– Je pose le pied en Asie !

– Attention ! Tu as posé le pied gauche en premier...

Après avoir traversé un petit faubourg, nous arrivons sur la route d'Ankara vers huit heures. Les voitures sont rares, mais cela n'a aucune importance. En voyant mes deux copines agiter les bras comme des moulins et prendre des poses marilyn-monroesques, tous les conducteurs s'arrêtent. Je comprends comment elles ont réussi à traverser l'Europe sans se fatiguer...

Elles trouvent très amusant de parcourir cent mètres avec un Turc éberlué par leur chevelure blonde et leur gros rire, mais moi je ne ris pas.

– Écoutez, nous ferions mieux de refuser poliment les gens qui restent dans le quartier. Pendant que nous roulons jusqu'à la rue suivante, la voiture qui nous dépasse, là, est peut-être en train d'aller à Ankara. Si nous étions restés sur place, elle se serait arrêtée comme les autres et nous serions dedans.

– Ah oui... Tu as raison. Vous, les Français, vous êtes très logiques.

– Nous allons faire comme tu dis. C'est mieux si nous arrivons à Ankara avant la nuit.

Nous sommes secoués comme des pruneaux dans la benne d'un camion qui nous amène à l'entrée d'Izmit. Je traverserais bien la ville à pied pour me dégourdir les jambes, mais les moulins blonds font déjà tourner leurs ailes. On n'a pas envie de se dégourdir les jambes quand on est chargée comme un baudet ! Deux policiers, trouvant notre attitude suspecte, nous demandent des explications. Les Hollandaises leur font les yeux doux, si bien que nous finissons par traverser Izmit en voiture de police.

Nous montons dans un véhicule de marque incertaine. Un croisement entre une Opel et une Mercedes, qu'un émule du professeur Frankenstein aurait fabriqué en

Le roi de l'autostop

assemblant des morceaux arrachés à plusieurs cadavres. Le conducteur nous dit : “Je vais à Adapazari.” Il devrait ajouter : “Si Dieu le veut”... À chaque cahot, je crains que son Opcedes ne se décompose comme dans un film de Mack Sennett.

Nous mangeons un *kebab*, un plat de mouton au riz, à Adapazari. Nous marchons un peu pour sortir de la ville.

– Regardez, les filles, si vous avez mal aux dents, un dentiste !

– Il y avait des pancartes comme celle-là à Istanbul.

La pancarte, accrochée à la façade d'une maison, montre une molaire de deux mètres de haut, surmontée par des caractères chinois.

– On dirait que tous les dentistes sont chinois.

– C'est un Chinois qui parle turc, tu crois ?

– Pas besoin de parler. Tu lui montres la dent qui te fait mal, il l'arrache et puis voilà.

Au début de l'après-midi, nous parcourons une lande désolée sur une route toute droite, à une centaine de kilomètres d'Ankara. Nous sommes assis tous les trois sur le siège du passager d'une camionnette. Soudain, la route paraît s'arrêter au pied d'une falaise grise qui monte jusqu'au ciel. Ou plutôt, c'est étonnant, la route pénètre dans la falaise et d'ailleurs nous fonçons sans ralentir... Je ne vois ni tunnel ni porte... Ah ah, suis-je bête ! C'est simplement un orage, un déluge, une rivière verticale, les chutes du Niankara. Dès que le mur liquide nous happe, il fait aussi noir qu'en pleine nuit. Des trombes d'eau frappent sauvagement notre toit et notre pare-brise. Les essuie-glace résistent un moment, puis jettent l'éponge. Des éclairs trouent l'obscurité, le tonnerre s'amuse à imiter une avalanche de rochers, la pluie redouble. Les Hollandaises tremblent comme des feuilles, moi je ne peux pas m'empêcher de rire.

– Pourquoi tu ris ?

– Je pense à la voiture toute bricolée qui nous a emmenés à Adapazari. Je me demande si elle résisterait à ce genre de douche.

– Tu ferais mieux de te demander si la camionnette va tenir le coup.

– Elle continue à rouler. Pas très vite, mais elle avance. Regarde sur le volant : Ford. C'est du solide.

Le Ciel n'a sans doute pas grand-chose à nous reprocher. Au lieu de nous arroser pendant quarante jours, il ferme le robinet au bout d'un quart d'heure. Le conducteur, qui a fait de gros efforts pour se maintenir au milieu de la route, paraît soulagé. Il adresse de longues litanies de reproches, à moins qu'il s'agisse de remerciements, au Ciel, ou peut-être à son fidèle Ford.

Le roi de l'autostop

Nous arrivons à Ankara au milieu de l'après-midi. Tiens, une librairie Hachette ! J'entre pour consulter un guide de la ville.

– Ils disent que l'on dort pour pas cher à la Cité Universitaire.

– Tu peux regarder où est le consulat d'Iran ?

– Qu'est-ce que tu veux faire au consulat d'Iran ?

– Eh bien, prendre un visa.

– Vous n'avez pas de visa iranien ?

– Toi tu en as ?

– Bien sûr. Je l'ai pris à Istanbul. Quand vous m'avez dit que vous alliez à Téhéran, j'ai pensé que vous l'aviez fait vous aussi.

Un autobus nous emmène sur la colline où se trouvent les ministères et autres bâtiments officiels. Nous nous précipitons au consulat d'Iran. Mille tonnerres ! Le gardien est en train de fermer la porte. Les Hollandaises tentent de l'enjôler.

– Cinq minutes ! Vous pouvez attendre cinq minutes...

– Nous avons juste besoin d'un petit visa.

– Je laisse entrer vous et alors ? Tous déjà partis. Personne pour donner visa !

– C'est cet orage de malheur qui nous a retardés.

– Tant pis. Nous viendrons demain matin à la première heure.

– Demain fermé.

– Fermé ? Demain ?

– Anniversaire du Shah.

Elles discutent vivement dans leur langue rugueuse.

– Nous retournons à Istanbul.

– Nous rentrons en Hollande.

– À cause d'un délai de vingt-quatre heures ? Nous pourrions trouver des choses à faire demain. Ils ont peut-être un zoo.

– Il n'y a pas assez de voitures sur les routes. Si nous continuons comme aujourd'hui, ce sera trop long.

– Il n'a qu'à fêter son anniversaire sans nous.

– Ben moi, maintenant que je suis venu jusqu'ici, je vais continuer.

En Europe, les administrations ne ferment pas sous n'importe quel prétexte. On devine des complications orientales. Ah, il ne fallait pas aborder l'Asie du pied gauche ! Ce qui les a vraiment tourneboulées, c'est l'orage. Dans nos pays civilisés, la nature n'est pas aussi brutale. Après un tel orage, on peut tout craindre : des tremblements de terre, des tornades, des raz-de-marée, des pluies de sauterelles. Et aussi, le dentiste chinois... Nous arrivons dans des régions où il vaut mieux éviter de tomber malade.

– Vous partez demain matin ?

Le roi de l'autostop

– Tu as remarqué, nous sommes passés devant la gare routière. Nous allons voir s'ils n'ont pas un autocar de nuit.

– Un autocar de nuit ? Bonne idée.

Je les accompagne. J'ai découpé une petite carte de la Turquie dans une brochure que j'ai trouvée sur ma table de nuit à l'hôtel des Janissaires. Pour le prix que coûtait la chambre, ils auraient pu donner une carte plus précise. Voyons... Je dois passer par Erzurum pour aller en Iran. La route directe d'Ankara à Erzurum, par Kayseri et Sivas, est représentée par un trait si fin qu'il paraît même pointillé à certains endroits. Je pourrais rejoindre la mer Noire à Samsun, longer la côte jusqu'à Trabzon, me baigner. Trabzon, c'est l'antique Trébizonde. Une ville dont le nom existe en français, ça mérite sûrement le détour. J'achète un billet pour Samsun. L'autre route m'intrigue, avec ses pointillés. J'irai voir au retour.

Les deux Hollandaises montent dans l'autocar d'Istanbul vers six heures.

– Au revoir, les filles. Bon voyage !

– Bonne continuation, Frenchman !

Une heure plus tard, l'autocar de Samsun quitte la gare. L'adjoint du chauffeur passe dans l'allée centrale avec une bouteille d'eau de Cologne. Les passagers tendent les mains, se rafraîchissent le visage. C'est une excellente coutume, mais j'aimerais mieux des sièges à dossier inclinable et des toilettes comme dans un Greyhound.

Où est La Mecque ?

Quand je ferme les yeux, je vois une bousculade d'images : des routes qui s'étirent comme de la guimauve, des paysages qui défilent trop vite, des maisons blêmes, des villages indistincts, et puis le ciel liquéfié qui nous tombe sur la tête. Une pluie noire crépite dans mes rêves. J'émerge du sommeil sans trop savoir... Où ? Quand ? Autancar... Tankara... Un vague parfum d'eau de Cologne. Déjà l'aube blanchit les vitres. Lundi ? Mardi ? La pluie a franchi la barrière qui sépare le rêve de la réalité. Elle délave le paysage endormi. Ce n'est pas une averse qui chante ou qui raconte une histoire, mais une pluie sourde et aveugle, une pluie qui ne veut rien savoir. J'aperçois des formes vagues qui ressemblent à des entrepôts et à des usines. Je devine au loin des grues et des mâts. Nous entrons à Samsun.

L'horloge de la gare routière dit cinq heures du matin. Me mettre au bord de la route sous la pluie ? Si je conduisais une voiture, j'aurais pitié du pauvre autostoppeur mouillé, mais j'hésiterais à le prendre à bord. Autant poser une serviette gorgée d'eau sur le siège. Une vapeur tiède va envahir l'habitacle et embuer le pare-brise. La créature dégoulinante du lac noir – je veux dire, de la mer Noire. Un autocar part pour Trabzon à six heures. Tentant. Le billet ne coûte que quelques francs. J'ai le temps de

Le roi de l'autostop

manger une galette et un fromage de brebis en buvant du thé noir bien sucré. Les Turcs disent "tchaille"¹.

Moi qui pensais nager dans la mer Noire... La pluie s'obstine, butée, morose, insolente. Ce qui est bête, c'est qu'ils ont oublié de goudronner la route. Les camions creusent des ornières qui ressemblent à des baignoires pleines d'eau boueuse. L'autocar les contourne de son mieux en décrivant une trajectoire sinueuse, en avançant par à-coups. Il ne va pas vite, mais il rattrape de temps en temps un camion qui rampe comme une limace. Il n'arrive pas à dépasser le camion. Il accélère, il se déboîte, le moteur gémit... Attention, un gouffre, un borbier ! Il se bloque, il revient à droite, il reprend sa respiration. À des centaines de mètres en contrebas, les vagues écument de rage en attaquant des rochers qui résistent bravement, car ils sont forts comme des Turcs. L'autocar s'énerve, ronge son frein, repart à l'assaut. Les passagers retiennent leur souffle. Oui, encore un petit effort, ça y est !

Vers midi, nous arrivons à Ordu. Si je me fie à ma carte, nous avons parcouru cent cinquante kilomètres en six heures. J'achète une sorte de sandwich à la viande. Beh... Trop gras ! Comme j'ai appris qu'on ne jette pas la nourriture, je me force à l'avaler jusqu'à la dernière miette. Si l'autocar continue à zigzaguer, à accélérer, à freiner brusquement, je vais me sentir très mal.

Une jeune fille traverse l'allée centrale et vient s'asseoir à côté de moi. Elle parle allemand.

– Vous êtes allemand ?

– Non, français.

– Ah, je ne connais pas le français.

– Je parle un peu allemand.

– J'ai appris l'allemand à l'école. Je veux étudier à l'université en Allemagne. Mon oncle travaille à Düsseldorf, je pourrais habiter chez lui. Vous allez à Trabzon ?

– J'y passerai peut-être la nuit. Ensuite, je vais à Erzurum, puis en Iran...

Soudain, l'autocar s'arrête. Une ornière plus profonde que les autres ? Un éboulis ? Le chauffeur se tourne vers nous et commence un discours véhément. Je crois qu'il décrit la catastrophe naturelle qui nous empêche de continuer. Il lève les bras, il s'emporte. Si grave que ça ? La montagne est tombée dans la mer, je ne vois pas d'autre explication. J'interroge ma voisine.

– La route est coupée ?

– Non. Il est fâché parce que je vous parle. Je n'ai pas le droit. Je suis assise du mauvais côté de l'allée. Il ne repart pas tant que je ne retourne pas à ma place. Excusez-moi... Au revoir.

¹ C'est le mot chinois qui a donné "tea" et "thé".

Le roi de l'autostop

C'est alors que je remarque que les hommes sont assis d'un côté et les femmes de l'autre. À Istanbul, les sexes n'étaient pas séparés dans l'autobus. Nous sommes loin d'Istanbul... Mes Hollandaises n'auraient pas aimé cette affaire-là. Elles n'étaient pas si bêtes. Elles ont deviné ce qui les attendait : des régions rudes, où les femmes libres risquent gros. Elles ont pensé que ma protection serait insuffisante.

Nous arrivons à Trabzon vers la fin de l'après-midi. Comment le mot "Trébizonde" est-il entré dans ma mémoire ? J'ai bien dû le lire ou l'entendre quelque part. Racine l'a peut-être mentionné dans *Bajazet*, qui se passe chez les Turcs.

Ô puissant Bajazet, tu règues sur le monde
De Bagdad à Tunis, d'Alep à Trébizonde.

Dans la Trébizonde de mon imagination, de riches marchands viennent acheter des soieries de Chine pour le tsar de toutes les Russies. Des caravanes attendent aux portes de la ville, des navires aux voiles blanches se pressent dans le port. Des princesses mélancoliques, enfermées dans de hautes tours, regardent la mer en fredonnant des mélodies étranges. La réalité me déçoit : Trabzon ne se donne aucun mal pour mériter son beau nom français. C'est une ville turque comme les autres, dominée par les minarets de ses mosquées. J'ai vu de vagues remparts depuis l'autocar. Il reste peut-être d'autres traces de l'ancienne cité. Dès que la pluie s'arrête, je pars les rechercher.

En attendant, je visite un monument très ancien : l'hôtel de Trabzon. Le patron, aussi placide qu'un poussah de porcelaine, fume le narguilé en observant la lente glissade des gouttes sur la vitre. Je vous dérange, peut-être ? Il pose sur moi un regard dénué de toute curiosité. Pourtant je ne ressemble pas aux voyageurs de commerce turcs qui fréquentent son établissement. Si ça se trouve, j'arrive de la lune. Rien ne l'étonne. Il se lève sans hâte. Une chambre ? Pourquoi pas ? Numéro quatre, au premier étage.

Les voyageurs de commerce ne sont pas exigeants. Ils se contentent d'un lavabo avec un robinet d'eau froide. S'ils veulent une douche chaude, ils vont au bain public. Ils ne réclament pas l'électricité. Quand la digestion d'un sandwich à la viande trop gras leur irrite l'intestin, ils descendent aux cabinets dans la cour sans protester. Ils acceptent les petits désagréments de la vie. Les draps sont sales ? On ne peut pas les laver, car la pluie les empêcherait de sécher. Des punaises ? Personne n'est jamais mort d'une piqûre de punaise.

Je dis punaises, mais j'ignore le nom des sales bêtes qui se régalaient de mon sang tout au long de la nuit. Des puces ? Des poux ? Des tiques ? Non seulement les

Le roi de l'autostop

insectes amateurs de chair humaine ont toujours adoré la mienne, mais je suis bien plus sensible à leurs morsures que les autres gens : mon corps se couvre de plaques rougeâtres, ça me démange, je me gratte, ça saigne, les croûtes s'accrochent à ma peau pendant des mois... Je me lève donc de mauvaise humeur. De ma fenêtre, je vois que des carrioles pleines de légumes spongieux, tirées par des chevaux fumants, envahissent la place du marché. Ainsi, la pluie continue de vouloir embêter le monde.

Découragé, je cède à la facilité et monte dans l'autocar d'Erzurum. Je m'adresse de vifs reproches : et alors, c'est un voyage en autostop ou en autocar ? Si j'avais emporté un petit miroir, je me regarderais dans le blanc des yeux :

– Dis, Jean-Jacques, est-ce que tu n'as pas peur, par hasard ?

Je suis une poule mouillée, et je ne dis pas cela à cause de la pluie. Déjà, j'ai traversé les États-Unis en Greyhound parce que je craignais d'affronter les bandits du Far West. Pas plus courageux que les Hollandaises.

Plus nous nous éloignons de la côte, plus les villages paraissent pauvres. Dans la petite ville de Gümüsane, où l'autocar s'arrête une vingtaine de minutes, je commande une sorte de crêpe et un verre de thé dans un café. Alors que la Turquie utilise l'alphabet latin depuis quarante ans, le patron rédige la note en caractères arabes comme au temps de l'empire Ottoman.

Après Gümüsane, la route, ou plutôt la piste, serpente dans des montagnes boisées. Entre Samsun et Trabzon, l'autocar trouvait toujours un village où faire halte à l'heure de la prière, ce qui permettait aux passagers de se prosterner sur le tapis d'une mosquée. Faute de village, le chauffeur s'arrête au milieu d'une forêt. Les femmes et les enfants se dégourdissent les jambes. Les messieurs sortent leur tapis de prière portatif. Ils paraissent perplexes, semblent chercher quelque chose. Un carré de mousse pas trop mouillé ? Non : La Mecque.

Les uns se tournent à droite, les autres à gauche. Il ne pleut plus, mais le ciel reste gris. Les passagers commencent à se disputer. Le chauffeur montre une direction du doigt et dit (je comprends le turc comme si c'était du français, d'un seul coup) :

– Je m'arrête dans cette clairière deux fois par semaine vers l'heure de midi. Quand il y a du soleil, il brille au-dessus de cette montagne. C'est donc la direction du sud et de La Mecque.

Les passagers ricanent.

– Par là ? C'est la meilleure !

– Si ça c'est le sud, je veux bien manger ma moustache !

– Allah soit loué et remercié, je possède un sens de l'orientation infallible. Le sud est là !

– Dites ce que vous voulez, moi je prie.

Le roi de l'autostop

– Je vois que vous appartenez à une nouvelle secte...

– Plaît-il ?

– Celle des gens qui se tournent vers le pôle nord pour prier, ah ah !

Des factions se forment. Des arguments géographiques et théologiques volent dans tous les sens. Que dirait le grand Sherlock Holmes ? Il faut examiner les sapins : le vert de leurs aiguilles est plus clair au sud qu'au nord.

Remarquant que l'affaire m'intéresse et supposant que j'ai étudié la Science auprès d'Einstein en personne, ils me demandent mon avis. J'indique une direction au hasard. Résultat : une faction de plus.

Nous ne sommes pas près de redémarrer. Comme j'ai toujours mal au ventre, je monte dans la forêt, où j'espère trouver des cabinets plus propres que ceux de l'hôtel. Surtout, ne partez pas sans moi !

D'en haut, les tapis de prière ressemblent à des cartes à jouer éparpillées sur le plateau d'une table de bridge. Quand je reviens, j'entends un bruit étrange. On dirait une tondeuse à gazon, ou peut-être une machine à laver au moment de l'essorage. Oubliant leur querelle, les passagers écarquillent les yeux : une petite Fiat rouge arrive de Trabzon en gambadant gaiement, comme si elle allait porter des galettes et de la crème fraîche à sa mère-grand.

Il existe quatre modèles de Fiat : petite, toute petite, minuscule et naine. Celle-ci, c'est une naine. Elle porte des plaques d'immatriculation autrichiennes. Elle ne s'appelle même pas Fiat, mais Puch, c'est une marque qui fabrique des Fiat sous licence en Autriche. On serait tenté de prononcer ça "Puce", mais il faut dire "Pour" en raclant la consonne finale comme pour la cracher. Pendant que je me livre à ces considérations technologiques et phonologiques, le conducteur tente de s'extraire de sa voiture. Les Turcs se demandent s'il va s'en sortir.

– C'est un adulte. Il ne devrait pas conduire une voiture pour enfants.

– Pour enfants ? Vous croyez ?

– Les Européens sont très riches. Ils fabriquent des automobiles pour leurs enfants, je vous assure.

– Des voitures à pédales. J'ai déjà vu une image dans un journal.

– C'est une voiture à pédales ? Elle faisait un bruit de moteur.

– Ils fabriquent des voitures à moteurs pour leurs enfants.

Ses contorsions me font de la peine. J'aimerais saisir la coquille rouge dans une grosse pince à escargots et en retirer le bonhomme avec une fourchette géante. Bon, il finit par y arriver tout seul. Il se déplie, il s'étire, il respire. Les passagers s'approchent, impatients de nous entendre parler notre charabia. Deux étrangers dans la même journée !

Le roi de l'autostop

Hier, je parlais allemand avec une jeune fille turque. Aujourd'hui, je parle anglais avec un grand Autrichien.

– Le “W”, sur votre plaque, c'est Vienne¹ ?

– Oui. Et vous ? Anglais ?

– Non, français.

– Je dois apprendre le français pour chanter Faust. J'étudie au Conservatoire le chant...

– De Vienne à Erzurum... C'est plus solide qu'on ne pourrait le croire, ces petits machins.

– Cela va mieux depuis que la pluie s'arrête. Elle n'est pas contente quand elle doit franchir baignoire. Heureusement, je n'ai que petites pannes. J'ai emporté outils et pièces rechange. Vous voyez, sur la banquette arrière.

– Dites, vous n'auriez pas une boussole, dans tout ça ?

– Si, attendez... Voilà.

Tiens, le chauffeur du car avait raison. Je ne dis rien, sinon ils vont recommencer leur prière.

Nous sommes partis à six heures du matin, mais à midi nous ne sommes pas encore à mi-chemin. C'est que l'autocar devient aussi mou qu'un loukoum dès que la route monte. Le petit jouet rouge a filé devant nous comme un bolide.

Escale à Askale pour dîner. La nuit est tombée depuis longtemps quand nous atteignons enfin Erzurum. Des passagers xénophiles me demandent où j'ai l'intention de dormir. Ils s'adressent à moi en turc, je réponds en anglais. Quand on a passé seize heures ensemble dans un autocar asthmatique, on se comprend très bien.

– Je ne sais pas. Il y a un hôtel, dans cette ville ? Je vais vous dire ce qui serait bien, c'est qu'ils installent des lampadaires, pour commencer.

– Venez avec nous.

Je les suis dans l'obscurité. Nous entrons dans une maison. Vous devriez inventer l'électricité, je vous assure. Vous pourriez accrocher une belle enseigne lumineuse disant “Hoterü” ou “Caravanserai”, ça éclairerait la rue aussi bien qu'un lampadaire.

La lueur timide d'une lampe à pétrole me permet de deviner que je vais passer la nuit dans un petit dortoir avec une demi-douzaine de Turcs. Ça coûte à peu près un franc. Ah, comme je regrette ma belle chambre à deux francs du Royal Palace de Trabzon ! Si je continue à ce rythme-là, demain soir ce sera gratuit et ensuite ils me donneront de l'argent.

J'ai vu mes compagnons de chambre dans l'autocar. J'essaie de me souvenir s'ils ont des têtes d'assassins. Ils cachent leur vrai visage derrière de grosses moustaches

¹ Wien.

Le roi de l'autostop

noires... On dit aussi que les Turcs sont amateurs de jeunes garçons. Suis-je encore un jeune garçon ?

Dans la puce rouge

Il ne pleut pas, pourtant je reprends l'autocar. Ce n'est pas de la lâcheté, c'est du réalisme. Je ne peux pas faire de l'autostop s'il n'y a personne sur la route. Les gens sont trop pauvres pour posséder des automobiles. Hier, l'autocar a dépassé un seul camion. J'ai vu deux voitures : celle du chanteur et une Vauxhall immatriculée en Angleterre qui nous a dépassés sans s'arrêter. J'ai eu le temps de remarquer qu'elle était pleine de monde. Le chanteur ne pourrait pas non plus prendre un passager. Les outils et les pièces détachées s'entassent sur sa banquette arrière, un gros sac à dos et un sac de couchage occupent le siège avant.

L'autocar part toujours à six heures, je le dis pour les personnes qui voudraient voyager en Turquie. Oh là, il roule si vite que j'en ai presque le vertige – au moins cinquante kilomètres à l'heure. C'est que la route est de nouveau goudronnée. Ça ne pouvait pas durer... Au bout de cent kilomètres, le beau ruban noir part à gauche et nous continuons à droite sur une bonne vieille piste de terre jaune. Un passager de l'autocar parle français. Je lui demande où va la route goudronnée.

– La route des Américains. Si nous pouvons prendre, nous allons à Ierevan, en Arménie, et à Bakou, en Azerbaïdjan.

– On ne peut pas ?

– Ils ont bases militaires et fusées. Interdit.

Des panneaux disent *No Trespassing*, Strictement Interdit, Zone Militaire, Champs de Mines, Tir à Vue.

Je pourrais descendre de l'autocar... Attendre la nuit, suivre la route sur la pointe des pieds en prenant soin d'éviter les champs de mines. Voir les fusées atomiques pointées sur Moscou !

L'autocar ralentit. Le sprint de ce matin l'a épuisé. La montagne l'effraie. Il s'arrête pendant deux heures à Diyadin pour reprendre ses esprits. L'homme qui parle français m'invite à déjeuner.

– Ils ont bon *kebab*. Notre spécialité turque.

– Ah oui, j'aime beaucoup ça.

En vérité, je commence à me lasser du mouton au riz. J'espère que les Iraniens ont d'autres spécialités.

L'autocar repart. La route monte de plus en plus. Il s'essouffle, il tremble, il est à la peine. Vers le milieu de l'après-midi, il pousse un Ouf ! de soulagement en arrivant à Dogubayazit, son terminus.

Le roi de l'autostop

Et maintenant ? Soixante kilomètres jusqu'à la frontière. Il y a toujours un peu de circulation sur les routes tôt le matin, quand des camionnettes ou même des charrettes vont livrer des légumes dans les villages. Dormir ici, me lever à l'aube...

J'interroge les braves policiers qui jouent aux dominos devant leur commissariat.

– Un hôtel ? La maison blanche, là-bas.

– *Teshékur édérin.*

Deux petites tables devant l'hôtel. M'asseoir à une de ces tables, commander un délicieux thé sucré... Ou alors, ça ne coûte rien, me promener un peu sur la route. On ne sait jamais. Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

La route est déserte. La majestueuse silhouette conique du mont Ararat, coiffée d'un élégant chapeau de neige, paraît danser sur la steppe comme un derviche géant.

Je m'assois sur une pierre et je sors mon carnet de mon sac. Je note chaque soir le nom des villes que j'ai traversées, les horaires, les distances, les sommes d'argent dépensées. Deux mille kilomètres depuis Istanbul. Je suis parti le 15 juillet au matin, nous sommes le 18. Je commence une lettre à mes parents. "Chers amis, je suis au pied du mont Ararat. J'aperçois distinctement, près du sommet, l'épave d'un grand bateau. Je me demande comment ils ont fait pour le hisser là-haut..."

Soudain, je suis submergé par une brusque bouffée de bonheur. C'est l'air des montagnes qui m'enivre. Il n'est pas pâtreux et poisseux comme l'air de la plaine, mais léger, caressant, fluide, parfumé. La profondeur du silence a quelque chose de voluptueux. Qu'est-ce que je raconte ? J'entends un bruit de moulin à café, je vois un point rouge grandir sur la route... L'Autrichien dans sa puce !

Il s'arrête à ma hauteur.

– *Hello, Frenchman !*

– Salut. Je m'appelle Jean-Jacques.

– Christian. Tu es venu jusqu'ici en autocar ?

– Oui, mais après il n'y en a plus. Jusqu'à la frontière, il faut que je me débrouille.

– Je t'emmène, si tu veux.

– Je m'assois sur le toit ?

– Sur le siège. Mon sac à dos sur tes genoux.

– Je vais essayer. Il faut que je sorte ton sac d'abord pour m'installer à sa place...

Euh, il n'entre plus. Il faudrait que je trouve le moyen de le comprimer, et moi avec... Je sais : tu n'as qu'à sortir et venir de ce côté, ensuite tu pousseras le sac et tu fermeras la portière.

Ouh ! Il oublie d'éviter les ornières, il conduit n'importe comment. Heureusement que la route est déserte... Il ne peut pas s'empêcher de regarder le mont Ararat, qui fait sa grande coquette toute rose en espérant retenir le soleil.

Le roi de l'autostop

Les barbelés qui marquent la frontière s'interrompent pour faire place à un grand enclos grillagé dans lequel sont enfermées deux maisonnettes et deux voitures. Le drapeau turc et le drapeau iranien surmontent les maisonnettes. Je reconnais une des voitures : c'est la Vauxhall anglaise que j'ai vue hier. L'autre voiture, une Land Rover grise, porte des plaques qui ne me disent rien. Je cherche une indication de pays à l'arrière. Ah, voilà : "Aus".

"Aus" ? Ce n'est pas "Austria" – la puce autrichienne porte la lettre "A". Aus... Mille millions de tonnes de Brest !

Je me précipite dans le poste de police turc. Deux grands gaillards nonchalants attendent sur un banc pendant que les policiers examinent leurs papiers à la loupe.

– *Are you Australian ?*

– *Yes, mate !*

– Vous arrivez en voiture d'Australie ?

– Avec notre voiture amphibie.

– Nous avons pris le bateau jusqu'à Singapour, puis de Penang à Madras. Ensuite, en voiture !

– L'Inde, le Pakistan occidental¹, l'Afghanistan, l'Iran... J'espère que la bière turque est meilleure que l'iranienne.

Je reste bouche bée. S'ils sont venus d'Australie, moi, en sens inverse... Non, qu'est-ce que j'irais faire en Australie ? Mais l'Inde ! J'essaie de me souvenir de mes cours de géographie. Je croyais que le golfe Persique, ou la chaîne de l'Himalaya, séparait l'Iran de l'Inde. Ainsi, au bout de cette route... Bon sang mais c'est bien sûr ! N'ai qu'à suivre les traces d'Alexandre le Grand. Passé par ici, allé jusqu'en Inde. À pied. Ou peut-être lui à cheval, son cheval à pied. Combien de kilomètres ? Disons six mille... Si d'Istanbul à Téhéran trois mille, revenir de Téhéran à Istanbul ou continuer jusqu'en Inde, pareil. Je déplie mon périple, comme je l'ai fait pour transformer mon Paris-Lisbonne aller-retour en un Paris-Istanbul. Une fois là-bas, je trouve un avion ou un bateau qui me ramène en France.

Je ressors du poste de police turc. Dans la cour, pendant que les douaniers examinent le contenu de sa puce, Christian bavarde avec les passagers de la Vauxhall. Une famille de cinq personnes. Le père, un géant pakistanais, a des cheveux et une barbe si touffus et si noirs que je crois voir le pirate Barbe-Noire, sabre au clair sous un pavillon à tête de mort. La mère ne lui arrive pas à l'épaule. Une Anglaise délicate, à la peau laiteuse et aux cheveux carotte. Barbe-Noire et Blanchette ont trois petits enfants tout gris.

– Ils sont fatigués, ils ont mal au ventre, déclare la mère d'une voix blanche.

¹ Le Pakistan était coupé en deux. Il y avait le Pakistan occidental et l'oriental. Ce dernier a fait sécession et a obtenu son indépendance en 1971 sous le nom de Bangladesh.

Le roi de l'autostop

– Cela va déjà mieux depuis que nous sommes arrivés dans la montagne, ajoute le père. À Tabriz, nous trouverons une pharmacie.

J'entre dans le poste de police iranien pour faire viser mon passeport. Tiens, un autre autostoppeur ! Il a des cheveux longs et laisse pousser sa barbe, mais elle est moins fournie que celle du grand Pakistanais. Il est anglais.

– Andrew.

– Jean-Jacques. Tu es là depuis longtemps ?

– Je suis arrivé ce matin. Un camion m'a conduit jusqu'au dernier village, ensuite j'ai continué à pied. Dix kilomètres.

– Personne n'est passé depuis ce matin ?

– Juste la Vauxhall et vous. J'ai joué aux dominos avec les policiers iraniens. Ils vont m'emmener quand ils quitteront leur travail ce soir.

Ces policiers habitent sans doute à Maku, la première petite ville après la frontière. Je parie qu'ils ont invité Andrew chez eux pour continuer la partie de dominos. En tout cas, personne d'autre que nous ne vient dîner dans l'unique hôtel de Maku. Nous buvons du Pepsi-Cola, une boisson inconnue dans l'est de la Turquie. J'ai le sentiment d'être revenu dans un pays civilisé. Il y a un lavabo dans ma chambre, et même une prise électrique. Je peux laver mes deux chemises et me raser. Ma barbe est encore jeune – je me rase deux fois par semaine.

La civilisation n'a pas que du bon. La route iranienne se croit supérieure aux pistes turques : elle est couverte de gravier et presque plate. Ils ont juste oublié de passer le rouleau compresseur pour effacer les plis. Mystère chausséologique : si vous faites rouler dix mille camions sur un revêtement de gravier, il se met à ressembler à de la tôle ondulée. Notre voiturette ronchon. Hier, elle dansait entre les ornières sur un rythme syncopé : Kaaaboum, kaboum ! Aujourd'hui elle vibre comme un ouvrier maniant un marteau-piqueur : Rak rak rak rak... Moi aussi j'ai la tremblote, avec ça. Nous n'avancions plus. De temps en temps, un camion nous dépasse en nous arrosant de gravier.

Nous nous arrêtons dans une petite prairie, au bord d'un torrent. Je suis content de me glisser hors de ma carapace et de détendre mes muscles tétanisés. Christian sort une batterie de cuisine du coffre et prépare notre petit déjeuner : des flocons d'avoine et du thé. Il me donne un conseil judicieux.

– Ne faut manger que des aliments bouillis, sinon tu risques avoir mal au ventre.

– Et l'escalope hier soir ?

– La viande, ça va, ils servent très cuite. Tu dois éviter les légumes et les fruits. Surtout, ne boire pas d'eau, mais seulement Pepsi-Cola ou thé.

Le roi de l'autostop

– C'est un réchaud à alcool ? Je me souviens que mon père en avait un quand nous allions camper.

– Réchaud à gaz butane serait plus commode, mais je ne sais pas si je trouve du gaz partout. Tandis que l'alcool...

– Je croyais que les musulmans n'en buvaient pas.

– Tu parles ! De toute façon, ce n'est pas réchaud à whisky. C'est l'alcool à brûler. Les gens mettent dans leur briquet.

Rak rak rak rak... Cela ne lui suffit pas de marcher à la vitesse de la tortue, il veut pique-niquer toutes les cinq minutes comme le lièvre... Le petit déjeuner, le déjeuner, le thé. Dommage que sa voiture n'ait pas de radiateur. Ce serait plus pratique que le réchaud pour obtenir de l'eau bouillante.

La ville de Tabriz ressemble aux villages que nous avons traversés, sauf qu'elle s'étale sur des kilomètres. Les maisons prennent beaucoup de place parce qu'elles n'ont qu'un seul étage, comme à Los Angeles. Christian savait qu'il venait dans la région, donc il a lu des livres pour préparer son voyage.

– Deuxième ville d'Iran. Au moyen-âge, a même été capitale de tout l'empire mongol.

– Elle ressemblerait plus à une ville s'ils construisaient des maisons à plusieurs étages.

– Beaucoup de tremblements de terre. La maison plus de deux étages s'effondre comme château de cartes. Monuments du moyen-âge ont disparu depuis longtemps. Le Shah veut moderniser le pays, alors ils commencent bâtir immeubles antisismiques.

– J'espère qu'ils vont attendre que nous soyons repartis avant de déclencher le prochain tremblement de terre.

Nous trouvons un hôtel agréable entouré d'un jardin fleuri. Nous mangeons un bouillon bouilli de viande et de légumes.

Christian m'a dit que le mont Ararat était plus haut que le mont Blanc. Je croyais donc qu'une chaîne de montagnes séparait la Turquie de l'Iran, comme la France de l'Italie, et qu'ensuite la route descendait jusqu'à Téhéran. Ben non. De nouvelles montagnes se dressent sur notre chemin. La puce est pleine de bonne volonté, mais un peu lasse. Moi aussi. Nous nous arrêtons encore plus souvent qu'hier. Il y a d'abord les flocons d'avoine sous les sapins. Ensuite, une crevasion. Christian monte la roue de secours et étudie la carte.

– Pas réparer le pneu dans n'importe quel village. Aller jusqu'à la ville Mianeh.

Le roi de l'autostop

Nous longeons un lac de montagne dans lequel Genghis Khan s'est certainement baigné jadis. À la couleur verte de l'eau, je devine qu'elle est très froide. Quel rude gaillard, ce Genghis !

– Regarde, Christian, sur la plage là-bas, la Vauxhall !

– Nous n'avons qu'à arrêter pour déjeuner.

La mère lave les vêtements de ses enfants. Des culottes et des chemises sèchent déjà sur les branches des arbres. Barbe-Noire fait chauffer la marmite sur un feu de bois. Les enfants sont assis près du feu. Mes parents auraient aimé ces gosses-là : sages comme des images. Mes frères et moi, on ne pouvait pas nous emmener en vacances parce que nous nous disputons tout le temps. Un frère à la fois, ça va : mes parents ont prévu de passer le mois d'août avec Olivier dans un appartement qu'ils viennent d'acheter sur la Côte d'Azur.

– Comment vont ? demande Christian.

– Pas très bien, répond la mère. Ils ont de la diarrhée. Je passe mon temps à laver leurs vêtements.

– Vous n'avez pas trouvé la pharmacie à Tabriz ?

– Ils nous ont vendu une infusion qui n'est pas très efficace.

– Attendez, j'ai quelque chose...

Il fouille dans ses bagages et en sort une trousse à pharmacie.

– Essayez ces pilules. Deux par jour en dehors repas. Surtout mangez aliments bouillis. Beaux fruits dans les villages, mais ne faut pas les manger crus. Faites compotes... Ne buvez que Pepsi-Cola ou thé.

– Merci. Je n'ai pas pensé à emporter des médicaments. C'est Laura qui va le plus mal. Elle a toujours été fragile.

– Son sort est entre les mains de Dieu, ajoute le pirate.

Nous repartons avant eux, car ils attendent que le linge sèche. Une vingtaine de kilomètres plus loin, nous crevons de nouveau. Cette fois, nous n'avons plus de roue de secours.

– J'ai pour réparer.

– Des rustines et tout ça ?

– Bien obligé !

Il lève la voiture avec le cric, démonte la roue, sort le pneu de la jante avec un pied de biche.

– Ce qui difficile, c'est trouver où est le trou. Tu vois cuvette sur la banquette arrière ? Apporte, et aussi bonbonne que j'ai remplie d'eau dans le lac.

– Je verse l'eau dans la cuvette ?

– Oui. La pompe dans le coffre...

Le roi de l'autostop

C'est une sorte de grosse pompe à vélo. On pompe l'air en actionnant une pédale. Il gonfle la chambre à air et en immerge une section dans la cuvette. Il la fait tourner lentement.

– Regarde, les bulles ! Trou est là. Maintenant, bien sécher le caoutchouc et râper un peu pour que rustine colle bien. Apporte le pneu qui a crevé tout à l'heure. Nous allons réparer aussi. Comme ça, nous aurons de nouveau roue de secours.

– Pourquoi tu enfonces la valve ? Tu vas dégonfler la chambre à air.

– Exprès. Je veux la remettre intérieur du pneu sans forcer. Nous regonflerons après.

Il recoince le pneu dans la jante en s'aidant du pied de biche, puis il fixe la roue sur le moyeu, redescend la voiture et serre les boulons.

– Bon, à toi travailler. Pendant je répare l'autre, tu regonfles celui-ci.

– Nous aurions dû le faire avant de descendre la voiture. Gonfler le pneu maintenant, cela revient à soulever la voiture. C'est beaucoup plus dur.

– Mais non, pareil. La voiture en haut ou en bas, tu ajoutes l'air dans la chambre à air, c'est tout.

– C'est de la physique élémentaire. Si je réussis à gonfler le pneu, la voiture va monter de plusieurs centimètres. Je vais donc accomplir le travail qui consiste à soulever cinq cents kilos de plusieurs centimètres.

– Ça te fera beaucoup de bien.

– Tiens, je voudrais t'y voir.

– Je veux bien faire si tu réparas autre pneu pendant ce temps.

– Je ne garantis pas que je saurai poser la rustine bien comme il faut.

– Tu ne sais rien faire. Pendant que je donne du mal pour réparer, tu spectateur comme au théâtre. Quand je te demande service, tu refuses sous prétexte stupide. Merci bien !

Il ajoute quelques mots en allemand, au milieu desquels je reconnais une expression qui signifie "salaud de Français". Son entraînement de chanteur lui permet de hausser la voix et de réveiller l'écho de la montagne, qui dormait depuis l'époque où les Mongols hurlaient pour terroriser leurs ennemis.

Je ne cherche pas à répondre. Je ne suis même pas sûr d'avoir raison au sujet de la pompe. Je sais résoudre les problèmes de physique que l'on pose au concours de Polytechnique, mais personne ne m'a jamais expliqué comment les lois de la physique s'appliquaient aux objets de la vie courante. Je prends mon sac et je m'en vais sans rien dire. Une petite marche me calmera. Pas seulement l'histoire du pneu. Sa manie de tout faire bouillir. Le réchaud à alcool le plus lent de la galaxie. Avec une bougie, ça irait plus vite. Je veux manger dans les villages, rencontrer des Iraniens, tant pis pour les microbes. J'aurais dû lui demander ce que faisait son père pendant la guerre.

Le roi de l'autostop

Au bout d'un quart d'heure, je vois arriver... Non, pas une puce rouge, mais une Opel blanche. Deux étudiants iraniens qui vont de Tabriz à Téhéran. Montez ! Quel pays venez-vous ? France ? Ah, vous le premier Français que je rencontre de ma vie ! C'est peu de dire que je gagne au change. Je me prélasser sur la banquette arrière d'un bolide qui va me conduire jusqu'à Téhéran en tremblant à peine. Ma bonne fortune démontre que le Ciel approuve mon refus de soulever une voiture avec une pompe à pied. Il ne faut pas me prendre pour un hercule de foire !

Je rencontre enfin des Iraniens.

– En France, général de Gaulle ?

– Mais oui.

– C'est dictateur ?

– Pas vraiment. Il a été élu. Il a beaucoup de pouvoir, mais il sera peut-être battu aux prochaines élections.

– Vous entendu parler notre Shah ?

– Bien sûr.

– Shah Muhammad Reza. C'est dictateur.

– Tyran.

– Je croyais qu'il était en train de moderniser le pays.

– Modernise pour riches.

– Faux Shah. Son père, Reza, ministre de guerre vrai Shah, prend pouvoir 1925 coup d'état militaire. Les Anglais déposent lui 1941 parce qu'il trop favorable Allemands. Mettent à sa place prince héritier, Muhammad Reza.

– Le peuple ne jamais l'aime. Il y a dix ans, bon premier ministre, Dr Mossadegh. Les Américains le chassent pour renforcer pouvoir Shah. Leur allié contre Russes.

En tout cas, le Shah ou je ne sais qui a bien fait de moderniser l'hôtel de Zenjan où nous passons la nuit. Je n'ai pas eu de chambre aussi confortable depuis l'hôtel des Janissaires. Nous partons à quatre heures du matin. À dix heures, ils me déposent au centre de Téhéran. Nous sommes le dimanche 21 juillet. J'ai quitté Istanbul il y a six jours.

Concombres au yaourt

Je me promène sur l'avenue Shah Reza, autant dire les Champs-Élysées de Téhéran. Je trouve un bureau de poste. J'envoie à mes parents la lettre écrite près du mont Ararat.

L'Iran est devenu un pays si moderne qu'ils ont même un office du tourisme sur leurs Champs-Élysées. C'est une institution toute neuve, qui sent la peinture fraîche. Ils ont ouvert l'office, ils attendent les touristes. Je suis le premier !

– Puis-je vous rendre service, monsieur ? demande un employé tout neuf.

Le roi de l'autostop

- Je cherche un hôtel pas cher pour étudiants.
 - De quel pays venez-vous, monsieur ?
 - De France.
 - Oh oh... La France... Général de Gaulle ! Madame Bovary ! Paris !
 - Mais oui. Peut-être un hôtel avec un dortoir, je ne sais pas si ça existe.
 - Si vous êtes étudiant, pourquoi n'allez-vous pas habiter à la Cité Universitaire ?
- Prenez l'autobus 40, au bout de l'avenue. Il va là-bas, c'est son terminus.

La Cité Universitaire ressemble aux agrégats de logements qui poussent comme des champignons autour de Paris. Le concierge regarde dans le vide en fumant une cigarette, comme chez nous. La seule différence, c'est qu'il me demande où je vais en farsi¹. J'essaie l'anglais.

- Je voudrais louer une chambre... Un lit dans un dortoir, okay aussi.

Il me regarde avec des yeux ronds. Il se demande si ces sales étudiants sont encore en train de lui faire une blague. Un jeune homme qui parle anglais vient à mon secours.

- Je suis étudiant. Je m'appelle Hajy. J'habite ici avec petit frère et cousin. Je suis très honoré si vous acceptez habiter avec nous, monsieur.

- Merci.

Les Iraniens, ou peut-être seulement ceux qui appartiennent à la bonne société, disent "merci" pour dire merci. Ils ont une expression qui ressemble au *Teshékur édérîm* des Turcs, mais ils préfèrent employer le mot français.

Hajy m'emmène dans la chambre qu'il occupe avec son frère et son cousin. Comme c'est justement l'heure du déjeuner, ils m'offrent la spécialité de la maison : des concombres au yaourt, accompagnés de galettes de pain et de thé.

- Si voulez, nous allons visite Téhéran. Vous trouverez bien ordinaire, à côté Paris.
- Mais non. Je trouve Paris ordinaire, puisque j'y suis habitué. Ici, au contraire, tout est nouveau.

Pas si nouveau : nous prenons l'autobus 40 et retournons sur l'avenue Shah Reza, qui n'a pas beaucoup changé depuis tout à l'heure. Les rares voitures flottent entre les trottoirs comme dans un vêtement trop grand. Je vois passer la Vauxhall. Un, deux, trois. Les enfants toujours vivants... Ils ne m'ont pas vu. Enfin, j'espère. C'est que Hajy et son cousin me donnent la main, à la mode iranienne. Ils me logent chez eux, ils m'ont offert des concombres au yaourt, donc je ne veux pas les offenser en retirant ma main. Je dois accepter les coutumes étranges des pays étrangers, sinon je n'avais qu'à passer mes vacances sur la Côte d'Azur avec mes parents.

Nous rentrons à la Cité Universitaire. Des centaines d'étudiants veulent me rencontrer. La chambre est trop petite. Nous débordons sur la terrasse et la pelouse.

¹ Langue parlée en Iran. Ce mot signifie "perse".

Le roi de l'autostop

Les concombres au yaourt constituent le plat principal du dîner, mais les convives apportent aussi des melons, des pastèques, de la glace aux amandes, des gâteaux au miel. J'ai l'impression que les mêmes passent et repassent devant moi, comme dans un film où l'on simule une armée avec quinze figurants. Une armée de moustachus aux cheveux noirs.

– Je vous présente mon cousin... Le cousin de mon cousin... Ali qui était ma classe l'année dernière... Fahri qui veut devenir ingénieur électricité...

Eh, laissez-moi manger ma glace avant qu'elle ne fonde !

Ils me posent tous les mêmes questions. Si j'avais un haut-parleur, je pourrais répondre une bonne fois pour toutes.

– Dix-huit ans. Deux frères. Mon père médecin. Paris. En avion jusqu'à Istanbul, ensuite par la route. Les mathématiques et la physique. Ben ouais, juste ce petit sac...

Le lendemain, nous commençons la journée en allant nager dans la piscine de la Cité Universitaire. Mon maillot de bain me sert enfin à quelque chose. L'ennui, c'est que je ne peux pas l'enlever pour le faire sécher, parce que je n'ai rien d'autre à me mettre.

Le petit frère de Hajy n'est pas venu se promener avec nous hier après-midi. Il était au lycée.

– J'ai parlé de vous. Les professeurs demandent si vous acceptez nous rendre visite.

– Ah oui, j'aimerais bien voir un lycée iranien.

– Ce matin, cours musique.

– Très bien. Allons-y !

Le professeur met sur le tourne-disques la neuvième symphonie de Beethoven. Les cheveux noirs des élèves se dressent sur leur tête.

– Ce n'est pas de la musique !

– Ça fait mal aux oreilles.

– Ils aiment vraiment cette musique dans votre pays, monsieur ?

– Mais oui. Mon frère est pianiste. Il joue de la musique de Beethoven.

Ensuite, nous écoutons des mazurkas de Chopin. Ah, c'est mieux... Les yeux mi-clos, ils hochent la tête en souriant. Les modulations de Chopin ont sans doute une saveur orientale qui leur convient.

– L'Iran va devenir grand pays moderne comme France et Allemagne, explique le professeur. Nous devons donc étudier et comprendre musique occidentale.

Les élèves réclament de la musique iranienne. Ils veulent savoir ce que j'en pense. Eh bien, hmm, les instruments à vents couinent comme des voitures qui abordent un virage trop vite. Le chanteur me fait penser à la chèvre de monsieur Seguin. Si elle

Le roi de l'autostop

avait su chanter de cette manière, le loup se serait enfui. Je dois me montrer poli, bien entendu, donc je mens comme un arracheur de dents (chinois).

– Ah, c'est beau. Très émouvant. C'est une chanson d'amour ?

– Oui, vous avez deviné ! Vous très sensible, musicien comme votre frère...

Je passe l'après-midi avec Hajy et son cousin dans le grand bazar couvert de Téhéran, qui me rappelle celui d'Istanbul. Les marchands veulent me vendre des tapis. Dites donc, vous me prenez pour un Américain ?

Même le bazar se modernise : j'y trouve une machine Photomaton.

– Attendez, je vais faire des photos. J'en ai besoin pour les visas. Je dois aller aux consulats d'Afghanistan et du Pakistan.

Mes compagnons se précipitent sur les clichés dès qu'ils sortent de la fente. Okay, un chacun !

– Oh, merci. Nous garderons précieusement.

– J'ai l'air d'un bagnard, là-dessus. C'est toujours comme ça avec ces machines.

– Il ne vous reste que deux. Suffit pour visas ?

– Je vais en refaire quatre de plus.

Je change dix dollars. Comme à Istanbul, le taux est bien meilleur que dans les banques.

Après les concombres au yaourt du soir, je joue aux échecs avec Hajy.

– Vous jouez échecs à Paris ?

– Quelquefois.

– C'est jeu iranien ! Le mot "chess" vient de "shah"... Parle-t-on de notre Shah en France ?

– La France est une république, mais certains Français aiment beaucoup les rois et les reines. Les journaux ont fait toute une histoire quand le Shah a répudié la princesse Soraya parce qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant et a épousé Farah Diba.

– Il a besoin héritier. Moderniser pays c'est travail longue haleine. Connaissez-vous Révolution blanche ?

– Ah non. Je suis très ignorant.

– Prendre les terres grands propriétaires pour les donner pauvres paysans. Tout le monde aime et admire notre Shah.

– Sauf les grands propriétaires, peut-être.

Je suis content d'habiter chez de vrais Iraniens, j'apprécie leur hospitalité, je veux bien leur donner des photos, mais je suis incapable de laisser Hajy gagner aux échecs. C'est contraire à ma nature. Je ne peux pas m'empêcher de capturer ses pièces les

Le roi de l'autostop

unes après les autres avec la plus extrême sauvagerie, avant d'assassiner son pauvre shah. Mat¹ !

Mes amis m'escorteraient volontiers tous les jours. Je mets le holà.

– Je vais passer ma journée à faire la queue dans les ambassades. Il vaut mieux que vous alliez suivre vos cours à l'université.

– Nous apprenons plus votre compagnie que pendant nos cours.

– Vous profiterez de ma compagnie à l'heure du dîner.

Je commence par l'ambassade du Pakistan. Je donne deux photos, je remplis des formulaires, j'attends une petite heure. J'ai mal préparé mon voyage : le livre que j'ai emporté pour meubler les temps morts m'ennuie. C'est *Le Serpent à Plumes*, de D. H. Lawrence. J'aurais dû en lire un ou deux chapitres avant de partir de Paris. Je le sors de mon sac de temps en temps, je l'ouvre à la page que j'ai cornée, je surprends une conversation à laquelle je ne comprends rien. Qui sont donc ces gens ? Que font-ils au Mexique, déjà ? Je remonte au début du chapitre pour tenter de retrouver le fil. Ah, ça ne suffit pas, je dois relire le chapitre précédent...

Mon visa pakistanais en poche, je vais de l'autre côté de la ville, à la recherche de l'ambassade d'Afghanistan. Une petite maison jaune dans un quartier tranquille. Je donne deux photos, je remplis les formulaires...

– Ils vont examiner votre demande, me dit l'employé du service consulaire. Revenez dans deux heures.

– J'aurai mon visa dans deux heures ?

– Revenez dans deux heures.

Deux grands Américains et une Américaine encore plus grande trouvent la scène très amusante.

– Et nous, dans deux heures aussi ?

– Nous avons donné nos formulaires il y a dix jours !

– Le consul les a vus, oui ou non ?

– Sont partis manger. Revenez dans deux heures.

Les Américains m'emmènent déjeuner dans le restaurant d'une école internationale.

– Ils ont de très bons concombres au yaourt.

– Ah oui ? Je vais plutôt essayer la salade d'aubergines. Et ensuite, un kebab. Ça me rappellera la Turquie.

– Je m'appelle Tom.

– Dick.

– Pat.

¹ Mort (en arabe).

Le roi de l'autostop

- Jean-Jacques.
- Qu'est-ce que tu fais dans le coin, Djinn-Djak ?
- De l'autostop.
- Tu es venu de France en autostop ?
- D'Istanbul.
- C'est déjà pas mal. Ensuite, tu veux aller en Afghanistan ?
- J'aimerais aller jusqu'en Inde, et peut-être rentrer en bateau. Et vous ? Vous travaillez dans cette école ?
- Nous y avons suivi une formation quand nous sommes arrivés en Iran, il y a un peu plus d'un an. Maintenant, nous travaillons dans des villages.
- Nous appartenons au *Peace Corps*.
- Le *Peace Corps* ? C'est l'armée ?
- Non, c'est une idée du président Kennedy. Nous nous sommes portés volontaires pour aider les gens dans les pays pauvres.
- Nous devons enseigner le calcul, l'électricité, un peu d'anglais, mais les villageois ont d'autres besoins. Cela ne sert à rien d'enseigner l'anglais aux enfants s'ils tombent malades et meurent.
- Nous donnons des cours d'hygiène et d'éducation physique. Ils ne font pas bouillir le lait des bébés. Ils ne se lavent pas les mains avant de préparer les légumes ou les fruits.
- Nous leur montrons comment se brosser les dents.
- Ils font travailler les enfants trop tôt dans les champs ou dans les ateliers. Ils portent des charges qui déforment leur colonne vertébrale et bloquent leur croissance.
- Pour les filles, il y a la couture et le ménage en plus.
- Les gosses sont fragiles. J'en ai un qui s'est cassé la jambe le mois dernier. Ils posent une attelle n'importe comment et le remettent au travail tout de suite. Ses copains l'appellent déjà "le boiteux". Il va boiter toute sa vie.
- Il y en a je ne sais pas combien qui s'appellent "le boiteux" ou "le bossu". Je dois demander : "Quel boiteux ? Le petit ? Le grand ? Celui qui habite près de la rivière ?"
- Moi, je m'occupe des filles. Ils pensent qu'elles ne doivent pas apprendre à lire et à écrire. Ils les marient avant qu'elles aient dix ans.
- Tiens, c'est vrai, je n'ai vu aucune fille. Ni à la Cité Universitaire, ni au lycée. Est-ce que vous croyez que le Shah va réussir à moderniser l'Iran ?
- Ça, je demande à voir.
- La modernisation n'est pas près d'arriver dans les villages. Nous retournons à l'ambassade. Et alors, mon visa ? L'employé hoche la tête.
- Sont partis, parce que demain fête.
- C'est l'anniversaire du roi ?

Le roi de l'autostop

– Anniversaire du roi en janvier. Demain 24 juillet, fête nationale. Feront visas jeudi. Vendredi fermé. Venez chercher samedi.

Tom, Dick et Pat ricanent.

– Qu'est-ce que nous disions ! Tu sais, Djinn-Djak, c'est plus facile de passer par le sud. Tu verras Isfahan, qui est la plus belle ville du pays. Ensuite, tu entres directement au Pakistan. À partir de Zahedan, il y a un train qui va jusqu'à la frontière et puis à Quetta, tous les dimanches. Tant pis pour l'Afghanistan.

– Et vous ?

– Nous avons trois semaines de vacances. Aller au Pakistan par le sud, nous l'avons déjà fait, donc nous pensions visiter l'Afghanistan. Nous trouverons bien quelque chose.

Je passe une dernière soirée à la Cité Universitaire. Hajy ne se lave pas les mains avant de préparer les concombres au yaourt.

La plus belle ville du monde

C'est comme à Marseille. Je prends un autobus jusqu'à son terminus, mais je suis encore au milieu de la ville. J'interroge les passants.

– *Salam aleikum.*

– *Aleikum Salam.*

– Qom et Isfahan... Ici ? Là ?

– Qom ? Par là !

Ils indiquent le nord.

– Oh oh... Là, non. Qom et Isfahan, au sud, là.

– Par là, par là. *Golpayegen khabr otobus agha jari beyram !*

Le farsi, c'est facile. Otobus ! Il croit que je veux aller à la gare routière pour prendre l'autocar d'Isfahan. Je montre mes jambes.

– Je veux y aller à pied ! Par là ?

– À pied ? Vous voulez y aller à pied ?

– Décidément, ces étrangers sont bien aussi fous qu'on le dit.

– C'est un pèlerin qui a fait le vœu d'aller à pied jusqu'à la ville sainte de Qom !

– Si c'est ça, vous n'avez qu'à continuer. Vous êtes sur le bon boulevard !

Je marche pendant plus d'une heure. Marseille, c'est tout petit. Le Shah veut que l'Iran devienne le Japon du Moyen-Orient. Sa capitale est déjà aussi grande que Tokyo.

Peu à peu, les maisons se mettent à ressembler à celles que j'ai vues dans les villages. Elles perdent le maquillage de plâtre et d'enduit des maisons citadines. Elles montrent la nudité de leur chair ocre, mélange rugueux de paille et de terre séchée.

Le roi de l'autostop

Les chèvres, les ânes et les poules me regardent passer sans s'étonner de mes cheveux clairs et de mon sac d'écolier.

Un camion-citerne, plus curieux que les ânes et les poules, s'arrête en me voyant.

– *Maryeb iraj ahga ?*

– Qom !

– Qom ? Montez !

Nous traversons un immense plateau pierreux. Pas le plus petit arbuste, pas le moindre brin d'herbe. J'appelle ça un désert, même s'ils ont oublié de mettre des dunes de sable comme dans *Le crabe aux pinces d'or*. En tout cas, le paysage est monotone. Le chauffeur et son adjoint comptent sur moi pour les distraire.

– *Hayezagh deh Qom ahangaran ?*

– Où je vais après Qom ? À Isfahan.

– *Kuh e kukalar ?*

– D'où je viens ? Eh bien, de Téhéran...

– *Ajji e zarin ?*

– Avant ? De Turquie. D'Istanbul.

– *Howz i ab shekar ? English ? Guermann ?*

– Ah, je suis français. France !

– *Ferranz ? De Gaulle !*

– Oui, shah de Gaulle...

– *Shah de Gaulle, ah ah ah !*

Deviner le sens des questions, c'est rigolo. Ce qui est vraiment difficile, c'est de crier plus fort que le moteur. Rak rak rak : le camion vibre autant que la puce rouge de Christian. J'espérais que sa masse monstrueuse lui permettrait de glisser comme une limousine sur les vagues de cailloux de la piste... Le soleil chauffe à blanc sa carcasse métallique. Les vitres baissées laissent entrer un vent brûlant qui nous dessèche au lieu de nous rafraîchir. L'autostop est un dur métier. Chauffeur de camion-citerne, encore pire.

Une halte dans un village. Du thé, du thé ! Nous mangeons du poulet au riz. Encore un peu de thé, s'il vous plaît.

Les camionneurs vont à Qom. Ils me font comprendre que c'est la ville des religieux, et qu'ils ne pensent pas beaucoup de bien de ces gens-là.

J'attends deux heures à la sortie de Qom. Je me tiens dans l'ombre d'une maison pour échapper à la mort. Si je plaçais un verre d'eau en plein soleil, l'eau bouillirait¹ et s'évaporerait en cinq secondes. Les Qomains², moins bêtes que moi, restent prudemment chez eux à l'heure de la sieste. L'intensité du silence a quelque chose

¹ Moi aussi, ça m'étonne, mais j'ai vérifié dans le dictionnaire.

² Qomois ? Qomédiens ? Qomiques ?

Le roi de l'autostop

d'effrayant. Un cataclysme a tué tous les habitants de cette planète sauf moi ! Je tends l'oreille... Si quelqu'un chuchotait à moins de dix kilomètres d'ici, si un chat ou un moteur ronronnait, je l'entendrais forcément.

Une sorte de grosse jeep m'emmène de Qom à Isfahan d'un seul coup d'un seul. Je demande au conducteur si c'est loin.

– Qom Isfahan kilometers ?

– Deux cent soixante-dix, me dit-il en montrant deux fois dix doigts et une fois sept.

– Et Téhéran Qom ?

– Cent cinquante.

L'air chaud dévie les rayons du soleil. On voit des faux-reflets, comme si un lac s'étendait tout autour de nous. Un lac un peu flou, qui ne ressemble pas au mirage dans lequel les Dupondt plongent après avoir tourné en rond. Tout de même, ces illusions d'optique me troublent l'esprit. Mes pensées s'égarent comme les Dupondt. Pourquoi la ville d'Isfahan s'appelle-t-elle Ispahan en français ? Un vieux nom. Il faudrait regarder dans *Les Lettres Persanes*. Nous disons Téhéran, ici Tehran. Je dresse des listes dans ma tête. Noms invariables : Amsterdam, Madrid, Berlin, Glasgow, Boston, New York. Noms francisés : Londres, Rome, Munich, Athènes, Pékin, Varsovie. Pour les Autrichiens et les Allemands, Lwów¹ s'appelle Lemberg. Nous ne pouvons pas dire Warszawa, trop difficile, mais personne n'a francisé le nom des petites villes, donc Rzeszow reste Rzeszow et Przemyśl Przemyśl. Ils connaissaient une seule ville sur le nouveau continent : Philadelphie. Sinon, San Francisco, Los Angeles et San Diego s'appelleraient Saint-François, Les Anges et Saint-Diègue. S'ils avaient connu l'Amérique du sud : Rivière de Janvier, Saint-Paul, Bon Air. Mais Paris sera toujours Paris. Ah non : Parigi...

J'essaie de retrouver *Le Voyage*, de Baudelaire, dans ma mémoire.

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

¹ La ville natale de ma mère. Voir *Une nouvelle vie, Malvina*.

Le roi de l'autostop

Le pape est mort. Un nouveau pape est appelé à régner.
 Araignée ? Quel drôle de nom pour un pape !
 Pourquoi pas libellule ou papillon ?

Non, c'est un mirage. La vraie suite m'échappe... Si j'avais été moins stupide, j'aurais emporté *Les Fleurs du Mal* au lieu du *Serpent à Plumes*. J'apprendrais les poèmes par cœur pour passer le temps. Ah, je me souviens que Baudelaire mentionne le temps :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
 Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
 Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
 Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
 Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
 Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
 Le temps !

J'aurais pu les acheter dans la librairie française d'Ankara. Ou même à Téhéran. J'apprendrais un poème par jour, donc à la fin de mon voyage je saurais tout le recueil. Possible ? Les acteurs de la Comédie Française récitent une pièce entière de Corneille ou de Racine... Mon premier est une grande étendue d'eau ; mon second, c'est ce qu'on dit quand on perd un billet de mille anciens francs ; mon troisième, c'est la note qu'il faut avoir au bac pour mériter une mention Très bien ; mon tout est un théâtre où l'on joue des pièces très ennuyeuses. Réponse : lac – oh mes dix francs – seize.

Après cinq heures de traversée du désert, nous apercevons loin devant nous, tout au bout de la ligne trop droite de la route, une minuscule tache verte. Un mirage de plus ? Cette couleur me rappelle quelque chose. Nous nous approchons. Miracle ! Des arbres, des prairies... J'avais oublié la couleur de la végétation. Une oasis d'espoir dans un désert d'ennui !

– Isfahan, me dit le conducteur.

Il me dépose sur une grande avenue bordée de platanes. Je trouve un hôtel à punaises, où je rencontre un Hollandais qui porte une énorme valise. Ce n'est pas un autostoppeur. Nous sortons manger du poulet au riz.

– D'Istanbul à Ankara, j'ai voyagé avec deux Hollandaises.

– Et moi j'ai parlé à un Français à Tabriz.

Le roi de l'autostop

- Tu vas où ?
- Au Pakistan. En Inde, peut-être. Je passe la nuit dans cet hôtel parce qu'il est proche de la gare routière. Je prends un autocar pour Kerman demain à six heures. Vendredi un autre, de Kerman à Zahedan. Il faut que j'arrive à Zahedan vendredi soir, pour prendre le train Zahedan-Quetta.
- On m'a dit qu'il partait le dimanche matin.
- Samedi matin.
- Combien de kilomètres d'ici à Zahedan ?
- Mille trois cents...
- Je vais quand même visiter Isfahan. Je pensais partir vendredi. Mille trois cents kilomètres, cela me prendra bien quatre jours, donc j'arriverai lundi soir. Tant pis pour le train ; je continuerai en autostop.
- Il y a le grand désert du Balouchistan entre l'Iran et le Pakistan. Je ne sais pas si des voitures le traversent.
- Je m'en remettrai à la volonté d'Allah.

Ce Hollandais possède sûrement un réveil de voyage dans sa valise. Encore un truc qui ne sert à rien : les punaises vous réveillent bien mieux, et on n'a même pas besoin de les remonter. Je me lève à cinq heures et je prends le thé avec lui.

- Les monuments, les mosquées, c'est où ?
- Au bout de cette avenue. Tu arrives sur la place Royale. Tout se trouve autour de la place, tu verras.
- Merci. Bon voyage !

Je marche sous les platanes, dans la brise mutine du petit matin, jusqu'à la place Royale.

C'est un immense rectangle entouré de palais et de mosquées... Rogntudju ! À quoi ça sert d'étudier la géographie pendant dix ans, je vous demande un peu : aucun de mes professeurs ne m'a jamais parlé d'Isfahan. Les entrées monumentales des mosquées m'épatent d'autant plus. L'an dernier, j'ai vu à Rome des églises baroques envahies par des légions d'angelots folâtres. Ici, comme le Coran interdit de montrer la figure humaine, la fièvre mystique des bâtisseurs s'exprime en des foisonnements fantastiques de géométrie pure. Des cataractes d'alvéoles s'accrochent aux voûtes comme des stalactites. On dirait les rayons d'une ruche dont les abeilles auraient bu trop de nectar. Comment les alvéoles s'emboîtent-elles les unes dans les autres ? Il y a des polygones convexes, des polygones concaves... Je viens justement d'étudier la géométrie dans l'espace en Maths Sup. Tout ce que je peux dire, c'est que les bricoleurs qui ont agencé ces puzzles en trois dimensions sont drôlement fortiches. À l'extérieur, c'est encore mieux. Les coupoles... Des poèmes chatoyants de faïence

Le roi de l'autostop

bleue, des guirlandes iridescentes d'ailes de papillon... Les artistes qui ont créé ces merveilles ont su combiner mille teintes pour créer un bleu unique. Le roi n'y croyait pas

– Vous êtes sûrs ? Du rouge ? Du beige ?

– Si si, Majesté. Reculez et vous verrez !

Je me perds dans ce bleu comme dans celui des yeux d'Agathe. Si je m'étais approché d'elle, j'aurais sans doute aperçu dans ses iris des paillettes d'or et de pourpre. Je lui dois ce moment d'extase : j'ai suivi ses yeux jusqu'à l'hôtel Birlik, où j'ai rencontré les deux Hollandaises qui m'ont détourné de mon chemin. Allah a utilisé Agathe comme appât. "Regarde l'azur pellucide de son regard... Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité... Le croirais-tu ? Il existe un bleu plus sublime encore, que les hommes ont créé pour moi ! Viens, je vais te le montrer..."

Dans le grand jardin de la mosquée du roi, un jeune homme vêtu d'une longue robe et portant turban dessine une courbe sur une feuille de papier. C'est la parabole $y = x^2$. Je m'assois à côté de lui, je lui emprunte son crayon, j'écris $y = 1/x$ et je dessine une hyperbole. Nous dialoguons ainsi quelques minutes à coup de formules mathématiques. Je lui pose une devinette :

– Peut-on écrire 1963 sous la forme d'un produit $a \times b$?

Il gribouille et finit par trouver : $1963 = 13 \times 151$. Il écrit 1342, l'année selon le calendrier musulman. À mon tour de gribouiller : $1342 = 2 \times 11 \times 61$.

Bon, on y passerait bien la journée, mais moi je dois visiter Isfahan. La place royale mesure au moins cinq cents mètres de long et plus de cent de large. La mosquée du roi, la mosquée Sheikh Lotfallah, le palais royal... Tout au bout de la place, un portail sombre et majestueux – les personnes qui s'y précipitent ou en sortent me paraissent trop pressées pour prier. Au bruit de houle qui s'en échappe, je devine ce que c'est : le bazar !

La perfection définitive des mosquées me rappelle deux vers du poème de Baudelaire intitulé "La Beauté" :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre

...

Je hais le mouvement qui déplace les lignes

Le bazar, c'est tout le contraire : un flux incessant d'hommes barbus et de femmes voilées danse la farandole dans la pénombre. Leurs silhouettes tremblent comme des spectres quand elles s'approchent de la lumière veloutée des boutiques. Les marchands ont des ampoules électriques spéciales qui rappellent le bon vieux temps des lampes à huile. Pour atténuer encore leur éclat, ils suspendent des forêts de vêtements

Le roi de l'autostop

au plafond. Ils voient quand même très bien que je suis étranger. Non, je n'achèterai pas de tapis !

Un jeune homme m'approuve.

– Tapis trop cher.

– Et trop lourd.

– Ici plus grand bazar tout l'Iran. Vous anglais ou américain ?

– Je parle anglais, mais je suis français.

– Mon nom Ali Rostani. Vous aryen ?

– Aryen ? Euh...

– Moi aryen. Iraniens les vrais aryens¹. Nous la race supérieure. Vous avez vu place du Shah ? Qu'est-ce que vous dites ?

– Je reconnais qu'Isfahan est la plus belle ville du monde, ex-aequo avec Venise et Paris !

– Ah ah, oui ! Plus belle ville du monde !

– Je n'ai pas encore vu le pavillon aux quarante colonnes. C'est près d'ici ?

– Tout près. Je vous montrer... Shah Abbas trace cette grande avenue. Platanes pour l'ombre. Au milieu, avant, c'était canal... Voici palais quarante colonnes.

– Il y en a vraiment quarante ?

– Vingt colonnes et vingt reflets dans bassin ! Chaque colonne un seul tronc platane. Avant, couvertes de miroirs, alors toit flotte dans le ciel.

– Ça date de quelle époque, toutes ces mosquées et ces palais ?

– Shah Abbas vers l'an mille.

– Le nôtre ou le vôtre ?

– Musulman.

– Donc à peu près 1620. C'est un contemporain de la reine Elizabeth d'Angleterre et de Shakespeare. Vous connaissez Shakespeare ?

– Je connais pas. Il y a des Anglais cour Shah Abbas. Montrent lui comment fabriquer et tirer canon. Avec canons, il reprend Tabriz. Tue cent mille Turcs.

– Il n'y a pas de quoi se vanter.

– Shah Abbas très cruel. Il croit tout le monde veut le tuer. Alors fait couper la tête son fils premier et crever les yeux fils deuxième et fils troisième. Ensuite, il tomber amoureux Fatima, fille de fils deuxième. Alors fils deuxième empoisonne Fatima et lui-même suicide.

– Eh bien justement, Shakespeare aurait beaucoup aimé cette histoire.

Brigitte Bardot

Plus facile de sortir d'Isfahan que de Téhéran. Le désert au bout de la rue.

¹ En anglais on dit "aryan", ce qui est un peu plus proche de "Iran".

Le roi de l'autostop

Toute cette immensité vide m'attire : j'irais bien marcher un peu dans la fraîcheur mauve de l'aube... Non, je ne dois pas quitter l'ombre de la dernière maison. Pour l'instant, le soleil a l'air d'un bon gros disque rouge qui ne ferait pas de mal à une mouche, mais je sais de quoi il est capable.

On ne peut pas laisser un voyageur au bord de la route dans le désert. Le premier camion qui passe par là, vers six heures du matin, s'arrête en me voyant. C'est un vieux modèle américain de la marque Mack. S'il pouvait parler, il me raconterait sa jeunesse dans l'Iowa : "À l'époque de la Prohibition, je transportais du whisky de contrebande. Tu vois le petit trou dans le bas de la portière ? Calibre 38... Souvenir de la police fédérale !"

Nous escaladons des collines nues. La manière dont le chauffeur change les vitesses me fascine. Au levier de vitesse habituel s'ajoute un petit levier à deux positions, haute et basse. Mettons qu'il roule en quatrième basse. La route monte, il ralentit, le moteur tousse. Il met les deux mains, en tenant son volant avec le coude, pour descendre le grand levier en troisième et remettre le petit en position haute. Quand la route monte un peu moins, il accélère et procède en sens inverse. Et quand nous arrivons en haut de la colline ? Eh bien, il coupe le moteur. On ne va tout de même pas brûler de l'essence, au prix que ça coûte, pour descendre !

Vers onze heures, nous nous arrêtons dans une auberge souterraine, dont le toit bombé émerge de la surface plate du désert comme une assiette renversée. Chez nous, ça s'appellerait une cave, sauf qu'une maison surmonte en général nos caves. On descend une quinzaine de marches. On s'assoit en tailleur sur une plate-forme de terre couverte par un tapis. On boit du thé en mangeant... On ne voit pas ce qu'on mange, car le soleil n'entre pas et c'est tant mieux. Je goûte : poulet au riz.

Le chauffeur m'invite dans une autre salle, où un petit soupirail permet d'apercevoir une grande cuve remplie d'eau grise. Il m'explique par gestes.

– Bain... Très rafraîchissant... Enlever la poussière de la route.

– Non merci !

Il se déshabille et entre dans l'eau. À la couleur et à l'odeur de cette eau, j'évalue son âge à dix ou onze mois. Ils la changent une fois par an et ça tombe en septembre. S'il faisait un peu plus clair, on verrait les microbes à l'œil nu.

Combien de temps faut-il attendre pour que le soleil épuise sa fureur ? Cinq heures. Le brave Mack, tout ragaillardisé après cette longue sieste, repart à l'assaut des collines et nous emmène jusqu'à l'entrée de Yazd. Je marche vers le centre pour trouver un hôtel. Je me dépêche, car la nuit tombe. Dans un moment je ne verrai plus rien. *Les fleurs du mal* et une lampe de poche.

Soudain, un flot de lumière inonde l'avenue. Un autocar magnifique, luisant de toutes ses vitres, jaillit du crépuscule comme pour apporter la modernité au milieu des

Le roi de l'autostop

maisons de terre et de paille. Un petit panneau éclairé, situé dans un coin du pare-brise, annonce : Kerman. Eh, c'est là que je vais ! Mon bras se lève sans me demander mon avis. L'autocar s'arrête aussitôt, comme un djinn docile. La portière s'ouvre.

– Je vais à Kerman... C'est-à-dire... Pas d'argent. Autostop !

Une fillette assise tout devant parle au chauffeur en chantonnant. Il grommelle et fait oui de la tête. Je monte et m'assois derrière la jeune fille. Elle se lève et prend place à côté de moi. Elle marche avec deux cannes. Je frissonne en voyant ses jambes rabougries, ses bras trop minces, son dos tordu. Son sourire est si chaleureux, son regard si joyeux, que j'ai envie de l'embrasser.

– Je m'appelle Mahwash Taheri, me dit-elle en anglais. J'ai quinze ans. J'habite à Téhéran, mais je vais voir ma grand-mère dans la ville de Rafsanjan. Voulez-vous des pistaches ? C'est la spécialité de cette région.

– Merci. Je suis français. Je vais en Inde. Je m'appelle Jean-Jacques.

– Comme Jean-Jacques Rousseau ?

– Vous êtes très cultivée.

– Je connais aussi Montesquieu, qui a écrit les *Lettres Persanes*. Mais je ne peux pas les lire en français.

– Moi je ne peux pas lire Omar Khayyam et Ferdoussi en farsi.

– Leurs poèmes sont écrits en perse ancien. Pour moi aussi, c'est difficile. Je connais un poème d'Omar Khayyam, je vais essayer de le traduire en anglais :

Si cela dépendait de ma volonté, je ne serais pas venu au monde.

Si cela dépendait de ma volonté, comment pourrais-je quitter ce monde ?

L'idéal, dans ce monde si misérable

Serait de ne pas être venu, de ne pas exister, de ne pas avoir à partir.

– On dirait un poème japonais. Un peu bouddhiste.

– C'est vrai qu'il n'était pas bon musulman. Dans ses poèmes, il célèbre le vin, mais les bons musulmans ne boivent pas d'alcool. En Iran, les gens ne sont pas tous musulmans. Il y a des juifs, des bahai¹. Vous connaissez l'ancienne religion des Perses, celle du prophète Zarathoustra, que vous appelez aussi Zoroastre ?

– Je l'ai peut-être étudiée à l'école, il y a longtemps.

– Vous êtes monté dans l'autocar à Yazd. C'est le centre de cette ancienne religion². Ils ont encore des tours du silence. Ils exposent les cadavres tout en haut. Les vautours viennent les manger.

¹ Religion "universelle", fondée en Iran. Ses adeptes sont mal vus depuis la chute du shah et la prise de pouvoir des musulmans radicaux.

² En 2001, il reste encore quelques milliers de zoroastriens dans la région de Yazd.

Le roi de l'autostop

– J'aurais bien voulu voir ça.

– Moi aussi, mais il faisait déjà nuit quand nous sommes arrivés à Yazd. En plus, les tours sont en dehors de la ville. On m'a dit qu'on ne voit pas les corps, de toute façon, mais seulement les vautours.

Le Hollandais que j'ai rencontré à Isfahan a pris un autocar comme celui-ci. Un morceau de l'Iran moderne qui fonce dans la nuit. Mahwash ne porte pas de voile. Personne ne proteste parce qu'elle s'assoit à côté de moi. Elle veut tout savoir sur ma vie à Paris et sur mon voyage. Sa mère, qui est restée assise devant, vient nous voir.

– Laisse-le donc tranquille, Mahwash. Il veut peut-être se reposer. Il est près de minuit.

– Elle ne me dérange pas. Au contraire. Je suis content de parler à une Iranienne. Je suis en Iran depuis huit jours et je n'ai vu que des hommes...

– Il ne connaît pas notre alphabet, maman. Apporte-moi mon cahier, je vais lui enseigner les lettres !

Vers une heure du matin, nous arrivons à Rafsanjan. Nous échangeons nos adresses. Je promets de lui répondre si elle m'écrit. Le chauffeur et sa mère l'aident à descendre.

À peine l'autocar a-t-il redémarré qu'un jeune homme assis tout au fond se lève et vient prendre la place de Mahwash. Suis-je en train de dormir et de rêver ? Il est tout tordu, lui aussi. Non, c'est différent. Alors qu'elle ressemblait à une fleur fragile, il est bossu comme Quasimodo, dont la vigueur est d'autant plus grande qu'elle est comprimée. Je me souviens des Américains du Peace Corps : un enfant sur deux est surnommé le Boiteux ou le Bossu.

– Permettez-vous ? Puis-je asseoir ?

– Je vous en prie.

– Mon nom Mr. Shariaty, prénom Manusher. J'habite à Kerman, mais j'étudie chimie à Téhéran.

– Moi, j'étudie la chimie à Paris !

Je raconte ma vie de nouveau. Encore tout ému par la vivacité et le charme de Mahwash, je trouve Mr. Shariaty un peu lourdaud. Il me donne les dernières nouvelles de la capitale.

– Notre shah va organiser grand référendum pour savoir si le peuple approuve Révolution blanche.

– Le peuple va approuver, je parie.

– Bien sûr. L'Iran est grand pays. Bientôt, grand pays moderne. Nous avons beaucoup ressources naturelles. Aujourd'hui, nous vendons pétrole brut. Demain, nous transformons pétrole pour vendre matières plastiques.

– D'où l'intérêt d'étudier la chimie ! Vous regardez vers l'avenir.

Le roi de l'autostop

– Je regarde vers passé. J'étudie teinture ancienne et moderne. Dans province de Kerman, beaucoup d'ateliers fabriquent tapis.

– Pas de tapis volants ? Ce serait commode, pour traverser le désert.

– Tapis volants, ah ah ! Bientôt nous construisons aéroports. Je vous donne ma photo. Vous avez photo ?

– Je vous enverrai une photo de Paris.

J'aurais préféré une photo de Mahwash.

Nous atteignons Kerman à trois heures du matin. Ce serait idiot d'aller à l'hôtel pour me relever dans une heure. Je marche un peu, mais je n'y vois goutte. Je m'assois par terre, adossé à une maison, et je m'endors aussitôt.

Réveillé par les premières lueurs de l'aube. Ma promenade matinale vers le soleil levant. À la sortie de la ville, les maisons de terre ont de plus en plus de mal à garder leur forme. Bientôt, on ne voit plus que de vagues monticules, vestiges de maisons qui n'ont pas su résister à l'ennemi vigilant et funeste : le temps... Et puis la terre toute plate, parsemée de pierres qui semblent posées là comme pour l'empêcher de s'envoler.

Oh, un autostoppeur ! Ses cheveux tombent jusqu'à ses épaules. Sa barbe clairsemée me rappelle certains buissons souffreteux qui veulent absolument pousser dans le désert.

– *Good morning.*

– *Good morning.*

– Vous êtes anglais ? J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part. Peut-être à Téhéran, quand je suis allé chercher mon visa à l'ambassade du Pakistan.

– Les Anglais n'ont pas besoin de visa pour aller au Pakistan et en Inde.

– *Of course.* Vous vous appelez comment ?

– Andrew.

– Ça me revient : la frontière entre la Turquie et l'Iran. Vous avez joué aux dominos avec les douaniers.

– Je me souviens de vous... Dans la petite voiture rouge avec l'Allemand.

– L'Autrichien.

– Je l'ai revu un peu avant Téhéran. Il était en panne. Vous allez prendre le Zahedan-Quetta ?

– C'est difficile, s'il part ce matin.

– Ce matin ? Mais non. Le jeudi.

– Un Hollandais m'a dit samedi. Avant, des Américains m'avaient dit dimanche.

– Je suis passé à la mairie de Kerman hier soir. Ils ont l'air bien renseignés. Jeudi.

Le roi de l'autostop

Nous bavardons au bord de la route, mais cela ne signifie pas que nous avons décidé de voyager ensemble. Un camion décide pour nous. Il s'arrête et nous embarque tous les deux. Encore un Mack, le père ou le grand-père de celui d'hier. Un modèle que l'on croyait disparu ! Le Smithsonian Museum de Washington en donnerait sans doute un bon prix. Le chauffeur pose un tas de questions à Andrew, en montrant sa chevelure et sa barbe.

– Il veut savoir si je suis un homme ou une femme.

– Il te prend pour la femme à barbe.

– Ils me prennent tous pour la femme à barbe. Ils aimeraient bien.

Il montre ses biceps au chauffeur. “*Boy ! Boy!*” dit-il d'une voix grave. De toute façon, le chauffeur a d'autres chats à fouetter : le moteur attrape le hoquet. Il faudrait lui donner un grand verre d'eau ou lui faire peur. Nous nous arrêtons. Le chauffeur démonte le moteur, change une pièce ou deux, ajoute un joint, resserre un boulon. Quand le camion redémarre, il paraît rajeuni de dix ans. Un quart d'heure plus tard, rechute. Le chauffeur démonte le moteur, change un autre petit bidule, enduit de graisse neuve un pignon (à moins qu'il s'agisse d'un cardan – est-ce que je sais ?) Il a remplacé toutes les pièces d'origine depuis longtemps, donc le Smithsonian Museum n'en voudra pas. Si nous nous arrêtons tous les quarts d'heure pour enlever le moteur, nous allons finir par rater notre train.

En plus, la route monte. Nous arrivons à l'heure du déjeuner dans le village de Zeynalabad. L'aubergiste dit que nous sommes à cinquante kilomètres de Kerman. Il me semble que nous battons des records de lenteur.

– Cinquante kilomètres en cinq heures !

– *Take it easy, man !* Nous ne sommes pas pressés : le train part seulement jeudi prochain.

– Ça, c'est ce que tu dis.

– Regarde, nous avons de la chance de nous être arrêtés ici. Est-ce que tu aurais pensé trouver une auberge avec un jardin et un ruisseau au milieu du désert ?

J'ignore si cela a un rapport avec le ruisseau, mais on nous sert du poisson au riz au lieu du poulet au riz. Le poisson est-il bon ? Je suis trop occupé à cracher les arêtes pour pouvoir le dire.

Puisque nous sommes immobilisés pour quatre ou cinq heures, le chauffeur décide d'imposer sa volonté au moteur. Il l'épluche comme un oignon, regroupe les morceaux sur le sol par familles ou affinités, lave son chiffon dans le ruisseau, s'accroupit pour réfléchir...

L'instituteur du village prend le thé avec nous.

– Vous Anglais ?

– Je suis anglais.

Le roi de l'autostop

- Et moi français.
- Vous rester ici deux trois jours. Habiter chez moi. Venir école parler anglais.
- *All right*. J'accepte. Toi aussi ?
- Non, je ne peux pas.
- Tu arriveras à Zahedan beaucoup trop tôt pour le train.
- Tant pis. Je continuerai par la route. Je dois revenir à Paris début septembre. Je pense aller jusqu'à Bombay. Je ne sais pas combien de temps cela me prendra. Ensuite, il faudra que je trouve un bateau...

Andrew s'éloigne avec l'instituteur. Plus malin que moi. Je construis une prison mentale dans laquelle je m'enferme moi-même. Il est libre : un authentique autostoppeur.

Je ne reste pas seul longtemps : une Anglaise succède à un Anglais. Elle sort de sa Vauxhall avec ses trois marmots pâlichons et son pirate pakistanais.

- *Hello Jean-Jacques ! How are you ?*
- Je vais bien. Et les enfants ?
- Ça va mieux, mais ils sont fatigués.
- C'est un long voyage pour eux.
- Pour moi aussi. Je conduis depuis Londres, vous savez.
- Votre mari ne conduit pas ?
- Eh non. Ils ont du poulet au riz ?
- Du poisson au riz, avec beaucoup d'arêtes. Et du melon très sucré.
- Votre chauffeur a l'air bien occupé. Il a tout démonté !
- Ce n'est pas vraiment un chauffeur, mais un mécanicien ambulancier. Le propriétaire du camion est embêté : "Mon camion est en panne, juste à la veille d'une livraison importante." Le mécanicien ambulancier lui dit : "Je vous le répare en roulant, comme ça je livre en même temps." C'est très efficace. Il s'arrête toutes les dix minutes. Il tente une réparation, il peut juger aussitôt s'il est sur la bonne voie. Il a déjà réparé deux fois ce matin. Il aborde maintenant la phase cruciale de la synthèse.

J'improvise cette explication pour distraire la gentille Anglaise et ses trois enfants (le pirate est déjà en train d'engloutir une montagne de poisson au riz), mais elle contient peut-être un peu de vrai. Nous filons jusqu'à la ville de Bam sans nous arrêter une seule fois. Une muraille crénelée couleur de désert entoure une partie de la ville. Au secours ! Les Mongols ! Les Turcs ! Tous aux remparts !

Je trouve un hôtel sans chambres. C'est original. On dort sur le toit en terrasse, recouvert d'un grand tapis de Kerman. Au moins, j'échappe au lit à punaises. Il y a foule sur la terrasse : tous les habitants¹ de Bam veulent me voir pendant qu'il fait encore jour.

¹ Ou plutôt : la moitié des habitants – ceux qui portent moustache.

Le roi de l'autostop

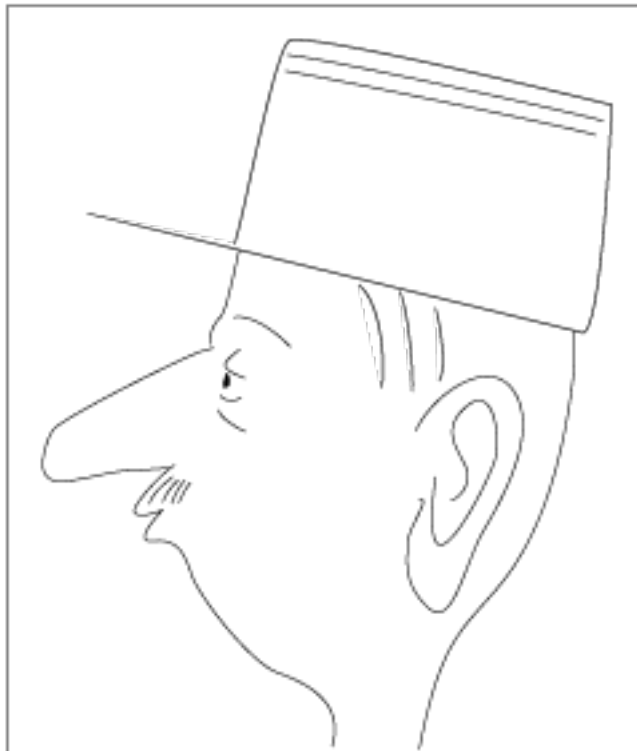
– *Mahirud naomid ? Amerika ?*

– France.

– France ? De Gaulle !

– Mouais, de Gaulle...

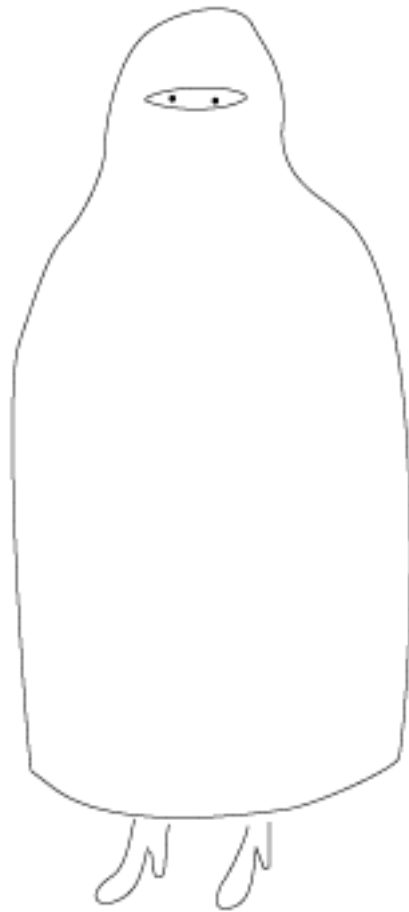
Pour animer un peu la soirée, je dessine le général de Gaulle sur mon carnet.



Ils poussent des oh et des ah. Un petit malin crie : “Brigitte Bardot !” Ils reprennent tous en chœur : “Brigitte Bardot ! Brigitte Bardot !” Comment peuvent-ils connaître B B ? Dans les villages du désert, il n’y a pas plus de salle de cinéma que de piscine olympique. À moins qu’ils ne cachent un vieux projecteur dans une école, mais alors ils ne montrent certainement pas de films avec des demoiselles en maillot de bain.

Puisque vous insistez... Rendez-moi mon carnet... Je représente Brigitte Bardot vêtue à la mode de Bam (en pensant au mouton du Petit Prince).

Le roi de l'autostop



Ils sont très contents. Mon carnet circule de main en main. J'entends de grands éclats de rire. Ils m'interrogent et je réponds au petit bonheur la chance, comme avec les chauffeurs de camion, en espérant que l'ordre des questions est toujours le même. Je lève la main à la hauteur de mon épaule, puis à la hauteur de mon ventre, pour représenter mes frères – même si, en vérité, ils sont tous les deux plus grands que moi. J'écris des équations sur mon carnet... Je dessine les trois frères et leurs parents, en exagérant la calvitie de mon père et en l'affublant d'un stéthoscope.

– *Khahak Matematik !* disent-ils.

– *Panah Doktor !*

C'est bien joli, d'échanger des gestes et des dessins, mais c'est un jeu auquel on ne peut pas se livrer dans l'obscurité. Nous levons donc la séance à la tombée de la nuit. Trop tard. Comment vais-je faire pour aller aux cabinets dans le noir, maintenant ? Je dois d'abord descendre dans la cour par l'escalier extérieur. Je sais qu'une obscure clarté tombe des étoiles, seulement je n'ai pas l'habitude. Pas trop vite... Une marche

Le roi de l'autostop

à la fois... Trouver la cabane, c'est facile : je me laisse guider par l'odeur. Ensuite... Il y a un trou à l'intérieur de la cabane, mais où ?

Ouf. Tout va très bien, madame la marquise. Je remonte...

Nouvel ennui : je n'arrive pas à dormir par terre. J'ai tort de dormir sur le ventre, je le sais bien. Aïe ! Mes rotules protestent. J'essaie sur le côté. Je découvre que je possède des hanches ultra-sensibles. Ils ont mis des nerfs dans l'os de la hanche ? Ça n'a pas de sens... Je me résigne à me coucher sur le dos. Jamais dormi sur le dos. Au moins, je peux compter les étoiles. Il faut que je bouge, sinon les vautours vont me prendre pour une friandise exposée sur une tour du silence.

Même quand je dors peu, je me lève au moment où l'horizon commence à bleuir. C'est le moment de la journée que je préfère. Laissant la ville à son obscurité, je marche à grands pas vers le désert, où chaque aube ressemble à la création du monde. *Fiat lux*, comme disent les vendeurs de voiture italiens. Je chante :

*La route est longue, longue, longue
Marche sans jamais t'arrêter...*

Installé à mon poste à cinq heures du matin, comme un bon ouvrier. Ne pas manquer le premier camion de la journée.

Quatre heures plus tard, le premier camion ne s'est pas encore montré. C'est fichu. Ils partent toujours très tôt. Ou alors il est parti à cinq heures de Kerman et il ne va pas tarder... Hier, la route a vu passer un vieux Mack et une Vauxhall. Il y a des journées où elle ne voit personne, la pauvre. Si je continue de pratiquer le noble sport de l'autostop, je finirai bien, un jour ou l'autre, par rester coincé quelque part pendant vingt-quatre heures. Je prie Zarathoustra que cela se produise ailleurs qu'à Bam, où l'hôtel convient si peu à mes rotules délicates.

Zarathoustra soit loué et remercié ! Il m'envoie une Ford Zodiac toute neuve, portant des plaques indiennes et occupée par trois Indiens. C'est presque trop beau...

– Montez. Nous allons à Zahedan.

– Et ensuite, en Inde ?

– Nous avons acheté des lots de tapis à Kerman pour les revendre à Delhi. Nous avons prévu de les faire envoyer en train depuis Zahedan. Cela prendra trois ou quatre jours pour arranger tous les papiers. Nous retournerons à Kerman. Nous rentrerons en Inde dans une quinzaine de jours.

– J'espère que je ne serai plus dans la région dans quinze jours, mais si vous me voyez au bord de la route dans le désert du Balouchistan, arrêtez-vous !

– C'est promis !

Le roi de l'autostop

Ils sont encore plus prudents que les camionneurs : pour éviter que le soleil ne fasse bouillir l'eau et exploser le radiateur, ils se mettent à l'abri dans une auberge de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi.

Ici, les gens n'enterrent pas leurs maisons. L'auberge est une grande cabane en branchages. Un tuyau qui descend de la montagne alimente en eau une gouttière percée suspendue au-dessus du toit. Ils ont inventé ce système à l'époque de Zarathoustra. Le débit de l'eau, l'espacement des trous, sont réglés de manière à humecter les branches du toit sans les inonder – c'est-à-dire qu'il coule juste assez d'eau pour remplacer celle qui s'évapore dans la fournaise, mais pas plus. Or, comme chacun sait, ou devrait savoir s'il a bien étudié son programme de physique pour le baccalauréat, l'évaporation absorbe de l'énergie.

– Il fait presque trop froid, remarquent les Indiens.

– Il y a deux ans, je suis allé en Amérique. Ils ont des machines qui fonctionnent selon ce principe, ça s'appelle *air conditioning*. Il fait très froid dans les magasins et les cinémas. On s'enrhume en plein été. Vous avez des réfrigérateurs, en Inde ?

– Dans les restaurants de luxe, et chez les gens très riches...

– Ça marche aussi comme ça. Un liquide s'évapore, puis on comprime le gaz obtenu pour le liquéfier de nouveau.

– Vous avez un réfrigérateur chez vous, en France ?

– Bien sûr.

– À quoi ça vous sert ?

– À garder les aliments plus longtemps.

– En Inde, quand les gens ont de quoi manger, ils mangent. Quand nous aurons trop de nourriture, nous nous demanderons comment la conserver.

Un scooter dans le désert

Nous arrivons à Zahedan le dimanche 28 juillet vers neuf heures du soir. Tiens, la gare.

– Pouvez-vous me déposer, s'il vous plaît ? Je voudrais me renseigner sur le train Zahedan-Quetta. Je vous rejoindrai plus tard à l'hôtel.

La gare ressemble à celles que l'on voit dans les westerns. Une pièce nue, des bagages dans un coin, un employé derrière un guichet grillagé. Une lampe fatiguée éclaire la pièce ; chez nous, elle s'appellerait veilleuse.

– Bonsoir. Le train de Quetta : quel jour ?

– Demain matin cinq heures.

– Vraiment ?

Il me montre un wagon de marchandises, tout juste visible dans la lueur incertaine que projette la veilleuse.

Le roi de l'autostop

– C'est ça le fameux train ? Il n'y a même pas de locomotive.

– Demain matin cinq heures.

– Bon, j'achète un billet.

Je m'approche du wagon de marchandises. Au bruit, je devine que les passagers sont déjà nombreux. J'avance la tête à l'intérieur pour scruter la pénombre. Comment sont-ils installés ? Assis par petits groupes ici et là... J'aimerais m'adosser à une paroi. Dilemme : si je vais en ville pour acheter à manger, je risque de trouver toutes les parois prises à mon retour, mais si je monte dans le wagon maintenant j'aurai très faim. Là où je serais vraiment bien, c'est adossé à la paroi du fond. Déjà trois grandes silhouettes... Il reste de la place... Eh, les silhouettes m'appellent !

– Djinn-Djak ! Djinn-Djak !

– Pat ! Dick ! Tom ! Je ne m'attendais pas à trouver le train dans la gare. À Téhéran, vous m'aviez dit qu'il partait le dimanche. Un Hollandais m'a dit samedi, un Anglais jeudi. En fin de compte, c'est lundi ! Vous êtes arrivés ce matin ?

– Mais non. Nous avons pris un autocar express. Il arrive le dimanche soir, juste à temps.

– Je ne vous ai pas vus sur la route.

– Nous venons du nord, de Mashhad. Nous espérons obtenir un visa afghan là-bas. De Quetta, nous irons à Peshawar, c'est juste à côté de la frontière, et nous tenterons le coup de nouveau. Si ça ne marche pas, nous irons à Lahore et nous ferons un tour en Inde. Tu veux un sandwich ?

– Ah, je ne dis pas non. Merci !

Ils m'offrent un sandwich de pain de mie au poulet qui a l'air de venir tout droit de l'Automat de New York.

– Vous avez du Coca-Cola dans votre sac, pour aller avec ?

– *Sorry*. C'est trop lourd. Nous buvons du thé, comme tout le monde.

– On trouve ce genre de sandwich à Téhéran ?

– Fabrication maison. Nous achetons le pain dans une épicerie pour Américains, mais pour le poulet, nous allons chez le boucher.

Nous bavardons dix minutes et puis ils s'endorment en trois secondes comme des Américains. Moi, même si je n'avais pas somnolé sur les sièges moelleux d'une Ford Zodiac, même si je ne m'étais pas assoupi à l'heure de la sieste dans la fraîcheur surprenante d'une cabane mouillée, même si j'étais allongé sur un matelas à ressorts au lieu d'être assis par terre et adossé à une paroi de planches, je ne pourrais pas dormir. À l'autre bout du wagon, une vieille femme agonise. Enfin, je crois. Je n'ai jamais vu ni entendu quelqu'un mourir. Je peux remercier les Allemands, qui ont éliminé mes grands-parents. Elle tousse et retousse comme si elle avait avalé un oursin. Elle se racle la gorge, halète, étouffe, râle, siffle. À chaque instant, elle déchire

Le roi de l'autostop

un peu plus ses poumons rongés par la tuberculose. Mes yeux s'étant accoutumés à l'obscurité, je peux voir qu'elle porte un sari. Les passagers sont presque tous indiens. Elle a respiré de la poussière de laine toute sa vie dans un atelier de tapis à Kerman. Pas la tuberculose, mais la lainose. Elle rentre au pays pour mourir.

Le train s'ébranle à cinq heures. Pile à l'heure ! Parfait... Je suis content de quitter l'Iran bientôt moderne pour entrer dans l'ancien empire des Indes, que les Anglais ont modernisé il y a plus d'un siècle. Une voie ferrée, une horloge au fronton de la gare, un train qui part à l'heure. Bientôt des routes asphaltées, peut-être même des lampadaires dans les rues.

Mille tonnerres ! J'ai cru que le train partait, mais je vois toujours la gare et son horloge. Je me penche à l'extérieur... Ah, ils ont accroché un wagon devant et un autre derrière. Tout devant, une locomotive diesel recule lentement pour prendre sa place légitime.

La tousseuse tousse, les Américains s'éveillent, la locomotive siffle, le train s'ébranle de nouveau. Cette fois, il avance. Pour se mettre en jambes, il commence par des petits trajets d'une centaine de mètres. Des passagers qui trouvent la gare mal située montent un peu plus loin. On charge des ballots dans le wagon de marchandises qui se trouve devant nous.

Un adolescent vêtu d'un pyjama empesé se présente à la porte de notre wagon.

– Je viens du wagon-cuisine situé en queue de train, messieurs et mesdames. Voulez-vous commander du thé ? Un petit déjeuner complet ?

Nous commandons du thé, pour voir. Le train sort de Zahedan sans se presser. Pat proteste.

– Ils pourraient se donner le mal de relier les wagons par des soufflets. Je boirais bien mon thé tout de suite, mais je suppose qu'il faut attendre la prochaine gare.

– Elle est seulement à cinquante kilomètres. Nous y serons en début d'après-midi !

– Vos thés, messieurs-dames...

Le garçon en pyjama n'a pas besoin de soufflet. Il sort de son wagon et il rattrape le nôtre en marchant plus vite que le train. C'est simple, mais il fallait y penser. Comme le thé est excellent, nous commandons des petits déjeuners complets.

Mon billet de train porte l'indication : Zdn-Que, km 732. Si nous conservons notre vitesse actuelle, nous arriverons à Que dans trois jours.

– L'employé de la gare m'a dit quand le train partait, mais j'ai oublié de lui demander quand il arrivait. Est-ce que vous le savez ?

– Demain soir.

– Dans ce cas, il va devoir accélérer un peu.

En effet, il prend de la vitesse, si bien que notre petit déjeuner ne peut pas venir à pied. Ainsi que Pat l'avait prévu, nous devons attendre le premier arrêt, qui s'appelle

Le roi de l'autostop

Jozz. Duke Ellington devrait venir enregistrer un disque ici. Il le baptiserait "Jazz à Jozz". Nous franchissons la frontière vers neuf heures, mais la police pakistanaise nous attend cent cinquante kilomètres plus loin, à Nok Kundi. Ça tombe bien : la halte coïncide avec l'heure du déjeuner. Le garçon peut nous apporter notre repas sans courir.

Les trois Américains sont déjà passés par ici.

– Ils sont très tatillons. Ils vérifient tous les passeports et posent des tas de questions. Nous ne repartirons pas avant la nuit.

Les policiers occupent une grande pièce dans la gare. Le chef de la police est un gros bonhomme assis derrière un bureau. Sa moustache et les boutons de son uniforme brillent d'un éclat qui indique sa puissance. Un enfant de dix ou onze ans passe sa journée à éventer ce seigneur en agitant à l'aide d'une longue tringle un panneau de tissu accroché au plafond¹.

Le chef de la police est en colère. Il morigène un voyageur en un mélange d'anglais et d'urdu².

– *Musa khel daraban "expired" ! Murgha bumbaz "new permit" !*

Tiens, je connais ce voyageur. Je regarde de l'autre côté du poste de police. Oui, la Vauxhall ! Le pirate est toujours aussi massif, mais sa femme et conductrice me paraît de plus en plus maigre et fatiguée. Son visage s'éclaire quand elle m'aperçoit.

– Jean-Jacques ! Quelle bonne surprise...

– Ça va ?

– Pas très bien. Ce porc prétend que les papiers de la voiture ne sont pas en règle.

– Je suppose que c'est difficile de passer toutes ces frontières avec une voiture. Chaque pays a ses règlements et son code de la route...

– Oh non, vous n'y êtes pas. Il réclame dix dollars, c'est tout.

– Dix dollars ?

– Nous n'avons plus d'argent parce que nous avons consulté des médecins pour les enfants à Téhéran et à Isfahan, puis acheté des médicaments. Vous savez ce que je peux vous proposer : vous nous prêtez dix dollars pour le policier et dix dollars pour l'essence et la nourriture, ensuite nous vous emmenons à Quetta et nous vous remboursons. Mon mari a des clients là-bas. Vous nous rendriez un fier service.

– Dans votre voiture ? Il n'y a pas la place.

– Les enfants peuvent se serrer. Vous êtes mince, ça ira.

– Eh bien d'accord !

¹ Pour les curieux : ce ventilateur traditionnel s'appelle un "punkah". On trouve ce nom dans les romans de Conrad, par exemple.

² On prononce : ourdou. Principale langue parlée au Pakistan. Elle n'est pas très éloignée de l'hindi, principale langue de l'Inde, et présente aussi des points communs avec le farsi.

Le roi de l'autostop

Je rends service à ces pauvres gens, avec leurs enfants malades... Et puis je n'ai pas trop envie de passer une deuxième nuit assis dans le wagon à écouter la vieille Indienne tousser. Ce qui m'énerve le plus, c'est de voir qu'elle fume malgré son cancer du poumon.

Je prends congé de mes amis, qui se dégourdisent les jambes sur le quai.

– Je continue en voiture. Je suis autostoppeur, donc le train ne me convient pas trop.

– Ce train donnerait envie à n'importe qui de devenir autostoppeur. Nous aimerions vous imiter, mais aucune voiture ne prendrait trois personnes d'un coup. Après Quetta, ça ira mieux. Ils ont des trains rapides avec des wagons de première. Bon voyage !

Au lieu de perdre ma journée dans la gare de Nok Kuni, je file sur la route. Mes fesses et mon dos me disent merci plutôt deux fois qu'une. Tout ce que je demande, c'est que les enfants ne vomissent pas sur mon beau pantalon neuf.

Quand ils sont partis de Londres, ils ne tenaient pas en place. Du côté d'Amiens, ils demandaient déjà : "C'est loin le Pakistan ? On arrive bientôt ?" Barbe-Noire distribuait des gifles en-veux-tu-en-voilà pour les calmer. L'ennui les a épuisés, et puis la maladie, et les médicaments pour soigner la maladie. Quand leur père a hurlé : "Nous y voilà ! Le Pakistan, les enfants !" ils ont entr'ouvert un œil las. Voyant un désert de plus, ils ont poussé un soupir désespéré et se sont rendormis.

Nous nous arrêtons dans un village pour y passer la nuit. Je suis aussi déçu que les enfants. Vous êtes sûrs que nous sommes au Pakistan ? Les gens construisent leurs maisons en briques crues comme en Iran. Les femmes sont voilées de la tête aux pieds comme en Iran. La route n'est toujours pas goudronnée.

Barbe-Noire interroge un passant.

– Il dit que le *Dak Bungalow* se trouve plus loin. À la sortie du village.

Nous roulons un peu, nous nous approchons d'une grande maison. Une sensation étrange m'envahit, comme si quelqu'un venait de craquer une allumette pour enflammer mon imagination. Là, devant moi, l'empire des Indes ! Celui des *Cigares du Pharaon*, du *Tombeau Hindou* de Fritz Lang... Un pavillon de bois verni, peut-être même aromatique, entouré de vérandas. Des serviteurs vêtus de longues chemises blanches et de pantalons serrés.

– Un *Dak Bungalow*, explique le pirate, c'est un relais pour les voyageurs. Pour se reposer à l'heure de la sieste, ou pour la nuit. Financé par l'administration. On paie seulement les repas ; on laisse un pourboire au personnel...

Les serviteurs nous apportent un plat tellement épicé que je peux à peine le manger et que je dois boire au moins dix litres d'eau.

Le roi de l'autostop

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ben, du poulet au riz !

Je trouve le lit beaucoup plus confortable que la terrasse de l'hôtel de Bam. C'est un sommier de bois haut sur pattes, qui sert de cadre à un treillis de cordelettes. Les Indiens sont spartiates : ils dorment sans matelas ni draps. Et n'oublions pas les fakirs qui dorment sur des clous. Hé, des punaises peuvent-elles se cacher dans les cordelettes ?

D'Istanbul à Zahedan, j'ai bu du thé noir sucré. Maintenant, je bois du thé au lait comme en Angleterre.

Nous roulons à gauche. Une voiture qui nous suit klaxonne comme si elle nous accusait de rouler du mauvais côté, puis nous dépasse à droite dans un grand nuage de poussière. Je réussis tout juste à voir que c'est une Mercedes portant des plaques françaises.

– Des Français... Ils auraient pu s'arrêter. Nous aurions bavardé un peu.

– Ils paraissent pressés.

– Nous les reverrons peut-être à l'heure du déjeuner.

Nous trouvons bientôt un Dak Bungalow dans un village et décidons d'y manger. La Mercedes a dû passer sans ralentir il y a longtemps. Un voyageur s'assoit néanmoins à notre table, après avoir ôté son casque. Je lui demande si c'est un casque de moto. Il me répond en français.

– De scooter. Toi, tu es Jean-Jacques. L'Anglais m'a parlé de toi. Dans un village, près Kerman.

– Ah, Andrew... Tu es italien ?

– Tu reconnais mon accent, si ? Je m'appelle David Modigliani.

– Tu es venu d'Italie en scooter ?

– Et pourquoi non ?

– J'aurais peur de tomber en panne.

– J'ai crevé deux fois seulement. À Téhéran, j'ai trouvé un garage très bon. Ils ont tout vérifié. Aussi à Quetta, je pense, ils connaissent la Vespa.

– J'ai voyagé avec un Autrichien en Fiat 500.

– J'ai rencontré lui. S'appelle Christian.

– Tu connais tout le monde. Tout à l'heure, une Mercedes nous a dépassés...

– Français, de Lille. Un homme et deux femmes jeunes. Un peu étrange. Comment dit-on ? Bigame, peut-être.

– Il y en a un que j'ai perdu de vue. Un Hollandais que j'ai vu à Isfahan. Il a dû arriver à Zahedan deux jours trop tôt pour le train. Je me demande ce qu'il est devenu.

– Ah, lui je connais pas.

Le roi de l'autostop

– C'est curieux, ta montre... Le couvercle de cuir... J'ai vu ça l'année dernière, ils ont ce genre de montre au kibboutz.

– Si, c'est la montre de kibboutz. J'étais l'année dernière aussi.

– Tu es juif ?

– Eh, bien sûr... Modigliani !

– Modigliani, c'est un nom juif ? Modigliani le peintre était juif ?

– Tu le sais pas ? Toi tu es juif ?

– Juif et ignorant. Mon père porte un numéro bleu sur le bras. Je n'ai jamais cherché à en savoir plus. Tu es le premier juif italien que je rencontre.

– Tu connais beaucoup d'Italiens ?

– J'aime aller en Italie pour le ski. L'année dernière, j'ai rencontré un groupe d'étudiants rigolos à Courmayeur. Ils étaient communistes et se disputaient tout le temps. Ils venaient de Rome.

– Moi aussi, j'habite à Rome.

– Il y avait une grande fille qui s'appelait Anna Foa.

– Je la connais.

– Vraiment ?

– Elle est juive. Son père dirige le syndicat communiste. Je ne suis pas le premier Italien juif que tu rencontres !

– Le monde est petit.

– Rome est ville petite. Les juifs pas nombreux. Nous connaissons presque tous.

Comme nous ne sommes pas encore sortis du désert, nous attendons le milieu de l'après-midi pour repartir. Barbe-Noire vient nous voir. Depuis Londres, il ne parle qu'à sa femme, or les pirates préfèrent la conversation des hommes au babillage des femmes.

– J'aime bien les Italiens. Pendant la guerre, ils étaient contre les Anglais, comme nous.

– Mais vous étiez anglais, non ?

– Les Anglais étaient les maîtres, nous les esclaves. Nous les détestions. Nous espérions que Hitler allait les écraser.

– Je suis italien, mais Hitler n'est pas mon ami.

– Nous avons une chanson :

*Long live Adolf Hitler
For he's a jolly good feller
The war will soon be over
And he'll be the winner !¹*

¹ Vive Adolf Hitlère

Le roi de l'autostop

– Excusez-moi. Je reviens tout de suite.

J'ai besoin d'aller aux cabinets. Pas pour vomir, mais parce que mon intestin veut se vider de son contenu. Mangé quelque chose de mauvais. Peut-être le poulet trop épicé d'hier soir. Ou alors j'ai bu trop d'eau non bouillie pour l'accompagner. Déjà eu mal au ventre du côté de Trabzon. J'espère que ça va passer.

Le pirate est parti dormir. David fait la grimace.

– Si tous les Pakistanais et les Indiens adorent Hitler, je vais être malheureux.

– Tu vas en Inde ?

– Je veux faire le tour du monde. Je continue la route jusqu'à Madras. Là, je vends la Vespa et je prends le bateau pour Penang, en Malaisie. On ne peut pas traverser la Birmanie ni la Chine, donc il faut prendre les bateaux et les avions jusqu'à Japon, puis jusqu'à l'Amérique. Si je peux traverser avec la Vespa, c'est mieux. Il y a encore la route en Malaisie, jusqu'à Singapour. Le prix serait bien meilleur à Singapour. Tu sais, au Pakistan et en Inde, il y a le problème avec l'argent. Les roupies ne valent rien.

– Oui, des Américains avec qui j'étais dans le train m'ont parlé de ça. C'est comme en Turquie et en Iran. Je ne dois jamais changer des dollars à la banque.

– À la banque, te donnent quatre roupies pour un dollar. Si tu changes dans la rue, tu peux avoir au moins dix roupies.

– Dis-moi... Par où tu passes, après Quetta, pour aller en Inde ?

– Je vais à Lahore. Ensuite, Delhi, puis Agra pour voir le Taj Mahal, Bombay, Goa, Bangalore et Madras. Je vais te montrer sur la carte.

– Oh, c'est celle-là qu'il me faudrait. Je note pour une autre fois : *Kümmerli-Frey n°216 Middle East*. Je note tout ce qui me manque : une lampe de poche, un livre de poèmes, une carte. Tu ne vas pas à Karachi ?

– Je crois ce n'est pas la ville méritante. L'ont construite les Anglais à partir de rien du tout. N'a pas le caractère de l'Inde.

– J'aime bien visiter la capitale d'un pays.

– N'est plus la capitale depuis trois ans. Maintenant Rawalpindi¹.

– Je vais y aller quand même. D'après ta carte, il y a des bateaux qui vont de Karachi à Bombay. Je gagnerai du temps. Je dois rentrer à Paris avant la fin du mois d'août.

– Si tu ne trouves pas de bateau, tu auras le problème. Entre Karachi et Bombay, le Sind, un grand désert.

C'est un bon petit père
 Tout le monde espère
 Qu'il va gagner la guerre

¹ Aujourd'hui : Islamabad, une ville nouvelle proche de Rawalpindi.

Le roi de l'autostop

- Là, regarde sur ta carte, une voie ferrée et ensuite une route.
 - Peut-être un seul train par semaine ! La route petite. Mieux rester sur les routes grandes. L'Inde, il y a toujours le mystère et les dangers : des tribus sauvages, des bandits de grand chemin, des massacres à cause d'un sacrilège.
 - Dans ce cas, je remonte à Lahore. Je verrai la capitale de l'Inde et le Taj Mahal.
- Sa merveilleuse carte indique les distances d'une ville à l'autre. Je calcule que j'ai parcouru deux mille cinq cents kilomètres – en une semaine – depuis Téhéran. Ensuite, il y a encore plus de huit cents kilomètres de Quetta à Karachi. À vol d'oiseau, la distance de Karachi à Bombay est inférieure à mille kilomètres. Par Lahore et Delhi : au moins trois mille. Bah, je verrai bien... Je dessine une carte grossière sur mon carnet, en notant les principales villes et les distances.
- Nous nous sommes sentis proches l'un de l'autre quand le pirate a chanté sa comptine. Nous nous quittons à regret.
- Si tu es à Rome, viens me voir.
 - Et toi à Paris. Ciao, David.

Au début de la soirée, au moment où nous traversons un village, les enfants sortent enfin de leur torpeur.

- *Look, Ma, a donkey !*
- *Camels !*
- *Cows !*

Ce village ne ressemble plus à un village iranien. Il y a autant de monde (et beaucoup plus d'animaux) dans la rue principale que sur le boulevard Saint-Michel. La voiture fend la foule comme un brise-glace écartant des morceaux de banquise au pôle Nord.

- Stop ! Stop ! crie Barbe-Noire.

C'est un ordre inutile, car nous sommes arrêtés par un enchevêtrement de charrettes – les unes tirées par des dromadaires, les autres par des êtres humains. Il sort de la voiture. Sa tête hirsute s'éloigne en flottant au-dessus des autres, disparaît sous les auvents des échoppes qui bordent la route, revient à grand-peine. Il rapporte cinq boules jaunes enveloppées dans une feuille de bananier.

- La meilleure chose du monde ! Regardez comment on fait...

Il arrache une petite capsule et boit le contenu de la boule. Nous l'imitons. C'est un liquide épais, sucré, parfumé, succulent. Ce que je prenais pour une capsule est un morceau de tige. Je viens de boire la chair d'un fruit très mûr, presque pourri.

- *Mango ! Best fruit in the world !*

Mango ? Mangue ? Déjà vu ce nom-là dans un livre. Est-ce que Robinson Crusoe mange des mangues ? Ou alors, si c'est un fruit qui n'existe qu'en Inde, je l'ai peut-

Le roi de l'autostop

être rencontré dans *Le livre de la jungle*. Je pense à mon ventre qui gargouille et à Christian le chanteur. Mangé un fruit sans le faire bouillir...

La nuit est déjà tombée quand nous arrivons à Quetta. Nous trouvons un Dak Bungalow aussi confortable et agréable que les précédents.

– J'irai voir mes clients demain à la première heure, me dit le pirate. Ne vous inquiétez pas, je vous rembourserai.

Pas de pont sur la Manche

Barbe Noire est parti en ville. Alors que nous prenons notre petit déjeuner, il revient et me donne une enveloppe.

– Voilà : quatre-vingts roupies.

– Quatre-vingts roupies ? Vingt dollars, cela vaut beaucoup plus.

– C'est ce qu'ils m'ont donné à la douane.

– Bien sûr. Ils vous ont changé les dollars au taux officiel. Si je les avais gardés, je les aurais changés dans la rue et j'aurais obtenu au moins deux cents roupies.

– Je vous rembourse ce que j'ai dépensé à la douane et pour l'essence. Ils m'ont donné quatre-vingts roupies. N'est-ce pas, Anna ?

Elle paraît gênée. Elle comprend vaguement ce qui se passe. Cette affaire alourdit le fardeau qui pèse sur ses épaules. Elle a épousé un beau pirate oriental en rêvant de lotus parfumés et de vérandas au clair de lune. Un matin nous partons, le cerveau plein de flammes... Jusqu'à Amiens, tout va bien. Ensuite... Dix mille kilomètres de routes et de pistes, les enfants malades, le sort de sa fille entre les mains de Dieu. Amer savoir, celui qu'on tire du voyage... Et maintenant les foules bruyantes, les animaux, les mouches, la saleté, la misère. Sans même parler des prairies anglaises, elle regrette la propreté et la pureté du désert iranien. Elle va habiter à partir de demain dans la ville de Multan, dont elle ne sait à peu près rien. L'inquiétude crispe les traits de son visage.

Bah, ce n'est que de l'argent. Roupies de sansonnet... Moi, je ne verrai plus jamais ce sale nazi, tandis que la pauvre Anna est condamnée à rester sous sa fêrule.

– Je suis désolée, Jean-Jacques, dit-elle. Ne pouvez-vous pas faire un effort, *my dear* ?

– Bon, je vous donne cent roupies.

Il me verse l'argent, puis s'attable pour avaler trois assiettes d'œufs brouillés aux champignons. Anna, accroupie derrière lui, ferme les sacs et les valises. Elle m'appelle discrètement. Elle sort d'une valise un petit porte-monnaie de satin rouge.

– Il me reste quelques pièces de monnaie de notre passage en France. Je les gardais comme souvenir. Je pensais les dépenser la prochaine fois que nous irions dans votre pays, mais je crains que cela ne se produise pas de sitôt.

Le roi de l'autostop

Elle me donne le porte-monnaie. Ses doigts pressent légèrement les miens. “Vous avez de la chance de retourner là-bas, disent-ils. Bon voyage...”

Je plonge dans le flot humain qui s'écoule le long des rues de Quetta. Non, je ne vais pas goûter les fruits multicolores qui me narguent sur les étals des marchands. Je ne me sens pas bien du tout. La rébellion de mon ventre m'affaiblit. Pas la force de marcher jusqu'à la sortie de la ville. L'autostop, c'est un sport. Il faut être vigoureux et bien entraîné. *Le jeune Jean-Jacques Greif, qui participait au championnat du monde d'autostop, a été pris d'un malaise au bord de la route, à la suite de quoi il a perdu toutes ses chances de remporter le titre.*

Tiens, la gare... Des cabinets, là-dedans. Me reposer dans la salle d'attente. Ça ne coûte rien de se renseigner, pendant que j'y suis.

– Karachi ? Le Mail Express à trois heures de l'après-midi. Vous arrivez demain matin à dix heures.

– J'achète un ticket. Combien ?

– Quelle classe ?

– La moins chère.

– Troisième : Dix-neuf roupies quinze paisa.

Il me donne un ticket cartonné, de la taille d'un ticket de métro, qui porte l'indication QUE to KCI, Km 863. Mes roupies valent à peu près un franc. J'ai donc dépensé vingt francs pour l'équivalent d'un trajet Paris-Marseille. Bien. Si j'avais changé mes dollars dans la rue, mes roupies vaudraient seulement quarante centimes et j'irais de Paris à Marseille pour huit francs. Mieux.

Emporté trois cent cinquante dollars, dépensé soixante. J'espère qu'il m'en restera assez pour acheter un billet de bateau à Bombay.

Je monte dans le train. Ils ont inventé des classes intermédiaires avec des couchettes plus ou moins confortables. Ma troisième sans couchettes, en vérité, c'est une cinquième. À part quelques passagers privilégiés qui occupent les banquettes et les porte-bagages, tout le monde est assis par terre.

Les Pakistanais ne connaissent pas le mouchoir de coton, encore moins le mouchoir de papier des Américains. Ils se contentent d'appuyer sur une narine avec l'index et de souffler avec l'autre. Le bruit me surprend toujours. D'autre part, ils mâchent du bétel, un truc rouge¹ qui les force à cracher constamment. Oui, ben je suis très fatigué. La nuit tombe. J'imite mes voisins : je m'allonge par terre, la tête posée sur mon cartable.

– Hein, qu'est-ce que c'est ?

– Vous êtes anglais ?

¹ Mélange stimulant composé de feuilles de bétel, de tabac, de chaux et de noix d'arec.

Le roi de l'autostop

Un jeune homme me réveille en enfonçant son pied dans mes côtes. Il a envie de bavarder, histoire de pouvoir dire à ses amis : “J’ai parlé à un étranger !”

– Non, je suis français.

– Français ? De Gaulle !

Ça commence comme un dialogue avec un camionneur iranien. Je devine que ça ira plus loin, parce que plusieurs passagers parlent anglais. Des gentlemen assis sur un porte-bagage se serrent pour me faire une petite place. Je grimpe là-haut. C’est plus propre qu’au milieu des crachats rouges, mais pas plus cher.

Par la barbe du pirate ! J’ai accepté un cadeau empoisonné. Vous voulez que je reste assis en tailleur pendant douze heures ? Il ne manque que les clous. Je regarde vers le bas... Si je laisse pendre mes jambes, elles vont cogner le nez des passagers assis sur la banquette. Ils considèrent les pieds comme une partie du corps impure et méprisable, donc ils n’aiment pas recevoir des coups de pied sur le nez. Si j’avais su, j’aurais pris des cours de yoga.

– En France, ça fait longtemps que vous vous êtes libérés des Anglais ?

– Libérés ? Mais nous n’étions pas... Enfin, peut-être au Moyen-Âge, la guerre de cent ans, *Joan of Arc*. Il y a cinq siècles !

– Nous, quinze ans.

– Monsieur, votre pays est tout voisin de l’Angleterre, n’est-ce pas ? Il y a juste un *channel*¹ entre les deux... On le franchit sur un pont, oui ?

– Mais non. La Manche est trop large. Au moins vingt-cinq *miles* !

– Dites, monsieur, vous êtes chrétien ?

– Non.

– Alors vous êtes musulman ?

Tout le wagon tourne la tête et dresse l’oreille.

– Non plus.

– Vous n’êtes ni chrétien ni musulman ? Quelle est votre religion ?

– Euh, je n’en ai pas.

– Vous vous moquez de nous. Vous n’avez pas de religion, mais vous avez bien un Dieu. Comment s’appelle-t-il ?

– Pas de Dieu non plus.

– Ce n’est pas possible, monsieur.

Un grand silence se fait. Puis ils parlent tous à la fois.

– Il paraît qu’en Russie...

– Aucun Dieu...

– Communistes...

¹ *The Channel* (nom propre) désigne la Manche. *A channel* (nom commun) signifie un chenal dans un port, un détroit, le lit d’une rivière. Aujourd’hui, ce mot désigne principalement une chaîne de télévision !

Le roi de l'autostop

- Chine...
 - L'Éternité en enfer !
 - Monsieur, monsieur ! Vous ne priez pas Dieu parce que vous ne le connaissez pas, mais vous ne prétendez quand même pas qu'il n'existe pas ?
 - Eh, je ne sais pas s'il existe...
- En tout cas, la nouvelle de ma propre existence se répand dans tout le train. Dans les wagons de première à couchettes, des voyageurs rêvent de m'approcher et de me convertir. Cet exploit leur vaudrait une place de choix au paradis. À nous les rivières de miel et les soixante-douze vierges ! Pour l'instant, ceux qui sont à portée de voix tentent leur chance.
- Monsieur, si Dieu n'existe pas... Regardez dehors : vous voyez toutes les petites lampes qui brillent au firmament. Pouvez-vous nous dire qui les a accrochées ?
 - Et la grande lampe de la lune !
- J'aurais mieux fait de dire que je suis catholique.

Jeudi 1er août. Trois semaines que je suis parti d'Istanbul. Comment vais-je récupérer ma valise ?

Karachi ressemble à Paris. Je veux dire, à Londres. Les Anglais ont tracé de larges boulevards et élevé des immeubles orgueilleux à l'époque de la reine Victoria. D'ailleurs l'avenue principale s'appelle Victoria Road. Entre les charrettes tirées par des chameaux roulent des Austin et des Morris parfaitement reconnaissables, même si elles tentent de tromper le monde en se rebaptisant Ambassador ou Prince.

Je vais au consulat de l'Inde et je remplis des formulaires de demande de visa. Demain c'est vendredi, le dimanche des musulmans. Samedi, c'est la fête du dieu Ganesh. Dimanche, c'est dimanche pour les Indiens. Je dois donc venir chercher mon visa lundi.

Ils me conseillent la compagnie de navigation McKenzie Packet. Ah, les beaux bureaux ! Parquets vernis, boiseries, fauteuils de cuir. Ce serait l'endroit idéal pour tourner un film d'après un roman de Dickens, par exemple *Dombey and Son*. Des boiseries jusque dans les cabinets. J'y reste un long moment. Très supérieurs à ceux du consulat de l'Inde.

- Oui, nous avons un paquebot qui va à Bombay. Départ lundi à huit heures du matin, arrivée mardi à quatre heures de l'après-midi.
- Ça n'ira pas. Je dois aller chercher mon visa indien lundi à neuf heures. C'est le seul de la semaine ?
- Vous pouvez essayer la compagnie Scindia. Ils ont un navire le samedi.
- Pas mieux.

Le roi de l'autostop

Je redescends dans la rue après un dernier séjour dans les cabinets. Pas mécontent, au fond. Jamais cru à cette traversée en bateau. Envie de voir Lahore, Delhi et le Taj Mahal.

Que faire jusqu'à lundi ? Guérir, peut-être. Je scrute les façades à la recherche d'une croix verte. On dirait qu'ils n'ont pas inventé la croix verte. J'examine les boutiques... Pas la moindre pharmacie. J'arrive sur un grand boulevard bordé d'arbres. Un apothicaire est assis au pied d'un arbre. Pour étal, il a son tapis de prière ; pour emballages, des feuilles de bananier ; pour remèdes, des petits tas de poudre colorée. Sous l'arbre suivant, un diseur de bonne aventure a posé sur son tapis une pancarte montrant les lignes de la main. Quel est le métier de l'homme qui attend sous l'arbre suivant ? De grosses tenailles trempent dans un verre plein d'eau ; des dents rougies s'amoncellent dans un bol ébréché. Et ainsi de suite à perte de vue, sous tous les arbres du boulevard : un apothicaire, un devin, un dentiste, un apothicaire, un devin, un dentiste !

Je n'irais pas m'asseoir sous l'un de ces arbres si je souffrais d'une rage de dents. Donc je ne vais pas non plus demander conseil à l'apothicaire. J'hésite, à vrai dire. Mon mal est sans doute répandu dans ce pays, donc je peux supposer qu'il vend une poudre capable de le guérir.

Je trouve une chambre d'hôtel à trois roupies. Après une bonne nuit de sommeil, j'aviserais.

Entre deux séjours dans les cabinets au bout du couloir, je tente de dormir. Un énorme ventilateur tourne au-dessus de mon lit. La tige qui le soutient tourne aussi, comme si elle désirait l'accompagner dans sa ronde langoureuse. Ce machin va tomber, aussi sûr que deux et deux font quatre, et me hacher menu. Me donne le tournis. Cesser de le regarder... Mais comment faire pour ne plus entendre ses gémissements pathétiques ?

Des bosses de sable

Dès que le jour se lève, je m'enfuis. N'ai qu'à m'installer sur la plage. Pas besoin de ventilateur. Tout au bout de la ville. Je brûle de fièvre. Mes jambes en coton. Un tramway...

– Vous allez jusqu'à la mer ?

– À côté la mer, cent mètres.

Deux classes : à l'avant, assis ; à l'arrière, accroché. Je monte à l'avant, je m'assois...

– Non non, vous pas le droit : compartiment femmes !

– Vous ne feriez pas une exception pour un pauvre malade ?

– Femmes !

Le roi de l'autostop

Accroché à l'extérieur ? Impossible, trop faible pour tenir... *Un touriste français tombe sous les roues d'un tramway : coupé en deux !* Ma tête roule sur l'asphalte. Mon corps sautille tout seul comme celui du poulet. Je me baisse, je tâtonne à la recherche de ma tête...

Je vais à pied jusqu'à la mer, tout doucement. Des jardins prétentieux séparent la ville de la plage. Pelouses trop vertes, escaliers de marbre, on se croirait à Eastbourne ou à Plymouth.

Je me baigne dans l'océan indien. Je ne vais pas battre des records de vitesse, mais j'arrive à flotter. Ce qui est difficile, c'est de nager sans quitter mon sac des yeux. Bah... Personne sur la plage, à part quelques chameliers qui font courir leurs bêtes au loin. Les Karachiliens ne disent pas : "C'est vendredi, allons pique-niquer à la plage." Ils ignorent l'existence du parasol et du jokari. Ils n'ont pas envie de bronzer, au contraire.

Ah si, un promeneur. Il m'aborde alors que je suis en train de sécher.

– Quel pays vous êtes ?

– France.

– De Gaulle !

– Ouaip, de Gaulle.

– Vous chrétien ?

– Chrétien ? Bien sûr.

Je veux mon neveu. Moi y'en a bon chrétien. Comme disaient mes copains de classe : Notre père qui êtes aux cieux restez-y. Je vous salue Marie mère de Dieu pleine de graisse.

– Moi aussi chrétien.

– Bravo !

– Comme vous.

– Mais oui.

– Nous, les chrétiens, mieux que musulmans.

– Ça, je ne sais pas.

– Musulmans barbares. Les gens raffinés tous chrétiens. Vous êtes baigné dans l'océan ?

– Oui. Je ne me sens pas au mieux de ma forme. Mal au ventre, de la fièvre, la tête qui tourne. J'ai pensé qu'une baignade me ferait du bien.

– Vous très sage. L'océan guérit tout. Sacré, comme le Gange.

On dirait que le christianisme a absorbé certaines croyances hindoues pour faire couleur locale. C'est comme au Mexique, où les dieux aztèques se sont déguisés en saints... Si ce benêt d'attaché culturel ne m'avait pas puni pour ma théorie sacrilège, j'aurais gagné un tour du monde en avion. Je n'aurais pas mangé du poulet au riz au

Le roi de l'autostop

milieu du désert dans une cave, entendu parler de Hitler dans un Dak Bungalow, et tout le reste. Merci, msieu l'attaché culturel.

Mon nouveau compagnon m'invite chez lui.

– Vous ferez grand honneur. Mes parents très fiers de rencontrer chrétien français.

– Le chrétien français est malade. Très fatigué. Je pensais me reposer sur le sable...

– Tout près. La maison reposante. Boire du thé parfait bon pour soigner malade.

– D'accord.

Trop faible pour résister à sa volonté. Je m'habille et je le suis. Nous traversons les pelouses et escaladons les escaliers. Une longue rue, une autre. Pas si près. De nouveau mal au ventre. Où trouver des cabinets ?

Et d'abord ce jeune chrétien ne m'a pas l'air très catholique. Drôle de paroissien. Habite-t-il vraiment chez ses parents ? Il tente de m'attirer dans quelque taudis où il m'égorge ni vu ni connu. Avec les trois cents dollars cachés dans mon sac, il peut mener la belle vie pendant au moins dix ans (à condition de ne pas les changer dans une banque). Mes malheureux parents attendent mon retour. Leur espoir fond petit à petit, comme une maison de terre dans le désert. Noël part à ma recherche. Il retrouve Anna et le pirate. Nous l'avons quitté à Quetta. Il voulait aller à Karachi. Il était très généreux, il nous a prêté de l'argent... Ah, encore mieux : ma demande de visa à l'ambassade de l'Inde. Dernière trace avant disparition. Mort sans sépulture, comme tous ceux qui sont partis en fumée dans le ciel de Pologne.

Tiens, *Alliance Française* ! Une plaque à côté d'un portail. Au bout d'une allée, une grande maison et un jardin.

– Excusez-moi, je dois vous quitter. Je ne me sens vraiment pas bien. Ici, il y a un centre français. Ils pourront m'aider. Je suis désolé pour vos parents...

Ce qui m'attire, en vérité, c'est un lit de cordelettes installé au milieu du jardin. Il y a sans doute des Français dans le coin. Auront-ils le cœur de refuser à un compatriote malade la permission de s'aliter ?

Un gentleman portant un turban vient à ma rencontre.

– Oui, monsieur ? L'*Alliance Française* est fermée jusqu'à lundi.

– Je suis français. Pourrais-je rencontrer quelqu'un de mon pays ?

– Mr. et Mrs. Delorme sont absents. Ils sont partis à Lahore pour un concert de musique française. Mr. Delorme revient dimanche soir.

– J'aimerais beaucoup faire sa connaissance. Pensez-vous que je pourrais l'attendre en dormant sur ce lit au milieu du jardin ?

– Si vous voulez, monsieur.

– Je vous remercie.

Le roi de l'autostop

Quel brave homme ! Je dois remercier aussi le jeune chrétien qui m'a amené ici sans l'avoir voulu, et gardons-nous bien d'oublier Marie mère de Dieu qui a entendu ma prière et goupillé ce miracle. C'est que j'ai trouvé l'endroit idéal pour me reposer jusqu'à lundi matin. À deux pas de mon lit, au rez-de-chaussée de la grande maison, il y a la bibliothèque de l'Alliance Française et, juste à côté, des cabinets destinés aux étudiants. Une bibliothèque et des cabinets pour moi tout seul !

Dans la nuit de vendredi à samedi, je passe plus de temps dans les cabinets que sur mon lit. Dans la journée de samedi, plus de temps dans les cabinets que dans la bibliothèque. Ma fièvre donne un petit coup de flou à la réalité. Je me souviens vaguement de la plage de Karachi. Je vois des bosses de sable qui galopent. Un jeune homme prétend que mon plongeon m'a baptisé, puisque l'océan est constitué d'eau bénite. Depuis combien de temps suis-je assis sur le siège des cabinets ? J'examine le carrelage de la salle de bains. Je me demande si, vu de près, il ne perd pas un peu de sa belle régularité. Ces trois petits carrés, de deux centimètres de côté, sont bien alignés, mais ensuite l'ouvrier a remarqué qu'il déviait et il a posé les suivants selon un petit angle pour revenir dans le droit chemin. Une fine raie de ciment apparaît parfois entre deux carreaux, détruisant l'harmonie des lignes. Plus j'approche mon regard du sol, plus j'observe de défauts. La maille parfaite la plus grande : quatre carreaux seulement. Et d'ailleurs il faudrait que je les observe à la loupe, ces quatre-là, pour vérifier.

Comme je ne mange plus rien, les saletés qui grouillaient dans mon tube digestif finissent par partir. C'est tout vide et bien propre, là-dedans !

Dans la nuit de samedi à dimanche, je dors beaucoup mieux, mais j'ai encore un peu de fièvre. Je rêve que je visite le zoo de Bangkok avec Agathe. Je suis très déçu parce que le célèbre éléphant blanc du roi est aussi gris que tous les éléphants ses frères.

– Mais non, dit-elle. Regarde sous son ventre, il y a des taches jaunes.

Je me réjouis de passer ce dimanche dans la bibliothèque. Au fait, c'est ma première journée de repos depuis mon départ de Paris ! Je me la coule douce à relire tous les albums de Tintin. Je soupèse *Les Fleurs du Mal*. La reliure est bien lourde. Je ne vais quand même pas arracher les pages intérieures pour les voler. Je veux dire, emprunter. Je les rendrais à l'Alliance Française de Bombay. Un voyageur allant en sens inverse rapporterait un autre livre à Karachi, selon le principe inventé par Grétry...

Pendant que j'y suis, je parcours en vitesse quelques livres sur l'Inde. Ce "Taj Mahal" que je vais visiter à Agra, qu'est-ce que c'est ? Palais, mosquée ? Ni l'un ni

Le roi de l'autostop

l'autre... Un tombeau que le "grand Moghol" Shah Jahan a élevé pour sa bien-aimée Mumtaz Mahal¹ en 1650. Ce Shah Jahan était vaguement cousin de Shah Abbas.

– Allo, mon cousin. J'ai bâti une petite mosquée bleue à Isfahan, vous devriez voir ça...

– Eh bien moi, mon cousin, je suis en train d'élever un tombeau pour ma pauvre épouse. Très simple, tout blanc... Et vos charmants fils, comment vont-ils ?

– Oh, ils m'énervaient, alors je leur ai fait crever les yeux pour leur apprendre.

Leur ancêtre commun, Timour Lang ou Tamerlan, a conquis le monde entier vers le quatorzième siècle en partant de Samarcande, en Asie Centrale. Ses descendants, les Timourides, ont régné sur l'Iran et l'Afghanistan pendant des siècles. Quand ils ont envahi l'Inde, les Indiens les ont pris pour des Mongols – en hindi Moghol². En réalité, Timour Lang était turc. Il a vaincu les Mongols. Il a perdu sa jambe dans la bataille. *Lang*, le boîteux.

Fritz Lang ne boîte pas, mais il est borgne.

L'histoire et la géographie, ça suffit. Je suis en vacances, quand même. Je relis *Le tour du monde en quatre-vingts jours*. "Il y avait grand concours de populaire" dans les rues de Bombay. Passepartout voit des Bunhyas à turbans ronds et des Sindes à bonnets carrés. Selon le Grand Larousse, les Bunhyas appartiennent à une caste de vendeurs de charbon... Sindes ? Les habitants du désert du Sind, qui m'empêche d'aller de Karachi à Bombay en suivant la côte. Ensuite il voit "des Parsis ou Guèbres à mitre noire, descendants directs des sectateurs de Zoroastre, qui sont les plus industriels, les plus civilisés, les plus intelligents des Indous". Je me souvenais du Parsi des *Histoires Comme Ça*, de Kipling, qui répand des miettes de gâteau dans la peau du rhinocéros, mais j'avais oublié ceux du *Tour du monde en quatre-vingts jours*. Quand Phileas Fogg achète un éléphant, il engage un "jeune Parsi à la figure intelligente" comme "mahout" ou cornac. La belle Mrs. Aouda, que Phileas Fogg enlève de justesse alors qu'on allait la jeter sur le bûcher de son vieux mari, est "parsie" elle aussi.

Maintenant que je découvre le vaste monde, je comprends que "Parsi" c'est "Perse". Ces "industriels Indous" sont parents des sectateurs de Zoroastre qui vivent encore du côté de Yazd. D'après M. Larousse, le mot "Guèbre", qui désigne les Zoroastriens, vient d'un mot persan signifiant "infidèle"³.

Le directeur de l'Alliance Française, M. Delorme, revient dimanche soir. Il m'invite à dîner.

¹ Il serait plus logique d'écrire "Mumtaj Mahal", puisque le nom du monument est une abréviation du nom de la bien-aimée, qui signifie : la perle du palais.

² Ou Mughal.

³ Ce mot est un cousin de l'arabe "kafir", qui a nous donné cafre et cafard.

Le roi de l'autostop

- Je ne mangerai pas beaucoup. Je suis un peu malade.
- Je comprends. Moi aussi, au début... Je suis arrivé en septembre dernier. J'étais professeur de français à Narbonne, mais je m'ennuyais. Ici, les microbes ne sont pas les mêmes que chez nous. Les gens ont des progrès à faire pour l'hygiène, aussi. Chez moi, vous ne risquez rien : mon cuisinier se lave les mains ! Attendez, je vais demander à Ali de vous apporter de l'Entéro-Vioform. J'ai une petite pharmacie...
- J'ai cherché des pharmacies en ville sans en trouver. Juste des apothicaires qui vendent des poudres de toutes les couleurs dans la rue.
- Je me fournis dans la pharmacie d'un hôpital. Ali vous a ouvert la porte de la bibliothèque ?
- Oui, je vous remercie. Il est très gentil.
- Je ne sais pas si vous avez vu, il vit au fond du jardin avec sa femme et ses huit enfants dans une petite maison. Le cuisinier a encore plus d'enfants, je crois. Les domestiques ne coûtent presque rien. On s'habitue vite à frapper dans les mains pour faire venir du thé. Je ne sais pas comment je ferai si je retourne un jour à Narbonne !
- Vous n'êtes pas sûr d'y retourner ?
- En tout cas, pas dans l'immédiat. Il y a beaucoup de travail ici. Ils ne savent à peu près rien de la France, mais ils ont envie d'apprendre.
- Votre femme est restée à Lahore.
- J'ai dû revenir pour les cours de demain. Elle ne donne pas de cours avant mercredi. Elle a de la chance. Lahore est une ville superbe, une ancienne capitale des Moghols. Vous avez entendu parler du jardin de Shalimar ?
- Ça me dit quelque chose.
- Votre mère se parfume peut-être avec *Shalimar*, de Guerlain ! C'est le nom de la résidence préférée de Shah Jahan, dont le jardin est réputé pour ses bassins et ses fontaines. Karachi est la seule ville laide de ce pays. Toutes les autres existaient déjà quand Alexandre le Grand est venu se promener dans la région. Elles ont une âme. Tandis que Karachi...
- On m'a dit que les Anglais l'ont construite au dix-neuvième siècle.
- C'est une ville deux fois neuve. D'abord c'est une ville coloniale à l'anglaise. Ensuite presque tous ses habitants, qui étaient hindous, sont partis quand le Pakistan et l'Inde se sont séparés après l'indépendance. Des musulmans venus de diverses régions de l'Inde les ont remplacés. Cela donne une population très disparate. Ils ne parlent pas tous la même langue.

Il est enchanté de pouvoir exercer sa vocation de professeur avec un élève qui comprend tout ce qu'il dit. Je suis très cultivé : depuis quelques heures, je connais la différence entre les Mongols et les Moghols et je sais qui est Shah Jahan. M. Delorme s'ennuie peut-être moins à Karachi qu'à Narbonne, mais il est bien content de

Le roi de l'autostop

rencontrer un Français de temps en temps. Ali l'intendant l'a deviné, c'est pour cette raison qu'il a accepté si facilement de m'héberger dans le jardin.

Après une dernière nuit sur le lit de cordelettes, je mange des toasts à la confiture avec M. Delorme.

– Dites, est-ce que je vous dois quelque chose pour le médicament ?

– Mais non ! D'après ce que vous m'avez dit, vous n'êtes pas riche.

– Ça va, mais je veux garder mon argent pour pouvoir rentrer de Bombay.

– Surtout, changez bien vos dollars dans la rue.

– Oui, je sais. Dix roupies pour un dollar...

– En Inde, vous pourrez avoir encore plus. Douze roupies au moins.

– Il y a cent paisa dans la roupie, c'est ça ?

– Oui.

– Parfois, les gens parlent de "pice"¹ et de "anna". Regardez, j'ai même plusieurs pièces de un anna.

– Les paisa, c'est tout nouveau. Avant, la roupie valait seize anna, et il y avait quatre pice par anna. Les gens confondent un peu les paisa et les pice, mais les paisa valent moins. Cela ne présente aucune difficulté pour vous, puisque vous êtes un as en mathématiques.

– Les maths et le calcul mental, ce n'est pas forcément la même chose, mais cette affaire-là est simple. En gros, un paisa vaut deux tiers de pice, un pice vaut un paisa et demi.

– Donc vous mettez combien de paisa dans un anna ?

– Eh bien, six !

– Ah, le mystère insondable des nombres... Pour le littéraire que je suis, c'est fascinant !

– Les gens qui se plaignent du passage des anciens francs aux nouveaux devraient venir voir ici !

Le gâteau sacré

En partant, je croise des élèves. Les femmes portent une tunique de soie, un pantalon moulant et une grande écharpe. Les hommes s'habillent à l'occidentale. Ils me disent Bonjour avec un gros accent.

J'arrive au consulat de l'Inde vers neuf heures. On me dit de revenir à onze heures. Je sors faire un tour dans le quartier. Je vais très bien. J'espère que l'Entéro-Vioform va empêcher le retour de ma maladie. Je serais quand même bien content de trouver des cabinets, tout à coup... Mon petit déjeuner a parcouru tout le circuit sans rencontrer d'obstacle et il atteint déjà la sortie. Je regarde à droite et à gauche. À Paris,

¹ On prononce à l'anglaise : paille-za pour paisa, paille-ce pour pice.

Le roi de l'autostop

j'entrerais dans un café... J'examine un grand cinéma. Oui, dans la cour, cette cabane ! Je me glisse en douce dans la cour. Au fait, je pourrais entrer dans le cinéma par derrière et voir le film. Sauf que je n'y comprendrais rien. Si je veux aller voir un film en anglais, je peux payer : une place de cinéma coûte vingt paisa, autant dire rien du tout.

En ressortant du consulat, mon visa en poche, j'observe un vendeur de jus d'orange. Sa main touche la peau de l'orange quand il la saisit pour la couper en deux, mais pas l'intérieur. Il abaisse un levier pour presser le fruit... Je ne vois aucun microbe. Il fait chaud et ma maladie m'a déshydraté. J'ai la gorge en feu. Je meurs de soif. Ce jus d'orange chargé de pulpe peut me sauver la vie. Saint Entéro-Vioform, protégez-moi !

– Combien ?

– Dix paisa.

– Un anna, okay ?

– Okay !

Je ne dis pas que je connais déjà Karachi comme ma poche, mais je retrouve sans mal les bureaux de McKenzie Packet. Juste pour profiter une dernière fois de leurs sublimes cabinets !

Trois jours de diète m'ont affaibli. Mes jambes tombent en langueur comme celles de la fable *Les membres et l'estomac*.

– Pour l'autostop, ce sera sans nous, disent-elles.

– Bon, mais emmenez-moi au moins jusqu'à la gare...

Un train part pour Lahore ce soir à sept heures. Serai là-bas demain soir. Mille trois cent dix kilomètres. Il est quatre heures. Mes jambes ne veulent pas ressortir de la gare. Elles montrent la salle d'attente du doigt : "Là, là !".

Une information utile pour le jour où vous irez en Inde : on ne peut pas plus espérer s'asseoir dans une salle d'attente que dans un wagon de troisième classe. Il suffit de trois familles pour occuper les trois grands bancs qui font le tour de la salle, car une famille typique se compose du père, de la mère et de dix enfants. Je m'allonge par terre pour me reposer, la tête sur mon sac.

Je ne voyage pas couché par terre, mais assis dans un coin sur un gros paquet entouré de ficelles. Personne n'essaie de me convertir à l'Islam. Mardi matin, nous traversons Multan. Je pense à Anna et à son pirate. J'espère qu'elle habite dans une grande maison, avec des domestiques qui lui apportent du thé quand elle frappe des mains.

La gare de Lahore me plaît. Moins grande que celle de Karachi, presque intime. Le sol de la salle d'attente moins rougi par les crachats de bétel. À peine me suis-je endormi que quelqu'un me secoue.

Le roi de l'autostop

- Eh, oh ! De quel pays venez-vous ?
- De France. Et vous ?
- D’Australie. Vous avez déjà dîné ? Le buffet de la gare me paraît bon.
- Ah, je veux bien. Je pensais ne pas manger, parce que j’étais malade, mais je sens que mon appétit est revenu.
- Vous prenez quelque chose ?
- De l’Entéro-Vioform.
- Moi aussi. Je l’ai acheté à Madras. En Malaisie, je me portais comme un charme. Dès que j’ai posé le pied en Inde, j’ai attrapé une dysenterie carabinée. Depuis une semaine, ça va, mais je continue à prendre les pilules.
- Nous mangeons dans le buffet de première classe. Mon compagnon me conseille le poulet tandoori.
- C’est le seul truc qui ne soit pas atrocement pimenté.
- J’aime beaucoup les galettes Chapati¹.
- Vous ne pouvez pas vivre seulement de galettes.
- Vous avez raison. Je vais essayer votre poulet.
- C’est un poulet grillé, recouvert d’une poudre rouge. Je me régale !
- Vous allez directement en Iran ou vous passez par l’Afghanistan ?
- Par l’Afghanistan. Je prends le train dans deux heures pour Peshawar, où j’arrive demain matin. Ensuite, l’autocar. Khyber Pass, Kaboul, Kandahar, Herat. Ma première ville d’Iran, ce sera Mashhad.
- Moi, je suis passé par le sud. J’ai vu une ville extraordinaire : Isfahan.
- Je prendrai ce chemin-là quand je retournerai en Australie.
- Nous échangeons nos bonnes adresses.
- À Téhéran, je vous conseille la cité universitaire. Des étudiants très aimables m’ont logé et nourri.
- À Bombay, le meilleur endroit c’est le YMCA. Bien situé, propre et pas trop cher.
- J’ai passé une nuit dans le YMCA d’Istanbul, mais ensuite j’ai trouvé un hôtel plus agréable et moins cher : l’hôtel Birlik, à côté de la Mosquée Bleue.

Mes rotules maugréent toute la nuit.

- Qu’est-ce que ça veut dire ? Tu nous avais promis de ne plus jamais dormir par terre !
- Je n’ai rien promis du tout. Arrêtez de rouler dans mon articulation, ça me fait mal.
- Nous sommes des rotules, donc nous roulons.

¹ On prononce à l’anglo-saxonne : tchapati.

Le roi de l'autostop

Je me lève très tôt pour échapper à leur tyrannie. Je me dégordis un peu les jambes. En dehors des rotules, ça a l'air d'aller. Je me sens enfin assez vigoureux pour marcher !

Le jardin de Shalimar n'ouvre pas avant deux heures. Bah, je le verrai une autre fois. M. Delorme m'a parlé aussi de la mosquée impériale, qui est la plus grande du monde, et du fort rouge. Je suis tellement heureux de retrouver la route que j'oublie tout ça. Un camion m'amène à la frontière, à une trentaine de kilomètres de Lahore.

Dans le poste de police indien, pendant qu'un fonctionnaire vérifie mon visa et tamponne mon passeport, j'entends parler français. Un homme et deux femmes.

– Bonjour. Vous venez de Lille en Mercedes...

– Nous nous sommes déjà rencontrés ?

– Vous m'avez dépassé à toute vitesse alors que j'étais passager dans une Vauxhall. Un Italien en scooter m'a parlé de vous.

– Je m'appelle Robert. Je vous présente mes filles, Sylvie et Caroline.

– Je n'ai pas vu votre Mercedes.

– Je l'ai rangée derrière. Nous allons continuer sans.

– Elle est en panne ?

– Non, mais ils refusent de me laisser conduire avec mon permis français.

– Ils veulent dix dollars ?

– Au contraire. J'ai réussi à passer toutes les frontières en donnant un petit pourboire, mais c'est la première fois que ça ne marche pas. Ils réclament un permis international.

– Vous avez fait tout ce voyage sans permis international ?

– Je ne savais pas, en partant... J'ai la garde de mes filles pour les vacances, alors je leur ai proposé d'aller voir Venise et Florence. À Venise, nous avons rencontré une famille yougoslave. Ils nous ont invité chez eux à Zagreb. Une fois que nous étions en Yougoslavie, nous avons voulu visiter Belgrade, la capitale. Là, nous avons vu que nous pouvions aller facilement à Istanbul en traversant la Bulgarie. Et comme ça, de proche en proche...

– Moi, il m'est arrivé la même chose, en partant d'Istanbul.

– Nous allons prendre le train pour faire un tour en Inde. Ce n'est pas plus mal.

– Vous en avez assez de conduire ?

– Il y a trop de monde sur les routes, même en dehors des villages. J'ai eu de la chance, j'ai réussi à traverser le Pakistan sans écraser personne !

– Je suis venu en train de Karachi. On voit des milliers de paysans dans les champs. Ils n'ont pas de machines, mais seulement ces grosses vaches noires...

– Ça s'appelle des buffles !

Le roi de l'autostop

– Ah oui, suis-je bête... Excusez-moi, je vois que mon chauffeur particulier est prêt à repartir. Bon voyage !

– Salut.

Le camionneur s'arrête dans le premier village indien.

– *Breakfast !*

– *Okay.*

Nous entrons dans une petite maison. Aucune enseigne ne dit "Restaurant". Le patron ne nous tend pas la carte des plats. Les gens qui fréquentent cet établissement ne savent pas lire, donc ça ne servirait à rien. Les tables, les chaises, ça ne sert à rien non plus. Nous sommes assis par terre, sur un tapis. Le patron nous apporte des chapati et un bol qui contient des morceaux de viande baignant dans une sauce brune. J'imites le camionneur : il déchire un quart de galette et l'utilise pour saisir un bout de viande dans le bol.

Ouh ! Je ne peux pas avaler ça ! La sauce est un concentré de piment au curry. Même après avoir mangé deux chapati nature et bu un litre de thé, j'ai l'impression qu'un essaim de guêpes est en train de me piquer la bouche et l'œsophage. Le camionneur m'encourage à essayer de nouveau. Oh non ! Un milligramme de plus et je tombe en syncope... Il me trouve rigolo. Le patron et lui échangent des propos dans leur belle langue fluide.

– Il est étranger. Il n'aime pas le curry.

– On se demande ce qu'ils mangent dans leur pays.

– Ils ne mâchent pas non plus de bétel.

– Mais si ! Les Américains mâchent une sorte de bétel blanc, qui a un goût de savon.

– Il est américain ?

– Les Américains sont beaucoup plus grands que ça. Il vient d'un pays qui s'appelle Furan. Je crois que c'est une île à côté de l'Angleterre.

– Vous n'y connaissez rien... J'ai entendu parler de cette île, mais son nom est quelque chose comme Irulan.

– Vous avez remarqué ? Il a les yeux bleus.

– Les Anglais aussi avaient souvent les yeux bleus. Et même les cheveux rouges.

Vers la fin de la matinée, le camionneur me dépose au milieu d'une ville nommée Amritsar. Je demande mon chemin à un chauffeur de taxi.

– Où est la route de Delhi ?

Ici, les taxis ne sont pas des voitures, mais des tricycles appelés "rickshaws¹". Selon M. Delorme, on peut dire "vélo-pousse".

¹ Bien que le mot vienne du japonais rikisha, on prononce à l'anglaise : rick-cho. Quand le conducteur est à pied (comme celui qui tire Tintin dans "Le lotus bleu"), on traduit le mot par "pousse-pousse".

Le roi de l'autostop

– Vous avez visité Temple d'Or ? me demande le vélo-pousseur.
 – Ben non.
 – Vous ne pouvez pas quitter Amritsar sans voir. Je vous emmène, si vous voulez.
 – C'est loin d'ici ? Je peux y aller à pied.
 – Je ne vous demande pas payer. Fier de vous faire découvrir temple sacré de notre religion.

– Comment s'appelle votre religion ?

– Je suis sikh. Vous voyez barbe, turban ? Tous les sikhs barbe et turban.

J'accepte. Je m'installe derrière lui sur la banquette. Cela me gêne que quelqu'un se donne du mal pour me transporter, mais j'ai envie d'en savoir plus sur ces sikhs. Je croyais que certains Indiens choisissaient de porter une barbe et un turban, de la même manière qu'un Français peut porter une barbe et un béret. J'ignorais l'existence d'une religion de barbues enturbannés.

– Vous ne vous rasez jamais ?

– Nous sommes ennemis musulmans. Ne rasons pas tant qu'un seul musulman en Inde. Mon nom Singh. Signifie "lion". Tous les sikhs s'appellent Singh.

– C'est commode.

– Combattre comme lions.

– Le but de votre religion, c'est de combattre les musulmans ?

– Notre religion fondée début du seizième siècle. L'Inde conquise par Moghols. Le peuple indien trop divisé, trop de castes, pour se défendre. Gourou Nanak, fondateur notre religion, supprimé les castes. Tous les sikhs égaux. Même les femmes égales des hommes.

– Oui, mais avez-vous vaincu les Moghols ?

– Vaincu. Les sikhs guerriers invincibles. Dix-huitième et dix-neuvième siècles, nous avons grand royaume de Peshawar jusqu'au Cachemire. Les Anglais plus forts que nous avec artillerie. Ensuite, les sikhs troupes d'élite de l'armée anglaise. Nous soldats dans les tranchées pendant première guerre mondiale. Regardez, voici "Harimandir", notre Temple d'Or...

Ce petit voyage n'était pas désagréable du tout. On s'habitue très bien à être servi. Je claques des mains, mon vélo-pousse s'avance aussitôt... Ça me rappelle l'époque où mon frère Noël me transportait sur notre trottinette en pédalant pour deux¹.

Nous laissons le rickshaw à l'extérieur de l'enceinte et passons sous le porche d'entrée. Waouh... Par le turban de gourou Nanak ! Un cube de marbre blanc surmonté de coupes dorées s'élève au milieu d'un immense bassin carré. Une longue passerelle le relie à la rive. Ce qui est émouvant, ce n'est pas tellement le bâtiment, qui ressemble à une grosse meringue flottant sur un lac de crème, que la

¹ Voir *Sans Accent*.

Le roi de l'autostop

ferveur des prêtres et des fidèles. Des turbans de toutes les couleurs vont et viennent sur la passerelle. À l'intérieur du temple, de nobles vieillards répondent aux questions que chuchotent les visiteurs. D'après mon guide, ces vieillards ne sont pas des prêtres, mais des anciens très sages que l'on appelle "babas". Leur barbe est aussi blanche que leur robe. Plus que blanche : presque lumineuse, comme si elle rayonnait de la limpidité sublime de leur âme. Des mélodies diaphanes et des vapeurs d'encens montent vers le ciel en volutes paresseux. Un baba m'offre une pâtisserie sacrée – qui ressemble au temple, en plus petit et sans crème. Ça tombe bien, parce que c'est l'heure du déjeuner. Je lui trouve un goût légèrement poussiéreux, mais je me garde bien de le dire au conducteur du vélo-pousse.

– C'est délicieux. J'ai un peu mal au ventre. Un gâteau sacré me fera beaucoup de bien.

– Vous voyez, quatre côtés du temple, quatre portes. Ouvert à tous. Pas d'importance la caste, la religion, le pays. L'eau s'appelle "amrit-sar", signifie bassin de nectar.

– En quelle langue ?

– Notre langue : punjabi. Maintenant, je vous emmener jusqu'à route de Delhi.

Il me dépose à la sortie de la ville. Comme je suis satisfait de ses services, je lui donne quand même une roupie. Au diable l'avarice !

Mousson

Que dis-je, la sortie de la ville ? De la dernière banlieue au premier village, il y a peut-être douze mètres. Les villages se succèdent le long de la grand-route comme les perles d'un chapelet. Un village indien ressemble à un village français dans lequel chaque famille aurait dix enfants. Les chauffeurs des voitures et des camions qui me transportent s'épuisent à klaxonner, à faire ronfler leur moteur, à hurler des insultes. Les villageois, leurs enfants et leurs grands buffles noirs restent plantés placidement au milieu du chemin, les mains dans les poches. "Je suis chez moi. Pourquoi m'écarterais-je ?" demandent-ils. Entre deux villages, nous n'avancions pas beaucoup plus vite : une procession incessante de piétons, de cyclistes, de chars à bœufs encombre la route. Je progresse d'autant plus lentement que les chauffeurs manquent d'ambition. Dix kilomètres, pour eux, c'est le bout du monde. Ils ne sont pas stupides : quand ils ont besoin d'aller à Delhi, ils prennent le train.

– Je vous emmène à Jandiala, si vous voulez.

– C'est loin ?

– Cinquième village !

Il pleut depuis un moment. Les prairies que nous traversons entre les villages sont bien vertes, parfois inondées. La route est surélevée. Les buffles se vautrent dans

Le roi de l'autostop

l'eau grise. Nous longeons une colline que des milliers de petites cascades dévalent comme un toboggan.

– Il pleut beaucoup.

– *Monsoon !*

La mousson... Un mot que je connaissais, comme "Ispahan" ou "mangue", sans avoir une idée bien nette de ce qu'il représentait. Maintenant je sais. Ce n'est pas une pluie stupide et butée comme celle que j'ai rencontrée au bord de la mer Noire, mais une pluie grandiose, généreuse, nécessaire, qui fait partie du paysage. Comme les buffles, elle se sent chez elle. "Vous n'allez tout de même pas vous plaindre, dit-elle. Si je ne revenais pas chaque année, vous seriez bien embêtés !"

Un camionneur s'arrête dans une auberge, à l'écart d'un village. La patronne nous sert du thé. La fille de l'aubergiste, une gamine d'une douzaine d'années, me regarde avec curiosité. Le camionneur sourit.

– Tu veux te marier avec lui ? Tu irais vivre à l'étranger. Il fait tellement froid, dans son pays, qu'ils portent des peaux de bête.

Il m'explique, par gestes, qu'il veut arranger mon mariage avec la demoiselle.

– Elle est jolie, non ? Elle sait faire la cuisine et la lessive. Vous l'emmenez ?

– J'aimerais mieux rester ici. Je pourrais travailler dans l'auberge...

Le camionneur et la patronne trouvent l'idée très drôle. J'essaie d'imaginer une vie de bonheur bucolique dans l'État indien du Punjab. Je pourrais oublier le calcul intégral et les équations de Maxwell. J'apprendrais à parler le, euh – ourdou, hindi, punjabi ? Nous aurions dix enfants.

Pendant que le camionneur tente de convaincre la patronne d'acheter une des lampes à pétrole qu'il transporte dans son camion, j'écris une lettre.

Dr et Mme Greif, Résidence de la Pinède, Fréjus-Plage

"Mes chers parents,

"j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de me marier et que j'habite dorénavant à Phagvara, Great Trunk Road n°6. Mon épouse, Savita, est âgée de douze ans. Trop jeune ? Ici, on la considère pratiquement comme une vieille fille. C'est que personne ne voulait d'elle. D'abord, sa mère est veuve, ce qui est très mal vu. Ensuite, elle n'appartient pas à une bonne caste. Par conséquent, j'ai pu l'obtenir à bas prix : j'ai offert à sa mère une bufflesse qui m'a coûté seulement cinquante dollars. Tel Phileas Fogg enlevant la belle Mrs. Aouda, j'arrive et je sauve Savita du déshonneur, ce dont elle me sera éternellement reconnaissante.

"Ma belle-maman tient une petite auberge. C'est là que je vis et travaille. Je reprends ainsi la tradition familiale, puisque grand-papa Greif était aubergiste en Pologne. J'ai l'intention de produire du camembert de bufflesse qui épatera les

Le roi de l'autostop

habitants des alentours. En tout cas, ça me fera quelque chose à manger avec mon pain, parce que sinon la nourriture est un peu trop épicée pour moi.

“Je mène une vie simple. Je me passe fort bien d'électricité, de téléphone, de télévision, de journaux, de métro, d'horloges. Les clients, poussés par la curiosité, viennent de loin pour me voir. J'apprends le punjabi, qui est la langue locale, afin de pouvoir répondre à leurs questions. Le vocabulaire et la prononciation sont faciles, mais la grammaire est délicate. Ce qui est gênant, c'est qu'à six villages d'ici ils parlent déjà une autre langue appelée jatki. Je compte apprendre aussi l'alphabet. Ma chère Savita et sa mère ne peuvent pas m'aider, car elles ne savent pas lire.

“*Churu jhunjhunu fatehpur !* (Ça veut dire : À bientôt).”

Le camionneur a vendu sa lampe.

– *We go !*

– *Okay.*

Je regrette de repartir. J'aurais pu m'arrêter au moins un ou deux jours, comme Andrew dans le village de Zeynalabad. Le lycée Louis-le-Grand m'appelle... L'électricité, la télévision, le métro.

J'ai peur d'arriver en retard au lycée. Le camionneur (pas le même, un autre) me dépose vers sept heures du soir dans la ville de Ludhiana. Au lieu de rechercher un hôtel, j'étudie l'horaire des trains de nuit. Si je prends le “Mail Express” à dix heures, je serai à Delhi demain matin à six heures. LDH to DLI, Km 312, Rs 8.05. Je gagne au moins une journée par rapport à l'autostop.

En attendant, un petit dîner ne me fera pas de mal. J'entre dans un restaurant qui s'appelle “Kwality”. Je trouve ce nom rassurant. Déjà vu des restaurants Kwality à Karachi. Toujours très blancs, paraissent presque propres. J'étudie la carte. Le garçon porte une barbe et un turban. Maintenant, je sais ce que ça veut dire : il se rasera dès que le dernier musulman aura quitté l'Inde.

– Vous n'avez pas de poulet tandoori ?

– *Sorry, Sir.*

J'aimerais mieux qu'il dise “Sahib”, comme dans Tintin.

– Excusez-moi, mais le steak à quatre roupies, c'est un steak ?

– Oui, monsieur, c'est un steak.

– Ce n'est pas épicé ?

– Un peu seulement, monsieur.

– Bon, je le prends.

Il m'apporte un steak qui a belle allure. J'en ai l'eau à la bouche. Je n'ai pas beaucoup mangé depuis mon entrée au Pakistan il y a dix jours. J'ai faim !

Le roi de l'autostop

Aargh... Pas été aussi déçu depuis le jour où le père Noël est venu chez nous. Quand il a demandé si nous avions été sages, j'ai remarqué qu'il parlait avec l'accent polonais du docteur Rosen, un ami de mon père. En l'observant de plus près, j'ai vu qu'il portait une barbe en coton hydrophile. Fausse barbe ! Faux steak ! Un sculpteur habile a donné une apparence de faux-filet à un pavé de steak haché. Un vulgaire steak n'aurait aucun goût, bien sûr. Ils sont obligés de le passer à la moulinette pour le mélanger avec de l'extrait de piment. Au feu les pompiers, j'ai la langue qui brûle !

– Excusez-moi...

– Monsieur ? Le steak n'est pas à votre goût ?

– Trop épicé. Je vous le rends.

– Vraiment ? Je suis désolé.

Il ne paraît pas désolé du tout. Il me prend pour un fou. Bizarre : les sikhs roulent leur barbe sous leur menton. Comment ça tient-y ?

– Pourrais-je avoir des chapati et un Coca-Cola ?

– Nous avons du Kwality Kola, monsieur.

– Okay.

Je crains le pire... Ouf ! Il n'y a pas de piment dans le Kwality Kola. Cela rappelle vaguement le Coca-Cola, en beaucoup plus sucré.

Cette bouchée de viande m'a coûté cher. Comme quoi la qualité se paie... Quand j'ai passé la frontière, j'ai échangé les dernières roupies de Quetta contre des roupies indiennes. Il ne m'en reste presque plus. Première chose à faire demain matin à Delhi : changer de l'argent.

En voyant les familles de dix enfants sur le quai de la gare, j'imagine une nouvelle nuit dans un wagon de troisième. La dernière fois, entre Karachi et Lahore, j'étais tout ramolli par la maladie. Prêt à accepter mon sort, à expier les crimes commis dans mes vies antérieures. Depuis, j'ai repris du poil de la bête. Me coucher au milieu des crachats ? Vous allez voir ce que vous allez voir ! Je regarde les Indiens qui se pressent autour de moi sur le quai. Je suis différent d'eux : un étranger qui ne comprend rien. Je ne vais pas m'installer en première, afin de ne pas pousser le bouchon trop loin, mais disons en seconde. Je serai déjà bien tranquille jusqu'à l'arrivée du contrôleur. Ensuite, je regarderai ce digne fonctionnaire avec de grands yeux vides... Je parlerai français... Des passagers me prendront en pitié et me viendront en aide. J'improviserai...

Pendant que je suis en train de bâtir des châteaux au Népal, la grosse locomotive noire entre en gare, puis avance le long du quai en soufflant comme un buffle. J'examine les wagons qui me passent devant le nez. Par manque d'habitude, je

Le roi de l'autostop

distingue mal les classes et les sous-classes. Je choisis la seconde ou la seconde et demi ?

Eh, mais ce wagon vert, là... Personne aux fenêtres. Pas de lumières. Vide ! Je renonce aussitôt à mon plan boiteux. Comme je ne comprends plus l'anglais, j'ignore la pancarte accrochée sur ses flancs : *Military Car – Not For Civilian Passengers*. J'ai sans doute accompli des tas de bonnes actions dans mes vies antérieures. La preuve, c'est que Vishnou ne m'envoie pas un simple wagon militaire, mais un wagon-couchettes ! Je m'allonge avec volupté sur un matelas kaki¹. Si des soldats montent à la prochaine gare, je ferai l'idiot. Moi français ! Général de Gaulle ! Brigitte Bardot !

Les civils qui osent voyager dans les wagons militaires sont-ils fusillés aussitôt ? Condamnés à vingt ans de prison ? Comme le contrôleur sait que personne n'osera, il ne se donne pas la peine d'inspecter le wagon. Ou alors il entre dans le compartiment sur la pointe des pieds et, me voyant paisiblement endormi, s'abstient par délicatesse de me réveiller.

À Delhi, je jette un coup d'œil sur la place de la gare. La foule est si dense qu'il me faudrait au moins une heure pour traverser le parvis. Depuis que j'ai découvert le premier village pakistanais, le trop-plein de vie du peuple indien me fascine et m'épuise. C'est la java dans ma tête. Des femmes en tunique ou en sari, des ribambelles d'enfants, des barbus, des cyclistes, des vélo-pousseurs, des buffles courent dans tous les sens. Pas envie d'accélérer leur ronde folle en partant à la pêche aux impressions dans les rues de Delhi. M'imprènerai de l'agitation d'une ville géante quand j'attendrai le bateau à Bombay. Et puis zut, la pluie m'embête.

De toute façon, le moyen le plus simple de sortir d'une ville aussi grande que Delhi, c'est de prendre le train jusqu'à une ville plus petite. Agra, par exemple. Je délibère, je soumets la décision au vote... Adopté à l'unanimité !

Avant de retourner dans la gare pour acheter mon billet, il faut que j'achète de l'argent. "Changer dans la rue", disent-ils. À Istanbul et à Téhéran, ça se faisait dans le bazar. Ici je ne sais pas trop. Eh bien, c'est tout simple : suffit de se tenir deux minutes devant l'entrée de la gare.

- Changer de l'argent, monsieur ?
- Combien me donnez-vous pour dix dollars ?
- Dix ? Cent trente roupies.
- Tout à l'heure, quelqu'un m'a proposé cent soixante.
- Vous auriez dû accepter.

Après d'âpres négociations, j'obtiens cent quarante roupies. Nous sommes très contents tous les deux. Maintenant, je dois me garder d'attirer l'attention d'un autre

¹ Puisque nous sommes en Inde : l'adjectif "kaki" (couleur) vient du mot hindi *khaki* ; le nom "kaki" (fruit) vient du japonais *kaki*.

Le roi de l'autostop

changeur, car il me proposerait cent cinquante roupies et je perdrais ma bonne humeur.

Pour la somme modique de Rs 4.66, soit environ un franc, j'achète un ticket DLI to AGR, Km 197.

Le fantôme de Mumtaz Mahal

Cette fois, je tente l'expérience. Je monte dans le Mail Express de huit heures et je m'assois en seconde.

Raté. Le train n'est pas encore sorti de la gare que le contrôleur demande déjà les billets. Il se fâche en voyant le mien.

– Troisième classe ! Troisième classe !

– C'est un ticket de troisième ? Vous êtes sûr ? Où est-ce marqué ?

– Ici ! Pas plaisantez avec moi.

– Ah, évidemment, si vous écrivez trois en alphabet sanskrit... Je suis désolé... C'est un malentendu.

– Pas malentendu. Prochaine gare, partir troisième classe !

Justement, nous nous arrêtons déjà. On ne peut pas passer d'un wagon à l'autre, donc je sors sur le quai pour remonter dans un wagon de troisième. J'y arrive tout juste. Un peu plus et je voyageais accroché à l'extérieur. Je suis debout, comprimé par mes voisins comme une sardine dans le métro. J'ai déjà tenu dans ces conditions pendant vingt minutes entre Châtelet et Porte de Vincennes, mais je pense que je vais battre ce record aujourd'hui, et même largement.

Mais non. Au bout de cinq petites minutes, le train s'arrête dans une nouvelle gare et tout le monde descend. Les passagers ne peuvent pas aller jusqu'aux extrémités du wagon, donc ils descendent par les fenêtres. En même temps, des petits nouveaux entrent par le même chemin. Pendant ce chassé-croisé, des places assises se libèrent. Les personnes les plus proches les occupent aussitôt. Fastoche : je n'ai qu'à utiliser mon expérience du métro. Je me rapproche d'une banquette en espérant qu'un assis va se lever à la prochaine gare...

Ça marche. Assis. *Good*. Sauf que je m'interroge sur ce prétendu "Mail Express" qui s'arrête toutes les cinq minutes. J'aurais dû étudier le tableau d'affichage de la gare de Delhi. Peut-être que les trains s'appellent tous "Mail Express". Il apporte le courrier dans les villages...

Ceux qui descendent se précipitent vers la fenêtre, ceux qui montent tentent de les repousser. Mais enfin, faites un peu attention ! Doucement ! Ah, les brutes... J'ai peur d'être écrasé, aplati, piétiné, écrabouillé, écartelé, démembré, expulsé. Ils parleront de moi dans le journal : *Bousculade dans un train près de Delhi. 532 morts.*

Le roi de l'autostop

Je descends à la prochaine gare importante et j'attends un train plus rapide ? En supposant qu'il existe des gares importantes et des trains rapides. Pour l'instant, je ne vois que des villages. Si ça se trouve, même pas la ligne principale. Ferais mieux d'accepter mon sort et de prendre les choses du bon côté. Comme dit le proverbe indien : *Le sage ne se laisse pas troubler par ce qui se passe aujourd'hui, car il pense à l'Éternité.* Tiens, je vais inventer quelques proverbes indiens pour passer le temps.

Si tu ne veux plus voir la confusion du monde, ferme les yeux.

Au lieu de se plaindre de la grossièreté de ses semblables, le sage s'efforce d'être moins grossier qu'eux.

Regarde le singe : bien qu'il ne possède pas de poches, il n'a pas l'air malheureux.

J'imagine que des tas de singes, d'éléphants et de tigres peuplent les proverbes indiens. En tout cas, il y a des singes dans les villages. Je ne les ai pas vus sur la route parce qu'ils se rassemblent sur le quai de la gare. Ils font des concours de grimaces et de cabrioles pour que les passagers du train leur jettent des friandises. On ne leur jette pas de piécettes, puisqu'ils n'ont pas de poches.

On jette des piécettes à des mendiants. Ils n'ont pas non plus de poches, pour la bonne raison qu'ils sont tout nus. Des passagers éclairent ma lanterne.

– Eux *naga saddhu*.

– Tout abandonné, ni famille ni maison.

– Adorent Vishnou.

– L'année dernière, grande bagarre avec naga qui adorent Shiva !

Ils me paraissent plus nus, plus poilus et moins amusants que les singes. Avec leur grande barbe noire, ils me rappellent le pirate. Ils ont quelque chose d'effrayant. Ils semblent considérer que l'aumône leur est due. N'espérez pas qu'ils vous remercient d'une petite cabriole.

Le va et vient des passagers se calme peu à peu. J'ai l'impression que la distance entre les villages augmente. Je ne dis pas que le wagon s'est vidé, mais les gens arrivent au moins à s'asseoir par terre. Je peux observer une mère de famille assise en face de moi. Elle voyage avec deux de ses enfants. Les dix autres sont aux champs. Pour tout bagage, elle emporte un sac de papier rempli de bonbons de toutes les couleurs pas plus grands que des têtes d'épingle. Elle les donne à ses enfants pour qu'ils se tiennent tranquilles et aux singes pour amuser ses enfants. Moi, je ne vais pas mendier des bonbons comme un singe. Je dois m'efforcer de penser à autre chose. *Le sage préfère les effluves de l'au-delà aux nourritures terrestres.* Trop tard... Elle a vu mon regard affamé et me tend le sac. Merci madame !

Mille millions de mille sabords ! Ils donnent des piments enrobés de sucre à leurs enfants ! J'aurais pu m'en douter : pour ignifuger leur palais, ils doivent commencer

Le roi de l'autostop

les travaux dès leur plus tendre enfance. Ce qui est horrible, c'est que je ne peux pas calmer la brûlure à coup de chapati et de Kwaliti Kola.

Nous arrivons à Agra vers huit heures du soir. Si vous voulez braver le déluge et l'obscurité à la recherche d'un hôtel et d'un restaurant, allez-y. Moi, je dîne dans le buffet de la gare et je dors dans la salle d'attente. Chat échaudé discute longuement avec le garçon avant de commander une demi portion du plat le moins épicé de la carte et trois chapati. Mes rotules, résignées à leur triste sort, cessent de se plaindre. Je rêve que le contrôleur du train me donne un gros paquet de berlingots, mais qu'un singe vient me les voler.

Bizarre, bizarre... Quand je mets le nez dehors au lever du jour, je constate qu'il ne pleut pas. La mousson a des ratées. S'accorde peut-être une petite pause pour aller faire pipi. Je me dépêche de marcher jusqu'au Taj Mahal. J'évite de regarder les lourds nuages qui menacent de me tomber sur la tête, mais je ne peux pas m'empêcher de voir leur reflet plombé dans les flaques d'eau.

C'est ça le Taj Mahal ? On dirait le Sacré-Cœur ! Il ne manque que le funiculaire de Montmartre et les poulbots. Je n'aime pas les tombeaux, de toute façon.

Mumtaz Mahal et Shah Jahan dorment ensemble sous la grande coupole. Shah Jahan a le sommeil lourd, mais le fantôme de Mumtaz Mahal accompagne volontiers les promeneurs solitaires. Je lui trouve petite mine.

– Vous ne vous ennuyez pas trop, là-dedans ?

– Pendant la mousson, que voulez-vous, il n'y a personne. À sept heures du matin, en plus... Vous devriez revenir au printemps ou en automne. Peu de fantômes voient autant de monde que moi !

Elle est bien aimable, mais quand même un peu trop morte. Je trouve sa maison sinistre. Si je dois m'extasier devant une pâtisserie de marbre, j'aime mieux le Temple d'Or d'Amritsar – moins beau mais plus vivant, avec son ballet de babas barbus.

Les conducteurs de vélo-pousse qui mâchent leur bétel à l'entrée du jardin sont étonnés de voir un touriste.

– Vous américain ?

– Les Américains ne sont pas si bêtes. Je suis un pauvre idiot qui se balade en Inde pendant la Mousson.

– Mieux venir printemps ou automne.

– Beaucoup touristes américains mars et novembre.

– Ils prêtent appareil à nous pour photographier eux devant Taj Mahal.

– Monsieur, vous aimez Taj Mahal ?

– Bien sûr.

Le roi de l'autostop

– Mumtaz Mahal morte quand accouché quatorzième enfant. Shah Jahan si triste que ses cheveux deviennent blancs en une seule nuit.

Pendant que j'y suis, je leur demande de m'indiquer la route de Bombay.

– Vous aller Bombay ?

– Oui, mais pas en train. Je ne veux pas la gare. Je veux y aller à pied.

Pour me faire bien comprendre, je promène l'index et le majeur de ma main droite sur le dos de ma main gauche.

– Très loin... D'abord aller Gwalior.

– D'accord. Donc la route de Gwalior.

– Derrière la poste.

– Et la poste, où est-elle ?

– Après hôtel Oberoi.

Ils m'embrouillent tellement que j'engage l'un d'eux pour me conduire en vélo-pousse.

– Vous voyez Fort Rouge. Construit par Shah Akbar, grand-père de Shah Jahan.

– Je le trouve plutôt marron, non ?

J'ai vu le fort rouge de Delhi hier depuis le train. Il était plus rouge¹. J'aurais dû emporter des crayons de couleur et dessiner tout ça. Ce voyage est vraiment mal préparé.

Le portefeuille sur la route

Encore un autostoppeur. Déjà le deuxième depuis Istanbul.

– Vous êtes anglais ?

– Français. Jean-Jacques. Et vous ?

– Allemand. Erich. Sale temps...

– La pluie s'est quand même arrêtée un peu tout à l'heure.

– La pluie dans trois mois s'arrêtera. Avec telle douche, étonnant les gens réussissent rester si sales.

Il ressemble aux Allemands qui gagnent toutes les médailles aux jeux Olympiques : grand, blond, musclé. Il parle anglais avec une raideur athlétique. Je devine que je vais trouver sa conversation pesante et ses plaisanteries indigestes au bout de trente-sept secondes et demi. Bon, ravi d'avoir fait votre connaissance, au revoir et à la prochaine. Je vais marcher et chanter sous la pluie, ça me rappellera Mimizan.

Le joli matin, tout plein de lumière,

Le joli matin nous met en train.

Qu'il pleuve, qu'il vente

¹ Ces forts sont construits en grès, une pierre qui est plus ou moins rouge selon sa teneur en fer.

Le roi de l'autostop

Toujours on chante...

L'ennui, c'est qu'il ne me laisse pas partir. Trop content d'avoir trouvé quelqu'un à qui parler.

– Je vois tu es véritable sage. Ton sac... La bonne taille. Surtout, tu ne portes pas de montre.

– Je ne porte jamais de montre, même à Paris.

– Les Indiens toujours te saisir le bras : “Quelle marque votre montre ?” Saisissent, tirent vers eux pour mieux voir, ne te demandent pas ton avis. Pensent te honorer en admirant ta montre. Si tu rencontres un qui ne te touche pas le bras, ce n'est pas que plus poli, c'est que tu le répugnes. Un Brahmane. Ne peuvent pas nous toucher. Nous sommes impurs. Hors caste.

– Intouchables...

– Ne peuvent même pas boire même eau que nous.

– C'est de ta faute, aussi. Tu as une trop belle montre. Au fait, quelle heure est-il ?

– Huit heures vingt. Le prochain qui me prend poignet en demandant : “Quelle marque votre montre ?”, je l'assomme. Achetée à Singapour. Là-bas, j'étais encore très content voyager. En Amérique, parfait. En Australie aussi. L'Inde, premier pays je ne supporte pas.

– Tu fais le tour du monde ?

– À Bombay, je prends l'avion et je rentre Francfort. Ils m'énervent avec crachats rouges. Sont trop nombreux.

– Hier, j'ai voyagé en train. Il y avait tellement de monde qu'ils entraient et sortaient par les fenêtres. Un truc qui m'a étonné, c'est les mendiants tout nus dans les gares. Tu en as vu ?

– *Naga sadhu* ? Bien sûr. Je suis en Inde trois mois. Ils font vœu pauvreté et chasteté comme moines. Je ne sais pas s'ils observent vœux mieux que nos moines. Ont mauvaise réputation.

– On m'a dit qu'ils se bagarrent entre adorateurs de Vishnou et de Shiva.

– Oui, malgré vœu de non-violence. Se déplacent en bandes. Se réunissent pour grands festivals religieux. Bataille pour savoir qui se baignera premier dans le Gange, trucs comme ça. Ils entrent en transe, ne savent plus ce qu'ils font. Peut-être bu l'alcool frelaté. Les ascètes religion Jain tout nus aussi. Possèdent juste plumeau pour balayer le sol devant. Éviter d'écraser fourmi par mégarde. Ils ne se lavent jamais. Peur noyer leurs poux. Ce pays grand asile de fous. Vivement je sois dans l'avion !

Le roi de l'autostop

Une Ambassador toute neuve, conduite par un chauffeur, s'arrête à notre hauteur. L'homme assis sur la banquette arrière abaisse la vitre et sort la tête. Il porte le genre de veste à petit col mise à la mode par Nehru¹.

– Où voulez-vous aller, gentlemen ?

– À Bombay.

– C'est-à-dire, pour commencer, à Gwalior.

– Je peux vous emmener jusqu'à Dholpur, à soixante kilomètres d'ici. Pour Gwalior, vous serez arrivés à mi-chemin.

– Ça nous va.

– Merci beaucoup !

L'impression que j'ai eue dans le train se confirme : les villages sont moins rapprochés que dans la région de Delhi. Nous avançons quand même très lentement. La route est aussi étroite et bombée que le dos d'un serpent python. Pour dépasser un malheureux char à buffles, c'est toute une histoire. Quand un camion arrive en face, il tient le milieu de la route en klaxonnant de manière arrogante : "Les gros ont priorité, les gros ont priorité !" Nous devons nous garer sur le bas-côté, en espérant que nous n'allons pas glisser dans la rizière. De temps en temps, on aperçoit le cadavre rouillé d'un camion, victime d'un duel entre gros qui a mal tourné. L'homme à la veste Nehru grimace.

– Nous ne sommes même pas capable de rénover le réseau de routes et de voies ferrées que nous ont laissé les Anglais. Comment voulez-vous que notre pays se modernise ? Je perds beaucoup de marchandise dans les accidents de camion.

– Quel genre de marchandises ?

– Je dirige une usine... Regardez la pancarte, sur la maison...

– Mangola ?

– Mangola by Singh. Mangola, c'est une boisson à la mangue. Singh, c'est moi.

– Singh, ce n'est pas le nom des sikhs ?

– Cela veut dire Lion. Tout le monde peut s'appeler Lion. Chez vous, il y a des gens qui s'appellent Lion et qui ne sont pas sikhs.

– Mon père ! Il s'appelle Léon...

Nous traversons la ville de Dholpur vers midi. M. Singh nous invite chez lui.

– Juste après Dholpur, nous nous éloignons de la route pour aller dans mon village. Ce n'est pas très loin. Je peux vous montrer mon usine, si ça vous intéresse, et ensuite nous irons déjeuner dans ma maison.

Entre le moment où il dit : "Voici mon village, Bandikui" et le moment où nous entrons dans la cour de l'usine, il s'écoule une bonne vingtaine de minutes.

– C'est un grand village.

¹ Nehru dirigeait l'Inde depuis l'indépendance. Il est mort l'année suivante.

Le roi de l'autostop

- Mon village est de taille moyenne. Deux cent mille habitants.
- Au moins, vous avez l'électricité dans l'usine.
- C'est nécessaire pour faire marcher la grosse machine à embouteillage automatique. Et aussi cette machine, qui lave les bouteilles sales.
- Les bouteilles sont consignées ?
- Bien sûr. Cinq paisa. Ici, les tonneaux de jus de mangue... Les bombonnes de gaz carbonique... Les capsules...

À Mimizan, nous allions visiter une usine semblable à celle-ci. Je trouvais ça encore plus barbant que la visite chez le potier. Le seul bon moment c'était à la fin, quand on nous offrait une bouteille de soda.

M. Singh sort un décapsuleur de sa poche.

- J'ai toujours un décapsuleur sur moi ! Vous allez goûter Mangola...
- Très bon !
- Excellent. On sent le goût de la mangue.
- Nous en vendons dans tout l'Uttar Pradesh. Vous avez dormi à l'hôtel Oberoi, à Agra ?
- Euh... En tout cas, je l'ai vu ce matin.
- Ils servent du Mangola au bar de l'hôtel Oberoi... Maintenant, mon chauffeur va vous conduire chez moi. Je dois régler une ou deux questions, ensuite je vous rejoindrai. Vous voudrez peut-être prendre une douche en attendant le repas. À tout à l'heure.

Sa maison constitue une sorte de chaînon intermédiaire entre un Dak Bungalow et le Taj Mahal. À la manière dont il disait "mon village" et "mon usine", j'aurais pu me douter que M. Singh était aussi riche que le marquis de Carabas. Le chauffeur nous confie à l'intendant du palais.

– Soyez les bienvenus, gentlemen. Le maître m'a téléphoné pour m'annoncer votre arrivée. J'ai préparé deux chambres afin que vous puissiez vous reposer.

Une chambre avec salle de bains chacun... C'est ce qui s'appelle vivre comme un maharadjah ! Il est temps que je prenne une douche, à vrai dire. La dernière, c'était lundi matin à l'Alliance Française de Karachi. Nous sommes vendredi. J'ai dormi deux fois dans le train et deux fois dans une salle d'attente de gare. Chic : je trouve dans ma salle de bains un savon parfumé à la rose. Le savon qui voyage dans mon sac depuis Istanbul n'est plus que l'ombre de lui-même. À force de laver mes chemises, le pauvre a maigri encore plus que moi. La maison est électrifiée, comme l'usine, si bien que je peux aussi me raser.

Nous n'occupons qu'un petit coin d'une table immense dans une salle à manger caverneuse. J'imagine une réunion de famille : les douze enfants de Mr. Singh, ses onze frères et sœurs accompagnés de leurs conjoints et de leurs douze enfants...

Le roi de l'autostop

Trois serveurs, un par personne, nous apportent un repas végétarien : du riz avec des légumes et des amandes. Je craignais de devoir boire du Mangola. On nous sert une sorte de lait fermenté salé que je trouve beaucoup plus rafraîchissant. Les légumes ont l'air aimable, mais je me souviens d'un film de science-fiction dans lequel les légumes mangent les gens. Je goûte du bout des lèvres... La sauce est relevée et parfumée plutôt que vraiment épicée. C'est bon.

Je savoure chaque instant de mon séjour en Inde. Je me souviendrai toute ma vie du déjeuner chez Mr. Singh, comme de tout le reste. Pour bien graver les impressions dans ma mémoire, je concentre mon attention et je maintiens mes sens en éveil. Est-ce dû à une exaltation excessive ? Il me semble que je découvre le goût du riz. C'est-à-dire : pour la première fois de ma vie, je mange du riz qui a du goût.

– Ce riz est délicieux.

– Nous l'appelons *basmati*, cela signifie "parfumé"¹. C'est le riz le plus cher, celui que mangeaient les rajahs et les empereurs. Pour exalter son parfum, il faut le conserver un an ou deux avant de le manger.

– Comme le vin !

– Il en existe de nombreuses variétés. La vallée de l'Indus au Pakistan et le Punjab produisent les riz les plus fins.

– Un basmati de l'Indus c'est comme un Bordeaux, un basmati du Punjab comme un Bourgogne !

Le chauffeur nous dépose sur la route de Gwalior. Erich digère mal son riz basmati.

– J'avais entendu parler de ce riz, mais jamais mangé. Sale porc vit comme prince au milieu villageois qui n'ont rien. Ne gagnent pas assez d'argent pendant toute leur vie acheter un kilo ce riz.

– À Paris, il y a des affiches dans la rue. "Grande conférence salle Pleyel avec projection d'un film en couleurs : Inde, terre de contrastes." La semaine suivante, c'est : "Brésil, terre de contrastes."

– Ça ne le dérange pas se faire servir par domestiques. Manger jusqu'à s'en faire éclater panse, pendant que les autres crèvent de faim.

– Tu ne peux pas le lui reprocher. Nous non plus, ça ne nous dérange pas. Nous mangeons tout ce que nous voulons, en Europe, sans nous préoccuper des gens qui vivent dans la misère en Afrique ou en Asie. Il y a même des gens qui ont faim chez nous.

¹ Aujourd'hui, on peut acheter du riz basmati dans les supermarchés. Ce n'était pas le cas en 1963. Il n'y avait même pas de supermarchés.

Le roi de l'autostop

– Il les méprise. Castes inférieures. Eux se détestent les uns les autres. Le village divisé en quartiers selon castes. Comme ghettos. Son Mangolola ne valait pas mieux que pisse d'âne.

– Il ne faut pas exagérer. On sentait bien le goût de la mangue.

Un camion Mercedes nous emmène à Gwalior. À l'entrée de la ville, la route longe une falaise de cent mètres de haut, au sommet de laquelle on aperçoit des kilomètres de fortifications rouges. La muraille paraît solide, ça vaut bien Vauban, pourtant sa forme n'est pas rigide. Des tourelles ouvragées lui donnent une sorte de sensualité orientale et tropicale.

– Vieille ville, nous dit le chauffeur. Plus grande forteresse de l'Inde. Capitale empire Marathi.

– Kekcėti Marathi ?

– Eux grands guerriers. Vaincu Moghols.

Faudrait savoir. Qui a vaincu les Moghols ? Les Sikhs ou les Marathis¹ ? Disons que les Anglais ont mis tout le monde d'accord et n'en parlons plus. À voir leur place-forte, on se dit que ces Marathis n'étaient pas des mauviettes, en tout cas. On se demande comment les Anglais ont réussi à les vaincre².

Grand coup de chance : vers la fin de l'après-midi, nous montons dans un camion Leyland qui va jusqu'à Bombay, à plus de mille kilomètres d'ici. Les Indiens trouvent que ça ne sert à rien d'acheter un camion si c'est pour le laisser dans son état d'origine. On le confie à des artistes appartenant à l'antique caste des carrossiers. Ces gens-là, après avoir décoré des palanquins³ et caparaçonné des éléphants pendant des siècles, se sont reconvertis dans le camion. Ils ajoutent à la cabine des structures sculptées en bois, chantournées et chamarrées comme les temples hindous, abritant des Vishnoux et des Krishnas grimaçants. Ils incrustent des petits miroirs et de fausses perles dans les portières pour qu'elles brillent de mille feux. Ils cachent des dieux Ganesh dans les coins, parce que l'éléphant bleu porte bonheur comme notre Saint-Christophe.

La cabine de notre Leyland a été complètement remodelée. Elle est presque aussi grande que la salle à manger de M. Singh. Elle comporte deux banquettes, comme une voiture américaine, sauf que l'espace entre les deux mesure un bon mètre. Tout derrière, il y a encore la place pour une alcôve contenant une couchette. Trois

¹ En français, on écrit "Mahrates". Ce clan ou caste de paysans guerriers a établi un grand empire dans toute l'Inde du Nord.

² L'apogée de la puissance des Mahrates se situe à partir de 1750. Les Anglais ont pris la forteresse de Gwalior une première fois à la fin du dix-huitième siècle, mais les Mahrates sont parvenus à la reprendre une dizaine d'années plus tard et les Anglais ont dû recommencer.

³ Ce mot vient du hindi *palaki*.

Le roi de l'autostop

personnes sont assises sur la première banquette : le chauffeur principal, un chauffeur de rechange, un mécanicien sikh. Je suis assis avec Erich sur la seconde, mais j'espère pouvoir essayer la couchette plus tard.

Pour l'instant, nous nous arrêtons dans une auberge afin de dîner. Je consomme mes chapati nature, *thank you*. Non non, pas de trempette, même pour essayer.

Ce que j'ai découvert de mieux dans ce voyage, après les mosquées bleues d'Isfahan, c'est les chapati. Je ne m'en lasse pas. Ces galettes sont d'autant plus délicieuses que les aubergistes les préparent sur place plutôt que de les commander à je ne sais quelle boulangerie industrielle. Je pourrais survivre en Inde, au fond, en mangeant du poulet tandoori, du riz basmati, des chapati et des mangues.

L'aubergiste apporte aux camionneurs une bouteille sans étiquette contenant un liquide incolore. Ils boivent au goulot, grimacent, soufflent comme s'ils allaient cracher des flammes, ricanent. Ils nous tendent la bouteille : "Goûtez donc ce petit remontant, mes gaillards !" Je refuse poliment. Déjà que je ne bois jamais d'alcool, mais en plus je pense à l'alcool frelaté qui rend fou. Les ascètes non-violents deviennent des démons sanguinaires et s'entre-tuent à mains nues ! Je ne crains pas d'offenser. Ils n'ont qu'à supposer que je suis musulman.

Erich boit sans hésiter.

– Ce n'est pas mauvais. On dirait du Schnaps.

– Si tu aimes ça, je te donne ma part.

Nous repartons dans la nuit.

– Dites, messieurs, la couchette... Je vois que personne... Pensez-vous que je pourrais...

– Okay, okay, vous pouvez !

Pas besoin de me le dire deux fois. Je m'étale sur la couchette comme un chapati, ou est-ce une chapati, sur la poêle. Aah... Plus confortable que le sol de la salle d'attente où j'ai dormi la nuit dernière. Ce camion va jusqu'à Bombay. Les salles d'attente de gare, n, i, ni c'est fini ! Je ne dors pas longtemps. Anna me réveille en me caressant la joue. Elle me donne un énorme porte-monnaie rouge. "J'ai des dollars, mais il faut les changer dans la rue. Les dentistes assis sous les platanes les échangent contre des dents." Tiens, c'est Barbe-Noire qui conduit, pourtant il a dit qu'il n'avait pas son permis. Soudain, il se met à crier : "Tu n'as pas le droit d'embrasser ma femme ! Tu n'es pas aryen ! Stop ! Stop !" Le camion s'arrête dans un grand crissement de freins...

Hein ? Où ? Qui a crié "Stop" ? J'entends des grognements. J'aperçois des silhouettes dans la pénombre... Erich est en train de se battre avec le mécanicien sikh !

Le roi de l'autostop

Je devine ce qui s'est passé : le sikh lui a pris le bras pour regarder la marque de sa montre. Erich avait bien dit qu'il assommerait le prochain. Mais non, ça n'a pas de sens. Dans le noir.

– Savoir rien, dit le sikh.

– Vous savez très bien ! hurle Erich. Ouvrez portière ! Ouvrez portière !

Il descend sur la route. Il éclaire la chaussée avec une lampe de poche. Il est mieux équipé que moi. J'aurais dû en acheter une dans le bazar d'Isfahan. Ensuite, les piles s'épuisent juste quand on en a besoin... Je vois la petite lumière s'éloigner dans la nuit.

Il revient. Il brandit quelque chose. Oh, un portefeuille. Il a vu un portefeuille sur la route et il a fait arrêter le camion. C'est ce qui s'appelle avoir l'œil.

– Vous voyez, je l'ai retrouvé !

– Alors ?

– M'avez fait boire exprès !

– Personne forcé boire. Votre copain pas bu. Pas tenir vous alcool...

– M'avez fait boire pour voler mon portefeuille. Quand vous voyez je me réveille, vous le jetez par la fenêtre.

– Pas jeté. Vous jeté !

– Moi je le jette ? Et pourquoi ?

– Pour faire embêtements. Vous ivre. Accuser nous. Dire nous voleurs.

– Eh bien oui, je le dis. Vous êtes des voleurs !

– Pas possible. Moi sikh. Pas possible sikh voleur.

– Direz cela à la police. Me demande s'ils trouveront l'argument convaincant. Vous déshonorez le peuple sikh.

Je trouve cette affaire bien étrange. Mon esprit est tout embrouillé. Je n'arrive pas à décider qui a raison. Les Indiens voler le portefeuille ? Pas si bêtes. Erich s'en aperçoit avant la fin du voyage et les dénonce à la police. Plutôt l'emprunter, emportés par leur insatiable curiosité, pour examiner son contenu. Une liasse de douze billets de dix dollars. Un ou deux billets de moins, qui verra la différence ? Il suffit de remettre le portefeuille dans la poche d'Erich. Dans l'avion, il compte son argent. Il manque vingt dollars ! Trop tard...

Ou bien : l'alcool qui rend fou. Dans son délire, alimenté par une remontée rancie de ressentiment refoulé, il croit qu'on le vole. Il tâte sa veste... Le portefeuille y est. Ah, ils sont habiles ! Après l'avoir vidé, ces vampires l'ont glissé dans sa poche... Il le sort. Même pas besoin de l'ouvrir ! Il se précipite sur le sikh, qui n'y comprend rien et se défend comme il peut. Dans l'échauffourée, le portefeuille s'envole par la fenêtre.

Le roi de l'autostop

Les trois Indiens présentent une défense véhémement dans leur langue. Soit qu'ils aient pitié de l'étranger en raison de sa folie, soit qu'ils se sentent un peu coupables malgré tout, ils décident de ne pas l'abandonner sur une route déserte en pleine nuit.

– Prochaine ville, vous descendre.

Erich marmonne dans sa barbe. Je ne distingue pas bien ce qu'il dit, mais il me semble que la teneur générale de son discours ressemble à ce que l'on trouverait dans une traduction allemande de Tintin : “Cornichons ! Coloquithes ! Pirates ! Sapajous ! Moules à gaufres ! Ectoplasmes ! Logarithmes !”

Moi, je m'abstiens de prendre parti. Je ne crie pas. Descendre et dormir dans une salle d'attente ? Je préfère ma couchette.

Ouais, ben le sommeil me fuit, maintenant. Rester seul dans le camion ? Oh, je ne me sens pas solidaire de ce sale boche. Nous devrions peut-être nous tenir les coudes sous prétexte que nous sommes tous les deux européens. Que nous appartenons tous les deux à la glorieuse race blanche. Alors que ses parents ont inventé la race aryenne, qui devait régner sur le monde, et la race juive, qui devait disparaître. Qu'il s'en aille ! Bon débarras... J'aurai la couchette pour moi tout seul. Ce qui m'empêche de dormir, c'est l'ombre d'un soupçon d'inquiétude. À trois contre un, s'ils veulent me voler mes précieux dollars, ce sera facile. Boucles d'or et les trois ours. Un voleur, un violeur et un assassin. Ils peuvent me jeter dans le fossé, tant qu'à faire. Ni vu ni connu. Je me blesse en tombant. Attirés par le sang, les tigres me dévorent avant l'aube. Dans le Carnet du Figaro : “Le Dr et Mme Greif ont le regret d'annoncer la disparition accidentelle de leur fils Jean-Jacques...” Leurs amis :

– De quoi est-il mort, votre aîné, exactement ?

– Dévoré par un tigre !

Personne ne voudra les croire, ou alors les gens rigoleront.

Erich descend vers deux heures du matin, dans une ville appelée Guna.

– Tu restes dans le camion ?

– *Why not ?* Je n'ai rien à leur reprocher.

– Pour l'instant ! La nuit n'est pas finie.

– Justement. Je vais me recoucher... Bon voyage !

Dès qu'il est parti, je dors sur mes deux oreilles et sur mon argent. Je veux dire : sur mon sac, qui me sert d'oreiller. Personne ne me dérange. J'ai sidéré les camionneurs en me séparant de mon compagnon. Si je ne les crains pas, c'est que je me sais protégé par Vishnou, donc cela ne servirait à rien de m'attaquer.

Peu après le lever du jour, les choses se gâtent. Le camion se range au bord de la route et les trois mahouts vont aux cabinets dans les champs. On ne peut pas faire autrement, dites ? Je n'ai pas l'habitude, moi... Devant tout le monde ! Ils

Le roi de l'autostop

s'accroupissent à deux pas du camion, pour rester le moins longtemps possible sous la pluie. Je vais très loin, au contraire. Je me cache derrière le rideau de douche. Vous pouvez repartir sans moi, je m'en moque. J'ai emporté mon sac – il ne faut pas tenter le diable. Ils m'attendent sagement. Je les amuse, avec mes pudeurs de Brahmane. Je leur rappelle les personnages étranges que l'on voit dans les films américains.

Un panneau routier annonce : Tropique du Cancer. Puisque nous roulons vers le sud, je pourrais arriver à un endroit où je n'aurai plus d'ombre du tout à midi, sauf que je n'ai plus d'ombre depuis longtemps à cause de la mousson. Nous passons une grande partie de la journée dans les embouteillages à Indore, une ville installée bêtement en travers du chemin. Qui voudrait habiter à Indore, je vous le demande un peu. Eh bien, des millions de personnes.

Vers la fin de l'après-midi, le chauffeur d'un camion malade nous fait de grands signes. Son fils, un enfant d'une douzaine d'années, l'accompagne. Ils ont des têtes originales : la peau plus claire que celle des autres Indiens, des cheveux bouclés couleur de rouille. Leur camion est incliné sur le bas-côté, prêt à culbuter dans le champ, le capot grand ouvert, les entrailles à moitié arrachées. Nos chauffeurs descendent voir. Le mécanicien sikh examine le patient de manière superficielle, puis annonce son diagnostic au rouquin sur un ton peiné.

– Quand on oublie de vérifier le niveau d'huile, on finit par couler une bielle ! Que voulez-vous que je vous dise...

– Je l'ai vérifié encore ce matin. C'est la faute au patron. Il achète de l'huile de récupération.

– Au premier garage, nous demanderons qu'ils vous envoient une dépanneuse. Ça ne se répare pas comme ça. Vous en avez au moins pour trois jours.

Nous repartons. Ils ricanent. Ils tentent d'éclairer ma lanterne.

– Hommes frontière !

– Quelle frontière ?

– Frontière ! Frontière !

Ils montrent vaguement le nord. Si c'est la frontière du Pakistan, j'en viens et je n'ai vu aucun rouquin. À la frontière du Tibet, les gens ont plutôt l'air chinois, j'imagine. Je cherche d'autres frontières dans ma tête. Le Népal ? La Birmanie ? Comme disait David Modigliani : L'Inde, il y a toujours le mystère...

Nous roulons de nouveau toute la nuit. Nous arrivons à Bombay au milieu de l'après-midi. Dimanche 11 août. Passé quarante-huit heures dans ce camion.

Le moniteur de ski

Recette pour reconstituer une rue de Bombay. Prenez la rue de Rivoli ou Oxford Street. Retirez les automobiles. Enchevêtrez de grands vélos noirs, des vélopousses et

Le roi de l'autostop

des charrettes à bras. Ajoutez quelques camionnettes, à l'arrière desquelles vous entasserez vingt-cinq personnes ou trois cents ballots de coton. Accrochez des grappes humaines à l'extérieur des tramways et des autobus. Répandez dans les rues des milliers de piétons qui marchent à grand pas dans toutes les directions en s'évitant de justesse. Placez au bord de la chaussée des vendeurs de jus d'orange, de tranches d'ananas, de mangues, de goyaves, de papayes, de bananes, de thé, de bétel, de cigarettes à l'unité. Délimitez sur le trottoir des emplacements où vous installez des familles nombreuses dont les membres les plus âgés se relaient pour garder la place jour et nuit. Prenez cent mille enfants appartenant à la caste des mendiants. Coupez-leur une main ou deux, crevez-leur les yeux pour qu'ils suscitent la pitié et rapportent leur cinq paisa par jour.

Certaines portions de trottoir sont protégées par des auvents ou des arcades (oui, comme la rue de Rivoli), si bien que l'on peut se promener à l'abri de la pluie. Je vois des banques, des compagnies d'assurance, un bureau de poste. Une librairie où je trouverais peut-être une carte de l'Inde mais je n'en ai plus besoin. Un cinéma devant lequel une longue file de gens attend sous la pluie pour voir un nouveau film américain, *James Bond against Dr No*. Ah, un bureau d'Air India. J'entre pour me renseigner.

– Bonjour, mademoiselle.

– Bonjour monsieur.

– Je suis français. J'arrive d'Istanbul en autostop.

– Vraiment ? Est-ce possible ?

– À cœur vaillant rien d'impossible. Maintenant je voudrais rentrer en France. Je possède deux cent quatre-vingts dollars. Est-ce suffisant ?

– Attendez, je vais regarder dans mon livre. Non, je suis désolée. Il faudrait plus de quatre cents dollars.

– Mais dites-moi, avec mes deux cent quatre-vingts dollars, je peux voler jusqu'où ?

– Je vais chercher. On ne m'a jamais posé ce genre de question...

– À Ankara, par exemple ?

– Trois cent vingt dollars. Téhéran, deux cent soixante. Il vous restera un peu d'argent.

– Oui, mais je serai quand même très loin de chez moi.

– Vous pouvez aller au Caire, en Égypte. C'est plus près de la France.

– J'ai un visa israélien sur mon passeport. Si je veux entrer dans un pays arabe, ils me refouleront.

– Dans ce cas, allez à Tel Aviv. C'est le même prix.

– Je vais réfléchir. Dites-moi, est-ce que vous pouvez me donner un trombone ?

Le roi de l'autostop

- Un trombone ?
- Oui, regardez, le bas de mon pantalon se découd.
- Avec un trombone, ça ne tiendra pas. Il faudrait le recoudre.
- Je n'ai pas bien préparé mon voyage. La prochaine fois, j'emporterai une lampe de poche, un livre de poèmes, une carte de l'Inde et un nécessaire de couture.
- Si j'avais du fil et une aiguille, je vous les prêterais. Je suis désolée...
- Vous savez quoi ? J'ai trouvé mieux qu'un trombone. Prêtez-moi votre agrafeuse !

Elle rit. Je la trouve bien mignonne, mais j'hésite à faire la cour à une demoiselle vêtue d'un sari. La petite punaise dorée plantée dans sa narine et la tache rouge qui orne son front m'intimident. Si ça se trouve, elle est brahmane. Comment les reconnaît-on ? Je vois bien la différence entre les camionneurs qui s'accroupissent dans les champs pour y déposer un peu d'engrais et les bourgeois qui parlent anglais. Ce qui me trouble, c'est que la bourgeoisie se subdivise en une myriade de castes. La belle Bombayenne ressemble à mes copines du quartier latin. Pourtant, je commettrais peut-être un crime horrible en lui adressant un compliment. À peine Passepartout pose-t-il le pied en Inde qu'il déclenche une émeute par sa méconnaissance des coutumes locales. Pareil pour le capitaine Haddock. La malheureuse peut à peine me regarder tellement je la dégoûte. Dès que je serai parti, elle désinfectera son agrafeuse à l'alcool. Si c'est ça, elle cache bien son jeu.

- Est-ce que je peux abuser encore de votre amabilité ?
- Bien sûr.
- Vous avez sans doute un annuaire. Je voudrais savoir où se trouve le YMCA.
- Pas besoin d'un annuaire. Je connais le YMCA. Je vais vous montrer. Vous voyez l'arrêt d'autobus de l'autre côté ? Vous prenez le 29 et vous descendez à Patel Road.

Le YMCA me rappelle les Dak Bungalows du Pakistan. Une sorte d'ambiance coloniale : carrelages, colonnes, persiennes, ventilateurs. Il y a six lits dans la chambre, mais elle est bien plus vaste que le dortoir du YMCA d'Istanbul. Un seul autre lit est pris, d'ailleurs son occupant entre peu après moi.

- *Hi, Djinn-Djak !*
- Tom ! Tu es tout seul ? Où sont Dick et Pat ?
- Au Cachemire.
- C'est en Inde ou au Pakistan ?
- C'est un pays divisé, mais le plus gros morceau est en Inde. Ils sont du côté de Srinagar, la ville principale.
- Vous n'avez pas réussi à obtenir vos visas afghans ?

Le roi de l'autostop

– Nous avons déposé des demandes à l'ambassade, à Rawalpindi. Il fallait attendre une semaine. Dick et Pat voulaient aller au Cachemire. Je les ai laissés partir en amoureux.

– Ah oui ? Je n'avais rien remarqué.

– Ils ont peut-être commencé à s'apprécier dans le train, après ton départ. Je ne me souviens pas exactement. Au Cachemire, il y a de grands lacs et des bateaux sur lesquels on peut habiter. Imagine que tu sois à Venise et que tu puisses vivre sur une gondole. C'est idéal pour deux personnes. Je me sentais de trop, alors je suis venu ici. J'ai renoncé à l'Afghanistan. Je rentre à Téhéran en avion.

– Deux cent soixante dollars.

– Tu prends le vol d'Air India toi aussi ?

– Non, je me suis seulement renseigné. Je vais essayer de trouver un bateau.

Un troisième homme entre dans la chambre. Il porte un grand sac et une paire de skis.

– Bonjour messieurs.

– Bonjour. C'est drôle de voir quelqu'un avec des skis au mois d'août à Bombay. Il ne neige pas souvent par ici, je parie.

– J'arrive de l'Himalaya.

– Vous avez skié dans l'Himalaya ?

– Un peu. Ce n'est pas facile.

– Ils n'ont pas de téléphériques ?

– C'est surtout qu'on ne trouve pas de neige en dessous de quatre mille mètres. Ça fait déjà très haut. Il faudrait monter à pied depuis la plaine, s'arrêter de temps en temps pour s'adapter. Moi, j'ai pris l'avion. Quand on atterrit à quatre mille cinq, le choc est rude. On se demande si on va réussir à respirer, donc on n'a pas tellement envie de chausser les skis. Le moindre effort est pénible. On a vite fait d'attraper le mal des montagnes.

– Vous êtes français ?

– Je suis moniteur de ski à Courchevel. Je m'appelle Devouassoux. Je suis allé former des moniteurs au Chili et en Australie. Ensuite, comme le bateau faisait escale en Inde, j'ai eu envie d'aller voir les plus hautes montagnes du monde.

Nous partons dîner tous les trois. C'est-à-dire que mes deux compagnons commandent des mélanges corrosifs, en prétendant que non ce n'est pas si pimenté que ça, tandis que je me contente de chapati.

Le moniteur possède déjà son billet de bateau.

– Sur le *Cambodge*, un paquebot des Messageries Maritimes qui va à Marseille. Je m'embarque demain soir.

– Combien est-ce que ça coûte ?

Le roi de l'autostop

– J'ai acheté le billet à Singapour. De là-bas, deux cent cinquante dollars, donc ça devrait faire moins depuis Bombay.

– C'est exactement ce qu'il me faudrait.

– Je dois aller confirmer mon départ demain matin. Venez avec moi, vous pourrez acheter votre billet.

Le lendemain, nous nous accrochons à l'arrière d'un tramway. Ils devraient inventer un système pour mettre les passagers accrochés à l'abri de la pluie. Il suffirait que le toit du tramway déborde un peu... De toute façon, j'étais déjà mouillé en partant : j'ai lavé mes chemises hier soir, mais elles ont refusé de sécher.

L'employée des Messageries Maritimes parle bien français parce qu'elle est née à Pondichéry. J'ai appris les cinq comptoirs français de l'Inde à l'école, mais je me souviens seulement de Pondichéry, Chandernagor et Mahé¹. Chacun demandait à son voisin : "Tu ponds, dis chéri ?" Le professeur d'histoire se mettait en colère, ce qui accroissait encore notre bonne humeur. Je n'imaginai pas que je rencontrerais un jour une habitante de Tu ponds, dis chéri ?

– Combien coûte un billet pour Marseille, s'il vous plaît ?

– En classe Touriste ? Cent soixante dollars.

– Ah, parfait. Je voudrais en acheter un.

– Pour le départ de ce soir ? Je crains qu'il ne reste plus de places. Je vais vérifier... Non, rien en Touriste, ni en classe Cabine. Il reste des places en première, à trois cent cinquante dollars.

– Non, ça c'est trop cher. C'est vraiment dommage.

Puisque nous sommes dans le quartier des compagnies de navigation, nous passons voir chez Peninsular and Oriental, Lauro, Indian Steamship, Funebashi. Devouassoux m'accompagne partout, soit qu'il n'ait rien d'autre à faire, soit qu'il ait envie d'entendre jusqu'au bout le récit de mes aventures d'autostoppeur. Le bateau de P & O est parti avant-hier ; celui de Lauro fait escale à Colombo demain, puis va directement à Aden ; Indian Steamship ne dessert pas l'Europe, mais seulement Singapour et Manille ; le *Sakura* de la Funebashi est en route pour Yokohama.

L'affaire se présente mal. Je vais à Tel Aviv en avion, je travaille dans un kibboutz pour gagner de l'argent ? C'est incertain et compliqué, alors qu'il serait si simple de passer dix jours à me reposer sur un bateau.

Il reste une dernière compagnie, la Lloyd Triestino.

– Oui, nous avons un navire, le *Galileo Galilei*, qui fait escale à Bombay jeudi, dans trois jours. Il va à Gênes.

– Combien me coûterait un billet en classe Touriste ?

– Deux cent soixante-dix dollars.

¹ Les deux autres sont Yanaon et Karikal.

Le roi de l'autostop

– C'est cher. Sur le *Cambodge*, des Messageries Maritimes, c'était seulement cent soixante.

– Je connais le *Cambodge*. Notre classe Touriste correspond à leur classe Cabine.

– De toute façon je n'ai pas le choix. Voici deux cent quatre-vingt dollars. J'ai seulement des billets de vingt.

– Ah, mais je ne prends pas les dollars. Vous devez les changer à la banque contre des roupies.

– À la banque ?

– Il me faut un certificat.

Ça me fait mal au cœur de changer de l'argent à la banque. Ils me donnent l'équivalent en roupies de deux cent soixante-dix dollars pour le billet de bateau, plus quarante roupies. Ces gredins refusent de me rendre la monnaie en dollars. Si j'avais pu changer les dix dollars restants dans la rue, je possèderais cent roupies de plus.

Nous retournons chez Lloyd Triestino. En examinant mon billet, je remarque que je peux aller à Milan ou à Rome en train sans supplément de prix. C'est normal : quand je suis revenu de New York il y a deux ans, le prix du billet comportait bien le trajet Le Havre-Paris en train.

– On peut seulement aller à Milan ou à Rome ?

– Où désirez-vous aller ?

– En France.

– Je peux inclure un billet Gênes-Nice.

– Oui, je veux bien.

– Vous devez vous présenter à bord jeudi à deux heures de l'après-midi. Le bateau part à cinq heures.

Que faire de toutes ces roupies ? Devouassoux en a plein les poches aussi. Nous décidons de vivre comme des nababs¹ et de prendre un taxi pour rentrer au YMCA. Au moins, nous serons au sec. Un peu plus tard, nous prenons un autre taxi pour aller au port. C'est à mon tour de l'accompagner. Au pied de la passerelle qui conduit au *Cambodge*, des gens s'embrassent et se tamponnent les yeux. Avant même de m'approcher et de les entendre, je devine qu'ils sont français. Je suppose que cela tient à leur façon de s'habiller, à leurs gestes, à un ricanement blasé qui diffère du rire naïf des Américains, est-ce que je sais. Je suis content de prendre un bateau italien : j'aurai l'impression de rester à l'étranger jusqu'au bout de mes vacances.

– Bon voyage ! J'irai vous voir à Courchevel.

– Il y a plusieurs Devouassoux. Demandez celui qui va au Chili. Tout le monde me connaît.

¹ En français, ce mot désigne quelqu'un de très riche. En hindi, c'était un grade élevé dans l'administration, comme général ou gouverneur. Le nabab complotait souvent pour devenir maharadjah à la place du maharadjah.

Les oiseaux de Malabar Hill

Je vais à la poste pour le rite annuel de la carte d'anniversaire à mon père. Cinquante-huit ans. Si je parviens un jour à cet âge avancé, je n'irai plus faire le fou sur les routes mais je me reposerai sur la Côte d'Azur, moi aussi.

Je dîne avec Tom.

– J'ai vu plein de Français sur le port. Il y a sûrement des tas d'Américains à Bombay, mais ils se déplacent dans leur Ambassador avec chauffeur alors on ne les remarque pas.

– D'après le guide de Bombay que j'ai acheté, les gens riches et les diplomates habitent sur Malabar Hill. Je pense y aller demain.

– Tu veux prendre le thé chez l'ambassadeur des États-Unis ?

– Non, mais le guide dit qu'il y a une "tour du silence" parsi.

– Ah, j'irai avec toi. Je suis passé à Yazd, mais il faisait nuit.

– Je ne sais pas s'il reste vraiment des zoroastriens en Iran. C'est comme une sorte de mythe. Même ici, ils ne sont pas nombreux : entre cent et deux cent mille, pas plus. Ils ont beaucoup d'influence parce que les Anglais les aimaient bien.

– J'ai vu ça dans Jules Verne. Il dépeint les "Indous" comme des indigènes primitifs aux coutumes horribles, mais il place les parsis au-dessus du lot.

– Les Portugais possédaient un petit bout de terrain marécageux. Pour s'en débarrasser, ils l'ont offert aux Anglais dans la dot d'une princesse qui épousait le roi d'Angleterre : "Vous verrez, c'est charmant. Idéal pour les vacances. D'ailleurs nous l'avons baptisé Bom Bahia¹." Les Anglais n'aiment pas se faire rouler. Ils ont décidé d'assainir les marais. Pour attirer des ouvriers, ils ont annoncé qu'ils accueilleraient tout le monde sans distinction de race, de caste ou de religion. Les parsis vivaient depuis des siècles au Gujarat, plus au nord. Ils stagnaient en bas de l'échelle sociale, puisqu'ils étaient hors-caste. Ils se sont installés à Bombay et ils ont appris le commerce et l'industrie auprès des Anglais.

– Ça arrangeait peut-être les Anglais de s'appuyer sur un groupe qui était étranger aux guerres entre hindous et musulmans. Dis, toi qui es si savant... J'ai vu des gens un peu roux. Il paraît qu'ils viennent "de la frontière". Où elle est, cette frontière ?

– C'est la frontière de l'Afghanistan.

– Au Pakistan ?

– Les gens ont gardé dans la tête l'empire des Indes, avant l'indépendance. Dans cette zone de la frontière, autour de Khyber Pass, il y a toutes sortes de tribus. Les rouquins descendent peut-être des soldats d'Alexandre le Grand. Au dix-neuvième siècle, les Anglais tentaient d'agrandir l'empire dans cette région et ils se heurtaient

¹ Bonne Baie.

Le roi de l'autostop

aux ambitions des Russes, qui poussaient vers le sud en Asie Centrale. C'était une lutte d'influence que l'on appelait le Grand Jeu. Chacun envoyait des émissaires dans les tribus, des espions de l'autre côté. Kipling raconte ça dans ses romans.

Le lendemain matin, nous prenons l'autobus jusqu'à Malabar Hill.

– En français, un malabar c'est un homme très grand et très fort, comme un déménageur.

– Ici c'est une région, la Côte de Malabar, au sud de Goa. Regarde, la tour du silence se trouve quelque part derrière ce mur.

– En Iran, on m'a prévenu qu'on ne voit rien du tout, sauf les oiseaux.

– Avec la pluie, je n'arrive même pas à regarder le ciel. Je vois quelques oiseaux...

– Tu crois que ce sont des vautours ? Je n'en donnerais pas ma tête à couper. Petits petits petits...

– Nous aurions dû apporter des miettes de pain.

– Ils se seraient moqués de nous. Des miettes de pain mouillées ! Alors qu'ils ont de bons cadavres bien saignants à se mettre sous le bec... Je me demande ce qu'ils font avec les squelettes. Les vautours mangent la chair mais laissent les os, je suppose.

– Les squelettes ? Tu as raison. Mon livre dit qu'ils exposent les cadavres au lieu de les brûler ou de les enterrer parce qu'ils ne veulent pas souiller le feu ou le sol. Ils vénèrent le feu et les autres éléments : la terre, l'air et l'eau.

– Peut-être que seule la chair est impure, donc on peut brûler les os. Ou alors ils les laissent là-haut et rajoutent un peu de ciment. Avec ça, la tour monte peu à peu. Quand elle est assez haute, ils en commencent une autre.

– Ah non, c'est écrit : ils les jettent au milieu. La tour est creuse.

Pour nous consoler, nous allons voir le principal monument de Bombay : un arc de triomphe appelé *Gateway of India*, bâti au bord de la mer pour une visite de la reine Victoria.

Tom a pris son avion. J'ai un nouveau compagnon de chambre : un Indien qui se prénomme Ruben.

– Vous êtes de passage à Bombay ?

– Ma famille vit à Poona, à cent miles d'ici. Je passe la nuit au YMCA parce que je prends un bateau demain matin. Vous êtes américain ?

– Français.

– Mais vous parlez anglais.

– Vous aussi, vous parlez anglais.

– C'est la langue officielle de l'Inde.

– Vous avez une langue maternelle différente, comme moi. Vous parlez hindi ?

Le roi de l'autostop

– Les gens parlent hindi dans le nord. Je parle marathi. Je connais aussi l'arabe et j'apprends l'hébreu.

– L'hébreu ?

– Je suis juif.

– Il y a des juifs en Inde ?

– Bien sûr. Surtout dans la région de Bombay, qui est plus tolérante.

– J'ai entendu parler de ça. Les Anglais ont accueilli tout le monde sans distinction de race, de caste ou de religion.

– Les juifs étaient là bien avant les Anglais.

– Moi aussi, je suis juif.

– Vraiment ? Les juifs sont nombreux en France ?

– Eh bien, hmm, aussi nombreux qu'en Inde.

– Vous êtes déjà allé en Israël ?

– Oui, l'année dernière.

– Vous avez de la chance. Je rêve d'y aller et de rencontrer mes frères juifs, mais je ne peux pas.

– C'est trop loin ?

– Je suis marin. Mon bateau fait du commerce avec les pays arabes. Je suis allé jusqu'à Aqaba, en Jordanie. Juste en face, j'ai vu Eilat, en Israël, mais je ne pouvais pas y aller.

– Moi je suis allé à Eilat. J'ai vu Aqaba !

– Vous avez vu Jérusalem ? Tout juif doit voir Jérusalem.

– Vous croyez ? Ce n'est pas comme les musulmans qui doivent aller en pèlerinage à La Mecque.

– Nous disons : "L'an prochain à Jérusalem".

– Je n'ai jamais dit ça.

– Peut-être que les juifs n'ont pas les mêmes coutumes en France et en Inde. Que faites-vous ce soir ?

– Rien de spécial.

– Quand je viens à Bombay avant de m'embarquer, je vais toujours au cinéma. Ils jouent un nouveau film, *James Bond contre Dr No*. Nous pourrions aller le voir ensemble.

– Ah oui, je suis passé devant le cinéma où ils le donnent. D'accord.

Au moins, je vois du ciel bleu sur l'écran. Le Dr No est un Asiatique présomptueux. James Bond le remet à sa place avec la morgue et le flegme d'un véritable Anglais, mais le public ne paraît pas s'en offenser.

Le roi de l'autostop

Ma dernière journée en Inde. Je me promène dans les rues de Bombay. J'éprouve une sorte de soulagement à l'idée d'échapper bientôt à la foule, mais en même temps je crains de me sentir bien seul. Je me suis habitué aux buffles, aux vélopousses, aux mendiants mutilés, aux mangues trop mûres, aux camions emperloués comme de vieilles duchesses, aux familles de douze enfants. J'ai l'impression d'avoir été adopté moi-même dans une famille nombreuse. Je comprends que l'on dise : *Mother India*.

Je mange mes derniers chapati avec deux Français qui parcourent l'Inde en deux chevaux Citroën.

Les Australiens

Ils sont allés voir le carrossier Pinin Farina, qui dessine les Ferraris.

- Ça vous dirait, de dessiner un bateau ?
- Quel genre de bateau ? À la voile ? À vapor ?
- Un paquebot, le *Galileo Galilei*.
- Eh, pourquoi non ?

Le résultat, c'est un palace flottant tout blanc, aux formes racées, à la cheminée profilée comme une aile de Ferrari. En découvrant ce cygne majestueux, je me réjouis d'avoir manqué le vilain petit canard nommé *Cambodge*.

Je vois quelques Italiens au pied de la passerelle, moins nombreux que les Français de l'autre jour. Les Indiens qui embarquent et ceux qui restent à terre échangent des colliers de fleurs blanches. À bord, deux passagers sur trois sont australiens. C'est que le *Galileo Galilei* vient de Sydney.

Je m'applique à dévorer des cannelloni, des escalopes milanaïses, des semifredos. Quand je me regarde dans la glace, je me trouve aussi maigre que le fakir dans *Le Lotus Bleu*. Entre deux bouchées, je deviens copain avec des Australiens, Deedee et Stanley. Je vais écrire "Didi", comme ça se prononce. Je la trouve moins belle, avec ses yeux bleus et ses cheveux couleur de paille, que certaines Indiennes au regard charbonneux et au teint de miel. Pourtant, nous devenons inséparables. Nous jouons même au jeu de l'escalier, qu'elle a découvert toute seule du côté de Sumatra, après dix jours de traversée.

- Je m'ennuyais tellement... Un peu plus, et je serais allée emprunter des livres à la bibliothèque.

- Je vois ce que c'est. Tu t'entraînes plusieurs heures par jour. Je ne dis pas que je devrais te battre, mais au moins t'égaliser. Mon voyage m'a affaibli.

- Les hommes ne supportent pas qu'une femme leur passe devant !

Nous ne nous embrassons pas en bas de l'escalier. Primo, Didi embrasse déjà Stanley. Deuxio, elle ressemble à ma mère. Qu'est-ce que je raconte ? Je n'ai pas mis

Le roi de l'autostop

les raisons dans le bon ordre. Primo, elle ressemble à ma mère. Après ça, pas besoin de deuxio.

Ce n'est pas seulement les yeux bleus et les cheveux blonds. Comme ma mère, elle sait exactement ce qu'elle veut. Elle ordonne et tout le monde lui obéit.

– Jean-Jacques, donne-moi ton pantalon. Je vais le laver et le recoudre. Il est vraiment dégoûtant. Il ne sent pas bon. Et ces agrafes...

– Tu as remarqué les agrafes ?

– Difficile de ne pas les voir.

– Il est peut-être un peu poussiéreux, mais c'est de la poussière qui vient des déserts d'Iran. Je pensais la rapporter en France comme souvenir.

– Pour la mettre dans un musée ? Tu me le donnes, je te le rends demain.

– Et pendant ce temps, je me promène en maillot de bain ?

– J'ai parlé au garçon qui s'appelle Rishi. Il veut bien te prêter un pantalon.

– Celui qui couche dans ma cabine ?

– Il est un peu plus petit que toi, mais pour une soirée ça ira.

– Il ne pourra plus jamais le mettre. Il part étudier dans un collège anglais. Il est sûrement brahmane.

– Eh bien, c'est un premier pas pour commencer à oublier son complexe de supériorité. Tous les petits péteux vont le traiter de nègre, là-bas.

– Il aurait mieux fait d'aller étudier en Australie.

– Tu plaisantes ? C'est le pays le plus raciste du monde. Ils ne laissent entrer ni les noirs, ni les jaunes¹. Ils traitent les aborigènes comme des chiens. Je n'y retournerai pas de sitôt.

– Tu t'installes en Europe ?

– À Paris !

– Il faut que je te donne mon adresse.

Je suis sûr que sur le *Cambodge*, ils n'ont même pas d'orchestre en classe touristique. Nous avons un batteur, un trompettiste et clarinettiste, un violoniste, un pianiste. L'animateur chargé d'organiser les jeux de chaises musicales et les courses à l'œuf est capable d'imiter Frank Sinatra. Il doit chanter *Strangers in the Night* tous les soirs. C'est obligatoire sur les bateaux.

J'invite une belle Indienne à danser. Je me sens tellement ému de la tenir dans mes bras que je peux à peine lui parler. Qu'est-ce que je lui dirais, de toute façon ? J'ai rencontré des camionneurs très sympathiques... J'ai dormi par terre dans les trains et dans les salles d'attente des gares... J'ai trouvé le Taj Mahal très moche !

¹ Ce qui était encore vrai en 1963 ne l'est plus aujourd'hui.

Le roi de l'autostop

En supposant même que je réussisse à engager la conversation, un grave obstacle se dresse entre nous : nous ne pouvons pas jouer au jeu de l'escalier, à cause de son sari. En Inde, les hommes s'habillent comme tout le monde, mais les femmes restent entravées dans des kilomètres de soie. Quand ils veulent les brûler sur le bûcher de leur mari, elles ne peuvent pas s'enfuir.

Il ne pleut plus ! Nous nous approchons de l'Arabie, où il n'a pas plu depuis cent mille ans. Je monte sur le pont avec Didi pour dire bonjour au soleil retrouvé.

– Ouh, ouh... Mon rouge à lèvres va fondre !

– Tu peux imaginer que tu es indienne et qu'on te jette sur le bûcher de ton mari.

– Redescendons vite. Tu te rends compte qu'il y a des gens qui vivent dans cette fournaise ?

– Mais non.

– Demain, nous arrivons à Aden. Il y a des habitants, à Aden.

– J'ai traversé le désert en Iran. Ils ont des maisons à moitié enterrées et ils se gardent bien d'en sortir au milieu de la journée.

– J'ai rendez-vous avec Stanley dans le petit salon. Nous devons jouer au gin-rummy avec Margaret et Ruth. Tu viens ?

– Je vais plutôt passer un moment dans la bibliothèque. Ce n'est pas parce que je m'ennuie. C'est parce que j'aime ça !

– Ils ont des romans policiers ? En anglais ?

– Bien sûr. Ils ont un petit rayon de livres italiens, et aussi français et allemand, mais tout le reste est en anglais. Ils ont L'Île au Trésor, Moby Dick, Lord Jim, des livres à lire en mer.

La bibliothèque contient une Encyclopædia Britannica en vingt-sept volumes. Je vais enfin savoir qui a vraiment vaincu les Moghols : les Sikhs ou les Mahrates ? Les deux, mon général. Alliés pour porter les coups décisifs. Oui, mais leurs adversaires étaient très affaiblis. Les Moghols se sont vaincus tout seuls ! C'est de la haute philosophie : nous n'avons pas de pire ennemi que nous-mêmes.

Ils avaient un système de succession idiot. Chez nous, le roi est mort, son fils aîné est appelé araignée. Chez les Moghols, c'est pareil, sauf que le Grand Moghol a plusieurs fils aînés : celui de sa première femme, celui de sa femme préférée, celui de la concubine qui se prétend sa favorite. Dès qu'il meurt, c'est la guerre civile. Chacun s'allie à des frères et des demi-frères, à des voisins, à des roitelets afghans aux dents longues, aux Sikhs, aux Mahrates. Quand un prince l'emporte, il ne tue pas les autres prétendants, enfin pas toujours, mais il leur crève les yeux. Une vieille coutume d'Asie Centrale. Jules Verne connaissait ce truc-là. Pour se débarrasser de Michel Strogoff, le traître Ivan Ogareff le rend aveugle. S'il lui avait crevé les yeux, l'histoire

Le roi de l'autostop

était finie, donc Jules Verne a triché : le bourreau brûle les yeux du héros au fer rouge, mais quelques larmes d'amour filial font échouer le supplice.

La camelote japonaise

Je prévois d'annoncer fièrement à mes frères que je suis passé par Aden. Disons que ce sera une exagération poétique. Si je vois une collection de cubes blanchâtres sur fond de collines arides, c'est parce que Stanley me prête ses jumelles. Au lieu d'accoster, nous mouillons au large. Une vedette à moteur échange les passagers qui embarquent contre ceux qui débarquent.

Nous montons sur le pont. Le soleil sort à peine de son bain matinal, donc la chaleur est encore supportable. Une flottille de felouques fonce droit sur nous.

– Didi, tu sais ce qu'on dit en français ? Si tu ne viens pas à Aden, Aden viendra à toi.

– On dirait qu'ils font la course.

– C'est une rivalité commerciale. Ils ont des trucs à vendre. Des boutiques à voile...

Ils se rangent le long de notre flanc. L'équipage les aide à accrocher des échelles de corde. Pour chaque felouque, un marchand monte sur le *Galileo Galilei*, un magasinier reste en bas. Le marchand propose des montres, des appareils photo, des radios. Stanley trouve les mêmes jumelles que les siennes.

– Combien, ces jumelles ?

– Trente dollars, monsieur. Très bon qualité.

– C'est exactement le prix que j'ai payé à Singapour.

– Cela signifie que les prix sont plus bas ici, remarque Didi. S'il te dit trente, c'est qu'il est prêt à descendre à vingt. Je me demande si ces petites radios marchent vraiment. C'est quoi, cette marque, Sony ?

– Japonais, madame. Très bon qualité.

Stanley est sceptique.

– Tous ces gadgets japonais, ça tombe en miettes au bout de trois semaines. Il n'y a pas de lampes, dans cette radio ?

– Non, monsieur. Transistors. Nouvelle invention. Très bon qualité.

– Montrez-moi l'appareil photo, là. Nikon... Japonais aussi ?

– Oui, monsieur. Très bon optique.

J'aimerais bien posséder un bel appareil photo comme celui-là. J'encourage Stanley.

– J'ai travaillé un été dans un magasin de photo à Londres. Le patron importait des appareils du Japon. Il disait qu'ils valaient bien les appareils allemands.

Le roi de l'autostop

– Ça m'étonnerait. Enfin, si ce Nikon est à moitié aussi bon qu'un Leica, j'y gagne, parce qu'il coûte cinq fois moins cher. Qu'est-ce que tu en penses, Didi ?

– Six fois moins cher : il va baisser son prix... Laisse-moi marchander !

Stanley décide d'acheter le Nikon. Le marchand descend un panier au bout d'une corde. Il crie les références à son acolyte, qui place dans le panier le carton d'emballage de l'appareil et ses accessoires.

– J'offre film pour mademoiselle ! Vous devriez acheter lunettes de soleil pour protéger les yeux bleus. Regardez, modèle Ray Ban, américain, très bon qualité !

Si j'avais pris le *Cambodge*, j'aurais fait escale à Djibouti plutôt qu'à Aden. Nous passons au large de cette colonie française et entrons dans la mer Rouge. Nous sommes partis de Bombay le jeudi 15 août au soir et arrivés à Aden le lundi 19 au matin. Nous mettons encore trois jours pour remonter la mer Rouge jusqu'à Suez. Le jeudi 22 août, pendant que le navire emprunte le canal de Suez, qui relie la mer Rouge à la Méditerranée, les passagers partent en excursion aux pyramides.

– Tu viens, Jean-Jacques ? me demande Didi.

– Non, je reste à bord.

– C'est parce que ça coûte six dollars ? J'ai remarqué que tu n'achètes jamais de boisson. Tu n'as pas d'argent ?

– Il me restait juste assez, à Bombay, pour acheter le billet.

– Je peux t'en prêter. Tu me le rembourseras à Paris.

– *Thanks*. Ce qui m'embête, c'est que j'ai un visa israélien sur mon passeport. Les Égyptiens sont en guerre avec Israël. J'ai peur d'avoir des ennuis s'ils voient mon visa. Ils pourraient me mettre en prison, m'écarter, me couper la tête, ou même pire. Je verrai les pyramides une autre fois¹.

Au moins, j'emprunte le canal de Suez. Ferdinand de Lesseps ne s'est pas trop fatigué. Il a juste relié des grands lacs marécageux qui existaient déjà. Quand on lui a demandé de creuser un vrai canal à Panama, on a bien vu que c'était un paresseux et un incapable.

Comme il fait moins chaud que du côté d'Aden, je sors sur le pont plusieurs fois. Le paysage est toujours le même. De l'eau, des roseaux, pas le moindre crocodile.

Le 24 août, nous nous faufileons entre la Sicile et la pointe de la botte de l'Italie. Ce passage s'appelle le détroit de Messine ; d'ailleurs nous nous arrêtons à Messine, en Sicile. Nous nous promenons en ville entre l'heure du goûter et celle du dîner. Les rues sont désertes. Il existe peut-être une "sieste sicilienne" qui dure de deux heures de l'après-midi à six heures. Non, c'est plutôt que je cherche les vélopousses, les marchands de mangues, les campeurs de trottoir, les mendiants.

¹ On dit ça, mais quarante ans plus tard je ne les ai toujours pas vues.

Le roi de l'autostop

Nous repartons à la nuit tombée. Au bout d'une heure environ, les haut-parleurs nous suggèrent de regarder à bâbord. Cette lueur rouge qui danse au milieu des étoiles n'est pas un feu follet, mais un rot brûlant jaillissant des entrailles de la terre par la gueule du volcan Stromboli.

Le lendemain matin, je reconnais un autre volcan : le Vésuve, endormi comme un enfant sage dans le somptueux berceau de la baie de Naples. Les passagers qui vont à Rome débarquent ici. Didi et Stanley montent dans un autocar pour visiter la ville et ses environs. Je leur donne un bon conseil :

- À l'heure du déjeuner, demandez *la pizza*.
- La piazza ?
- *Pizza*. C'est une spécialité de Naples : une tarte aux anchois.
- Une tarte aux anchois ? Quelle horreur !
- Non non, je vous assure, c'est délicieux. En français, on dit : "Voir Naples et mourir." Il faut absolument manger *la pizza* avant de mourir !
- *Vizza* ?

Même si c'était gratuit, je ne monterais pas dans l'autocar. J'ai déjà vu Pompéi et tout le reste. J'ai envie de flâner le long des ruelles et de mes souvenirs. Tiens, je me souviens que Jeff Field, le Canadien, m'a filmé sur cette piazza avec sa caméra Bell and Howell. Rentré à Montréal, il a fait développer le film. Il a invité ses parents et ses frères et sœurs pour une projection privée.

- Là, c'est un Français avec qui j'ai voyagé en Italie et en Grèce.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Euh, je ne sais plus. Il avait un de ces noms doubles à la française. Jean-Paul ou Jean-Pierre, quelque chose comme ça. Il était très sympathique.

Le porte-monnaie de satin rouge

Gênes, lundi 26 août, sept heures du matin.

Les Australiens et Néo-Calédoniens qui viennent passer plusieurs mois en Europe emportent des malles énormes ou des troupeaux de valises. Pendant qu'ils marchent avec les porteurs, je descends la passerelle en sautillant comme un moineau. J'entre dans un grand bureau de douane tout vide. Les douaniers se demandent dans quelle catégorie me ranger.

- Vous venez de Naples ?
- De Bombay.
- Sans valises ? Avec ce petit sac ?
- *E allora ? Perche no ?*

À huit heures, je suis déjà assis dans un train qui longe la côte en direction du nord. Un peu après dix heures, je foule le sol de mon pays en gare de Nice. C'est sans

Le roi de l'autostop

plaisir que j'envisage d'aller sur la route. Les camions ne contiendront pas le moindre dieu à tête d'éléphant. Les chauffeurs ne me demanderont pas : "France ? De Gaulle ?" Il y a peut-être des personnes toutes nues pas loin d'ici, mais elles n'ont pas renoncé définitivement à leurs vêtements.

Oui, mais... Je fouille dans mon sac... Le petit porte-monnaie de satin rouge ! Je compte les piécettes : sept francs et soixante-sept centimes.

– Pardon, madame, combien coûte un billet pour Saint-Raphaël ?

– Sept francs soixante.

Arrivé à Saint-Raphaël, je me renseigne :

– La résidence de la Pinède ?

– C'est tout au bout de la plage, là-bas.

J'enlève mes chaussures pour marcher au bord de l'eau. Je reconnais mon père de loin. Il a une manière qui n'appartient qu'à lui d'arrondir le dos pour lire son journal sur la plage. Ma mère, assise sur une sorte de chaise en toile sans pieds, parle avec un grand bonhomme chauve. Mon frère Olivier lit un livre, allongé sur une serviette.

– Bonjour tout le monde !

Ma mère se lève pour m'embrasser.

– Jean-Jacques ! Mais tu es tout maigre...

– Pourtant j'ai mangé comme un ogre sur le bateau.

– J'ai vu ça à Auschwitz : on maigrit très vite, mais pour reprendre du poids, c'est beaucoup plus difficile. Tu as pris le bateau de Bombay à Gênes, comme tu l'annonçais dans ta lettre ? Tu arrives de Gênes ?

– Oui, en train... Dis donc, Olivier, j'ai l'impression que tu as encore grandi.

– Tu restes quand même mon grand frère !

– Je rentre préparer le déjeuner. Je vais acheter un bifteck de plus en passant. Tu as laissé ta valise dans notre immeuble ?

– À Istanbul.

– Tu es allé en Inde avec ce petit sac ?

– Ah oui.

– Eh, mais c'est mon cartable ! Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il est tout abîmé !

– Faut pas exagérer. Un peu usé, peut-être. C'est qu'il a vu du pays, ce petit. Il me servait d'oreiller quand je dormais par terre.

Le bonhomme chauve qui parlait avec ma mère, c'est le docteur Wittgenstein, le père de ma copine Katia. Il a acheté un studio dans le même immeuble que mes parents, car il sait que tout ce que fait ma mère est bien fait. Il examine mon sac sous toutes les coutures.

– Vraiment ? Avec ce sac ?

Le roi de l'autostop

– C'est commode, parce que je l'emporte partout avec moi. Si je rencontre quelqu'un dans la rue qui peut m'emmener dans une autre ville, je suis prêt à le suivre aussitôt. Pas besoin de retourner à l'hôtel chercher mes bagages... Katia est toujours en Grèce ?

– Non, elle est partie chez ma sœur à Haïfa.

– J'ai failli aller en Israël. Si je voulais rentrer de Bombay en avion, j'avais assez d'argent pour voler jusqu'à Tel Aviv, pas plus loin. Je serais allé à Haïfa demander à Niunia, l'amie de maman, de me prêter de l'argent. Et alors j'aurais rencontré Katia !

– Ou Noël, remarque Olivier.

– Il est en Israël ?

– Il suit tes traces. Il est parti en Grèce avec son copain Gilles, ensuite ils ont pris le bateau d'Athènes à Haïfa comme toi, et maintenant ils travaillent dans un kibboutz.

– Je vais nager un petit coup pour me mettre en appétit.

– C'est rigolo : tu portes ton maillot de bain sous ton pantalon !

– Eh oui. Ce beau maillot a nagé dans l'océan indien à Karachi.

– Où est-ce, Karachi ? demande le docteur Wittgenstein.

– Au Pakistan.

– Pakistan... C'est extraordinaire, ce que tu as fait. Ta mère m'a montré tes lettres. Tu as traversé des déserts ! Tu as couru des dangers, non ?

– Peut-être, mais je suis prudent.

– Tu es comme un explorateur, ou un aventurier. Il faut que tu écrives un livre !

– Mais non. Il n'y a rien à écrire. J'ai passé des heures et des heures dans des camions...

– Tu as dû rencontrer des personnages... Pas seulement des camionneurs.

– À Bombay, j'ai rencontré un juif. Il ressemblait exactement à n'importe quel Indien.

– Il paraît qu'il y a des juifs en Chine qui ressemblent à des Chinois. On raconte une blague là-dessus... Maurice Rosenblum va à Pékin pour ses affaires. Le vendredi soir, il se sent un peu seul. Il demande à la réception de son hôtel si on peut lui indiquer une synagogue. Le réceptionniste appelle un taxi et explique au chauffeur où il doit aller. Maurice Rosenblum entre dans la synagogue. Il voit des hommes en train de prier comme dans n'importe quelle synagogue, sauf qu'il sont chinois. Il prie avec eux. À la fin, il va voir le rabbin. "Je m'appelle Maurice Rosenblum. Je viens de Paris, en France." Le rabbin paraît très étonné. "Vous êtes juif ?" Rosenblum répond que oui. Alors le rabbin : "C'est drôle... Vous n'avez pas du tout l'air juif !"

Olivier ne comprend pas la blague. Le Dr Wittgenstein doit lui donner des explications.

Le roi de l'autostop

– Les antisémites pensent qu’il existe des “traits juifs”. Tu connais le docteur Rosen ?

– Oui.

– Il ressemble un peu au juif de caricature. Un grand nez, un regard lourd, quelque chose d’oriental. En Pologne, quand nous disions qu’un juif avait “bonne apparence”, cela signifiait qu’il n’avait pas ces traits-là. Ta mère, par exemple, elle est blonde, elle a des yeux bleus, un petit nez retroussé. Elle pouvait se promener sans crainte dans les quartiers catholiques.

– Elle a émigré quand même.

– La bonne apparence ne suffisait pas. Sa carte d’identité portait l’indication “juive”, donc elle ne pouvait pas étudier ce qu’elle voulait.

Le retour de la valise

Il y avait un Turc dans ma classe l’année dernière. Il s’appelait Icsefgi, il venait d’Istanbul. Je vais le voir à l’École Polytechnique, rue Descartes. Il a été reçu, le bougre.

– Je suis passé à Istanbul au mois de juillet. J’ai laissé ma valise dans un hôtel près de la mosquée bleue.

– Moi aussi, j’y étais en juillet. Tu aurais pu venir me voir ! Je vais écrire à mes parents. Ils enverront quelqu’un chercher ta valise. Donne-moi ton adresse. Ils vont l’expédier, ce n’est rien du tout.

Je le rencontre dans un petit bâtiment qui donne sur la rue. Je ne peux pas entrer en civil à l’intérieur de l’école. C’est une caserne. Icsefgi porte un uniforme kaki. Il salue un officier en portant la main à son béret. Oui, ben très peu pour moi... Si tout va bien, je n’aurai pas à perdre deux années de ma vie dans cette prison au milieu de militaires stupides. Je réussirai le concours de l’École Normale Supérieure et je resterai libre.

1964

Étonnants voyageurs

J'ai bien retenu ce que j'ai étudié l'année dernière. Je révise, j'approfondis. Je n'ai pas besoin de me torturer les méninges pour trouver la solution des problèmes. Je pense au désert d'Iran et soudain la solution m'apparaît comme un mirage.

À l'heure du déjeuner, je joue au bridge avec mes camarades Rinaldi, Rosinski et Portal. Nous séchons parfois un cours sans importance, par exemple de français ou d'anglais, pour aller au cinéma.

- Ils jouent un bon film au Saint-Séverin : *James Bond contre Dr No*.
 - T'es sûr que ça vaut la peine ? C'est juste un film d'espionnage, non ?
 - Je l'ai vu à Bombay. Si c'était mauvais, je n'irais pas le revoir.
- Ils ressortent du cinéma convaincus et convertis.
- Ça donne envie de partir à la Jamaïque.
 - Maintenant que t'es devenu un globe-trotter, Greif, tu pourrais y aller !
 - Pourquoi pas ?

Je revois Didi l'Australienne. Elle vient chez moi pour consulter l'annuaire et téléphoner dans les agences immobilières. Ma mère lui dit que ce n'est pas la peine.

– Je connais une dame qui s'occupe d'appartements. Elle va vous trouver quelque chose.

- Didi prend l'habitude de venir écouter Olivier.
- Dis-moi, Olivier, tu peux jouer la fougue de Bach, comme le autre fois ?
 - La fougue de Bach ? D'accord.

S'il avait quelques années de plus, elle lui tomberait dans les bras d'autant plus facilement que le grand Stanley s'est installé à Londres. Didi est trop blonde pour moi, mais cela ne m'empêche pas d'être jaloux. Je devrais peut-être me remettre au piano... Ce n'est pas en récitant les coefficients du binôme que j'arriverai à séduire les belles !

- Bientôt, Didi est trop occupée pour venir nous voir.
- J'ai trouvé du travail à la télévision. Vous connais Jean-Christophe Averty ?
 - Il fait des émissions bizarres, avec plein de personnages qui s'agitent dans tous les sens sur l'écran.
 - Il engage moi comme assistant. Vous connais Père Oubou ?

Le roi de l'autostop

– Le père Ubu ? Bien sûr.

– Loui prépare grand spectacle pour Père Oubou. Cornes au cou, vive le Père Oubou !

Si Jean-Christophe Averty est aussi désordonné que ses émissions, il a bien besoin d'une personne efficace comme Didi. Ou peut-être que ça l'amuse simplement d'entendre quelqu'un dire : "Cornes au cou, vive le père Oubou."

Je commence à avoir des crises de dysenterie comme au Pakistan. J'en parle à mon père. Il me dit qu'il est neuropsychiatre, ce que je sais déjà, et m'envoie chez son collègue Rosen. Les analyses révèlent que j'ai rapporté des petites bêtes dans mon intestin. Au début, quand elles sont arrivées en France, elles trouvaient la nourriture un peu fade. Maintenant, elles se sont habituées au steak frites, alors elles ne veulent pas partir.

Rosen me prescrit des médicaments de toutes les couleurs. Les petites bêtes se régalent. Ces bonnes pilules qui tombent tous les jours à la même heure, c'est ce qu'il y a de meilleur dans ce pays. Elles les attendent avec impatience. J'aurais dû me méfier : un homme qui se déguise en père Noël pour tromper de pauvres enfants !

Je retourne voir mon père.

– Le seul effet que produisent tous ces médicaments, c'est qu'en plus de la dysenterie, j'ai des vertiges. Je vais bientôt passer les concours. C'est embêtant si je dois sortir de la salle tous les quarts d'heure pour aller aux cabinets.

– Rosen est généraliste, il ne connaît pas bien les parasites intestinaux. Je vais te donner l'adresse d'un spécialiste.

Le spécialiste me prescrit de nouvelles pilules, qui expulsent les vilains parasites en moins de deux.

Il me reste d'autres souvenirs : quatre tickets de train, des petits bouts de texte écrits à Karachi, et tout un orient en réduction installé dans un coin de ma mémoire avec ses paysages, ses foules, ses sons, ses parfums. Je découvre peu à peu que je n'ai pas besoin de jouer du piano aux demoiselles pour les fasciner. Il suffit que je dévoile une partie de ces trésors... Je sais ce qu'elles attendent de moi. Je l'ai lu dans Baudelaire :

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
 Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
 Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
 Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Le roi de l'autostop

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

Eh bien... Trabzon et Tabriz, Téhéran et Zahedan, Lahore et Indore... Un Autrichien qui gonflait ses pneus, un Italien qui protégeait sa montre, un Allemand qui perdait son portefeuille... Des mosquées bleues, des forts rouges, un mausolée blanc.

Lettres persanes

Mawash Taheri, la jeune fille que j'ai rencontrée dans l'autocar à Yazd, m'envoie une carte de vœux pour le nouvel an. Je réponds. Je reçois ensuite les deux lettres suivantes (que je traduis de l'anglais) :

De Mahwash Taheri
Téhéran, 11 février 1964
Cher Jean-Jacques,

J'ai reçu votre jolie carte il y a quelques jours. Vous ne pouvez pas imaginer ma joie quand je l'ai découverte dans la boîte aux lettres. Je n'espérais pas que vous répondriez à ma carte de vœux. Je ne trouve rien en ma pauvre personne qui puisse vous inciter à vous souvenir de moi. Tout ce que je sais, c'est que je me suis conduite avec vous de manière très impolie et contraire à toutes les règles de savoir-vivre. Vous avez certainement constaté qu'au moment de notre rencontre je n'étais pas libre de me comporter comme je l'aurais voulu. Je vous prie de bien vouloir me pardonner. Bien sûr, si nous pouvions nous rencontrer à Téhéran, ce serait très différent, car j'ai beaucoup de liberté ici, mais malheureusement nous avons fait connaissance dans une province où les contraintes sociales sont bien plus sévères.

J'aimerais voir Paris et apprendre la langue française. Mais même mon anglais est médiocre et je ne peux écrire cette lettre qu'avec l'aide de ma cousine Pauline.

L'un de mes amis est allé à Paris le mois dernier. Ah, comme j'aurais voulu l'accompagner pour voir la France et vous revoir ! J'espère que nous nous reverrons.

Votre amie,
Mahwash Taheri

De Pauline Navidi

Le roi de l'autostop

Téhéran, 26 avril 1964

Cher Jean-Jacques,

Vous avez sans doute été étonné de trouver mon nom sur l'enveloppe. Je suis la cousine de Mahwash. C'est une tâche bien amère que de vous écrire cette affreuse lettre. Notre adorable et chère Mahwash est morte. Elle souffrait d'une maladie cardiaque depuis son enfance. Le mois dernier, le 2 mars, elle a subi une opération du cœur, mais son corps affaibli n'a pas résisté au choc et trois jours plus tard, le 5 mars, elle est morte.

Elle attendait votre lettre avec impatience, mais elle est arrivée deux jours après sa mort. Je n'ai pas eu le courage de vous écrire ces terribles nouvelles tout de suite, et même maintenant ma main tremble pendant que j'évoque la disparition de mon amie la plus chère. Bien que vous ne l'ayez rencontrée qu'une seule fois, vous avez certainement compris que c'était une personne merveilleuse. Je pense que vous devriez écrire une lettre à sa sœur, dont elle était très proche, pour lui dire que vous partagez son chagrin.

En toute sincérité,
Pauline Navidi

Le tour du monde en soixante jours si j'ai le temps

Au printemps je me réveille à l'aube, tourmenté par un désir douloureux de voir le soleil se lever dans le désert. Je suis allé en Inde. Quelle est l'étape suivante ? J'expose mon projet de vacances à Katia Wittgenstein.

– Je pense faire le tour du monde.

– En quatre-vingts jours ?

– Plutôt soixante, si tout va bien. Je n'aurai pas fini les oraux de Normale Sup avant la mi-juillet. Je ne saurai pas les résultats tout de suite. Mettons que je parte vers le 20 juillet. Ma mère m'envoie les résultats quelque part. Si je suis reçu, je dois rentrer en octobre. Je traverse le Pacifique en avion. L'ennui, c'est si je ne suis pas reçu à Normale.

– Tu seras reçu. Tu es premier de ta classe. À Louis-le-Grand !

– On ne sait jamais. Si je rate Normale, je vais à Polytechnique. Les études commencent aussi en octobre, mais il y a d'abord une période militaire. Il faut que je sois revenu à Paris début septembre, donc je suis obligé de faire demi-tour.

– Pour ton voyage en Inde, tu as mis combien de temps ?

– Sept semaines. Si je pars dans la même direction, je risque d'être coincé avant même d'arriver en Inde. Je vais faire le tour dans l'autre sens. Je serai en Amérique. Si je dois rebrousser chemin, je reviens par les Antilles. J'aurai quand même vu du pays.

Le roi de l'autostop

- Si tu passes par le Japon, viens me dire bonjour.
- Tu vas au Japon ?
- Avec ma mère. J'y suis déjà allée il y a cinq ans. Tu sais, elle est peintre. Elle vend ses tableaux, et aussi ceux de sa sœur et d'autres personnes, à des galeries en Amérique, au Brésil et au Japon. Il y a cinq ans, nous sommes passés par le sud. Les mêmes villes que toi : Ankara, Téhéran, Karachi, et puis Calcutta, Bangkok et Hong Kong. Cela prenait trois jours. Nous avons dormi deux fois dans des hôtels d'aéroport, sans rien voir. Cette fois, avec les nouveaux avions, nous passons par le pôle.
- Le pôle Nord ? Salue les ours blancs de ma part.
- Il y a une escale à Anchorage, en Alaska. L'avion met seulement une vingtaine d'heures.

Noël et moi, nous sommes reçus tous les deux à Polytechnique. Nos parents sont encore plus contents que nous.

C'était une simple formalité. Le concours de Normale Sup, c'est autre chose. De savants professeurs conçoivent des problèmes complexes et raffinés, dont seuls les vrais matheux peuvent démontrer les ressorts. Je doute de moi. Je me sens différent des vrais matheux. Si mon orgueil m'interdit de les trouver plus intelligents que moi, je devine qu'ils éprouvent pour les mathématiques une passion brûlante. Ce qu'ils étudient en classe ne leur suffit pas. Ils cherchent des équations rares dans de vieux grimoires pour nourrir leur obsession. Ils veulent épouser une inconnue nommée x pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort les sépare. C'est comme mon frère Olivier... Il sait déjà ce qu'il fera dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans : de la musique, encore de la musique, toujours de la musique. Tandis que moi, je ne sais rien.

Le lundi 27 juillet, Katia m'accompagne à l'aérogare des Invalides.

- Quand vont-ils donner les résultats, pour Normale Sup ?
- Dans trois ou quatre jours. Je n'ai pas envie d'attendre à Paris. Ils peuvent encore prendre du retard. Je vais m'arrêter un peu chez mes cousins à Pittsburgh. Ma mère m'enverra un télégramme.
- Elle préférerait que tu sois recalé, je parie.
- Mais non. Pourquoi ?
- Elle imagine déjà ses deux fils à Polytechnique.
- C'est plutôt mon père qui aime l'X.
- Elle rêve de vous voir en uniforme. Tu seras beau, avec un bicorne !
- À bientôt à Kyoto...

Le roi de l'autostop

Nous nous voyons une ou deux fois par mois. Nous prenons le thé ensemble, nous allons au cinéma, nous échangeons des livres. Nous pouvons bavarder sans jamais épuiser les sujets de conversation. Je la trouve très belle et un peu mystérieuse. J'admire l'ovale régulier de son visage et le velours noir de son regard. Un sortilège m'empêche de m'approcher d'elle. J'ai du mal à imaginer qu'elle puisse devenir ma petite amie, mais comme je dis toujours : à cœur vaillant, rien d'impossible.

L'autocar d'Orly s'apprête à partir. Nous nous embrassons. Je dépose un premier baiser au milieu de sa joue droite. Pour la joue gauche, je glisse un peu, de sorte que les coins de nos lèvres se frôlent. J'ai l'impression d'emporter en Amérique une promesse d'amour.